



La chute

« Si tu plonges longuement ton regard dans l'abîme,
l'abîme finit par ancrer son regard en toi. »

Friedrich Nietzsche

Illustration de couverture :
Internet

Jeu et texte :
Zyx (Benjamin Prieu)

Date de parution :
31 décembre 2014

Site :
<http://www.cyberskald.com>

Licence :
Tous droits réservés

*La lecture de cette aventure peut provoquer la perte de points de santé.
A mettre hors de portée des enfants.*

LA CHUTE

REGLE

Lorsque le lecteur rencontre un nombre dans le texte, il peut choisir d'interrompre sa lecture et de sauter d'autant de chapitres.

0

Cette histoire est trop profonde, trop profonde.

Vraiment, ça n'en finit jamais. Littéralement. Ça se jalonne de grottes, s'ouvre en boyaux, se décline en siphons, s'élargit de lacs, se surprend de cavernes; tu crois que ça s'arrête là? Et non! : ça s'interconnecte de galeries, se creuse de poches, se réchauffe à l'étuvée, se complexifie de rampes, se ramifie d'ouvertures, se lie de rivières de moins en moins froides, s'empapillote de surprises et de signes impossibles, se réchauffe, se chauffe, et boum!, se fracture sans prévenir, à des échelles tectoniques, qui viennent exploser les repères, annoncer d'autres époques, d'autres températures et d'autres strates encore moins certaines.

Alors, ton petit monde est bouleversé, et le voyage spéléologique s'éblouit de ciels aux milles reflets, s'assourdit aux chœurs de ces stalagmites aux voix creuses, se divise en couloirs des échos perdus, se perce de salles sans plafond et se gonfle de poches désertes... mais aux parois moussues!, mais aux mousses phosphorescentes!, mais aux phosphorescences plus ou moins tendres!... et vieilles!, ou jeunes!, ou avides de se recharger!, de se réveiller à ton intrusion!

Et alors? Et alors, c'est à s'arracher les cheveux, s'ils t'en restaient - tu les as perdus, il y a longtemps, en renonçant au soleil -. Parce qu'il a bien fallu peupler les fissures du supposé désert minéral. Des insectes bouffeurs de mousses, et des araignées bouffeuses d'insectes, et des chauves-souris, des champignons, rongés de vers, mordus par des animaux plus gros... Et surtout, ces putains de signes qui ne devraient pas être là sur le relief des parois. Il suffit de regarder pour les voir, tracés par des intelligences inconnues. Impossible d'en faire sens! Pourtant, ils témoignent bien de quelque chose non?

Tu tournes le dos à la question, ne sachant que répondre aux luminescences surprises qui te parlent en songes fugaces ou vivaces, vibrants ou léthargiques, jaunis, braisés, glauques, et mille autres teintes; bientôt lassées, elles finissent par s'éteindre dans le sillage esseulé de ta lanterne, dans cette étrange sommeil hypogéen indifférent où tout s'oublie, chaleur, lumière, vie - signes!

Le tunnel se referme derrière toi, et se fertilise devant, engendre des

fissures qui bifurquent dans l'inconnu, qui te baignent de leurs aléas, qui te montrent des structures comme des perches tendues. Tu voudrais les saisir? Tu voudrais y croire? Paf! Les fourches convergent et ramènent à ton point de départ, dans cet entonnoir inondé d'eaux ténébreuses d'où partent de nouvelles brèches souterraines; tu te retrouves aux mêmes carrefours de tunnels venteux, mais l'atmosphère a évolué, et raconte de neufs emprunts à d'inexplorées contrées.

Bon sang! Tu en es arrivé à ne plus avoir la moindre idée de ce qui viendra. Les mondes se croisent à chaque enjambée, les dés s'entrechoquent, les possibilités se résolvent à l'improviste. Alors, il ne reste plus qu'à avancer à tâtons, dans cette quête que seule la folie et le désespoir ont pu justifier, dans ce plongeon dans le mystère: trouver la légendaire citadelle troglodyte de Pandore, où tu es parti chercher des réponses qu'elle ne peut contenir mais que tu n'as plus le pouvoir d'expulser de son nom.



Pourtant, tout avait commencé de manière banale. Banalement audacieuse. L'expédition spéléologique était descendue en rappel dans la gorge du gouffre amazonien que les tribus environnantes nommaient la « Bouche de l'Autre Monde ». Mais après des milliers de kilomètres de transit intestinal congestionné, l'équipe avait fini d'excréter ce qu'elle avait emporté de la surface: les souvenirs de chaque membre, son identité, son esprit, sont restés quelque part en chemin, purgés par les spasmes de cet interminable accouchement. Et le voyage est devenu celui de la mue, de l'agonie; celui de la mort.

Mais sur le compost mental qu'il restait de vous, la flore invisible a germé, comme ces lichens aux lumières inattendues. Tu as commencé à te tutoyer intérieurement pour ne plus être seul. Et bientôt, c'est à dire des mois plus tard, le ruissellement insolite de la vie vous a entraînés, comme en signes, aux rivages de la mer hypogéenne, de ce chaos primordial intouché où tout devient pensable, donc sa traversée...

Folie! La tempête a dispersé vos frêles bouées!, t'a jeté seul sur cette plage, dernier membre de l'expédition, alourdi de la disparition des autres, pris, peut-être sauvé, par des filets de pêcheurs troglodytes.

Des filets de pêcheurs??? Tu t'es dépêché de démêler les fils, de rallumer la lanterne frontale: les rivages de Pandore, enfin!



Si ton enquête de ces dernières années a vu juste - et il le faut! -, la base supra-gouvernementale de Pandore renferme des anomalies inexplicables, possibles portes vers des Physiques exotiques. C'est là que se trouverait le mystérieux Aleph, ce codex qui contiendrait les clefs de l'énigme qui te ronge depuis que ta plate-forme a basculé et sombré. Que s'est-il passé cette autre nuit-là? Qui sont ces créatures oubliées par la surface, qui ont émergé de la nuit liquide depuis la lisière du monde, ont déchiré le linceul des abysses, sont venues en tueuses ennemies de l'Humanité?

Les mois d'errements souterrains ont pris fin, sont devenus des heures d'infiltration dans les abords déserts de la forteresse. Caverne après caverne, tu t'es rapproché des zones habitées, as décelé les traces des Pandoriens, décodé leur architecture, leur sécurité, leurs patrouilles, pénétré en fantôme leurs lignes, jusqu'aux salles où sont conservés artefacts et ouvrages, jusqu'à ce couloir, jusqu'à cette petite chambre où ce livre était posé là, avec simplicité, comme s'il t'attendait.

Et tu as su que tu touchais au but.



L'Aleph, espoir de ta mission! Son lutrin, autel bâtard de pierre incliné, ne paie pas de mine. De mauvaises gravures en bas-relief en ceignent le pourtour. On peut y voir le livre ouvert, entouré de petites silhouettes courbées à divers degrés de prosternation. A la manière des hiéroglyphes égyptiens où les dignitaires du pouvoir sont représentés comme des géants, le livre est disproportionné par rapport aux humains. Au dessus du livre, occupant le centre parfait de la gravure, flotte ce signe en forme d'astérisque, ou du moins ce qui y ressemble à s'y méprendre. Le trait vertical qui le relie au livre pourrait indiquer que l'Aleph provient des cieux, qu'il en est descendu. Ou au contraire, qu'il permet d'y accéder. Ou encore, qu'il les contient. Et que l'étoile est libérée à l'ouverture. Ou bien le signe représente l'Aleph, ou son contenu. Voire son nom!

Le nom, cette étrange interface entre humains et réalité.

Il y a derrière chaque nom, quelque chose de beaucoup plus grand. Tu as appris à ne pas les brandir comme des drapeaux. Le drapeau fait écran. Non, le nom, tout comme le symbole ou le panneau indicateur, n'est que jalon, il doit être dépassé au profit de la direction dans laquelle il pointe. S'ils ont gravé cette petite étoile, chargée de son origine, son histoire, ses mythes, son paradigme, sa noosphère, c'est en référence à quelque chose de plus complexe, ontologiquement antérieur, dont l'être humain, simple médium, se fait le témoin. Si seulement tu pouvais ouvrir cette boîte qui renferme du sens, cette porte qui mène à l'esprit de ses auteurs et aux pouvoirs, imaginaires ou réels, qu'ils attribuent à l'Aleph, cela te renseignerait sur sa nature...

Mais trêve de tergiversation!, seule la lecture résoudra l'énigme. Tu reportes ton intérêt, trop longtemps différé, sur le grimoire, miraculeusement épargné des moisissures et des affronts du temps, malgré son âge ancien. Il n'y a pas de cloche pour le protéger, ni de système d'alarme. Tout juste l'artefact semble-t-il verni de cette fine laque humide, sans doute antiseptique.

Avec lenteur, ta main se tend : la page va bientôt se tourner! Tu n'y croyais plus, tu n'y crois pas encore...

Soudain, tu effleures la couverture. De petites meurtrissures mouchettent le cuir, lourd et épais, légèrement collant, cousu et gravé de minuscules motifs dorés qui spiralent autour de la grosse brûlure noircie occupant le centre.

« Quelles que soient vos habitudes, ce livre ne se lit pas ainsi. Tenez-vous prêt. ». L'avertissement du Docteur a torturé nombre de tes ruminations pendant les premières semaines de ton périple, et pour cause: d'après les légendes, l'ouvrage a rendu fous tous ceux qui ont tenté d'en pénétrer le mystère. A mesure qu'elle ouvre le Codex, ta main frémit de tout ce que tu as imaginé

Des parchemins reliés en feuillets, des pages huileuses parcourues d'écritures folles et précipitées où s'enchevêtrent des symboles, des figures géométriques, et des griffonnages sans aucun ordre apparent! Des lettres inconnues! A certains endroits, les encres se chevauchent en amas denses, à d'autres elles s'évitent. D'indéchiffrables territoires régissent leurs vies secrètes, et tu contemples sans comprendre, le souffle coupé par le défi - par la gifle de

l'inconnu! A quoi t'attendais-tu? Tu croyais que ce serait du tout cuit? Bon sang! Cela ne fait que commencer! Tu as besoin de la sagesse de ce grimoire, dusses-tu pour cela sortir de tes orbites!

Stupéfait, tu contemples de toute ta matière grise, tu contemples depuis ce temps hors du temps où toutes les hypothèses cohabitent en même temps. Tu as besoin de multiplier ton intelligence si tu veux lever complètement le voile de la menace abyssale, dont la noyade générale en pleine mer n'a soulevé que le coin, cette nuit là. Cette nuit, et les autres... Toutes les nuits, en fait... C'est à dire, la Nuit.

La Nuit.

Tant pis si cela ne tient pas debout! Tu es prêt à toutes les contorsions pour pénétrer le mystère! Qu'il vienne et te féconde! Que les signes se mélangent pour lancer de nouveaux ponts, de nouveaux dés! Tu es prêt à plonger dans la soupe, à te faire digérer! Tu contemples le labyrinthe de cette page, en quête de sens...



Brusquement, le scepticisme, ressort trop comprimé, vengeance trop longtemps refoulée, s'empare de toi: qu'est-ce que tu fais là, à parier ta vie, ton temps, ta lucidité pour des annotations et des géométries absurdes? A quoi mène tout ce dérangement, ces considérations abandonnées depuis quelque ère lointaine, en quelque monde aliène, à l'attention de futurs inconnissables et anonymes? Ne devrais-tu pas remonter à la surface du jour, et vaquer à des routines machinales et bien lissées? Respirer de l'air et de la lumière, faire l'amour, faire des enfants, refaire ta vie? Jouer ton rôle de surface?

Tu soupèses le livre qu'alourdissent les doutes, renifles la poix de cette écriture figée pour l'éternité, et qui fourmille cependant de complexité. Comment établir des correspondances avec quoi que soit? Sur la page à laquelle tu te trouves, des ensembles de points plus ou moins nombreux - peut être des chiffres? - ponctuent des courbes étirées aux formes bondissantes, parfois même rebondissantes. Elles plongent au sein de paragraphes illisibles, ou bien au contraire s'arrêtent à leurs frontières. A moins que ce ne soient les paragraphes qui rayonnent du cœur et des bords. Tu pressens l'écosystème, la richesse des relations, sans savoir comment t'y insérer.

Tes mains sont pégueuses de l'âpre tiédeur de l'Aleph. Dommage que tu aies perdu les gants dans l'étréitesse de ce siphon qui a déchiré la poche de ta combinaison, pourtant à l'épreuve de l'usure. Mais après tout, c'est peut-être mieux ainsi, c'est comme ça que tu le veux: saisir à bras le corps l'incommensurable, s'en prendre plein la gueule mais mordre dedans, s'en remplir; se baigner aux sucs, goûter à chaque dimension. C'est le seul moyen d'acquérir la connaissance que tu cherches.

Tu explores à nouveau les constellations, les nombres, les symboles du grimoire... Tes yeux buttent encore sur les amas de points, comme s'ils cherchaient à dire quelque chose. Ce groupe par exemple, est entouré d'inscriptions, et cette ligne en sort... Il s'agit peut-être de la carte de quelque chose... la carte des étoiles? Tu t'amuses à suivre la ligne, qui diverge, saute vers d'autres morceaux de texte, slalome entre des écueils; tu en explores les aiguillages, les embranchements, à chaque fois signalés par les sortes de points, plutôt de minuscules nœuds, à y bien regarder, plus ou moins entortillés.

Quelque chose à voir avec des trajectoires de longueur différente à parcourir? Ce sont peut-être des nombres? Tu vérifies la corrélation, tu prédis les nœuds, la taille des sauts associés... Oui, on dirait bien que c'est ça! Tu tiens le fil du labyrinthe! Ne lâche pas!



Ah oui, si cela pouvait être aussi simple. S'il pouvait y avoir des boutons et des notices explicatives aussi! Et tant qu'à prier, si le travail pouvait être pris en charge par quelqu'un d'autre et la solution révélée sans effort de ta part!

- Allez, s'il te plaît, réalité, sois gentille, j'ai déjà trouvé l'entrée du labyrinthe, maintenant dénoue-toi toute seule, méchante énigme!

Tu as pris l'habitude de parler à voix haute. Dans ton immense solitude, il n'y a plus de raison de te retenir.

Mais le bord de la page, obtus, affiche aussi de ces amas de nœuds qui désignent des départs de courbes, et coupe les ailes ton hypothèse: la moitié des fois, des lignes en surgissent vers l'intérieur du livre, de la bonne longueur,

comme prévu. Mais l'autre moitié, aucune ligne n'en sort... Pourquoi? Faut-il bondir en dehors de la page? En dehors de l'Aleph?

- Oh non!, gémit l'enfant en toi. J'ai pas envie!

- Chut!

Tu as aussi pris l'habitude de te répondre.

Bon. L'acharnement spéléologue de ces derniers mois t'a préparé à suivre toute les pistes. Voyons...

- Par la lucarne de l'Aleph, mais bien sûr!

- Quoi? Quoi? Allez dis-moi!

Tu es en train de regarder quelque chose de bien plus vaste! Ces trajectoires s'extirpent des frontières, et il faut en faire de même pour comprendre la nature de ces bonds. S'agit-il de sauts dimensionnels? Spirituels? Mais alors, quel est le sujet réel de cette page? Le volume pèse de plus en plus et sa chaleur progresse le long de tes bras qui fatiguent.

Les réponses automatiques, auxquelles tu as renoncé depuis belle lurette, sont impuissantes à te convaincre, et s'effacent, conquises par le vide de ton ignorance. Vacuité, nullité du savoir acquis, où que tu portes ton esprit. Des sauts dimensionnels? L'abîme se creuse, la magnitude de son Appel commence à te donner le tournis.

- J'ai faim! Je veux partir!

- Chut.

Des sauts dimensionnels... Tu es prêt à tout, à ce stade de non-retour...

Tu contemples l'Aleph, sa page embrouillée. Tu imagines que tu en es les points, les lignes, les sauts. Tu contemples le plus simple des nœuds. Les eaux du temps bouillonnent, s'écoulent en tournoyant autour de la devinette qui t'aspire. Des idées folles, des formes, des sensations étranges se croisent et se superposent dans ton esprit, comme les symboles devant tes yeux. Cela se défait, se recompose selon de nouvelles tournures, et repart dans de nouvelles directions. La seule chose certaine, c'est ton index qui caresse le bord des pages

parcheminées. La pulpe qui éprouve la masse, la dureté du contact. Et les sillons de tes empreintes digitales, qui sursautent et vibrent en découvrant la texture de l'encre grattée à la plume. C'est peu, et pourtant, c'est tout l'univers de cette Page Sans Nom que tu touches.

Bon sang, depuis combien de temps dure l'inopinée transe hypnotique? Dans ton esprit, cela s'entourbillonne, se transforme, s'oublie... Tout devient possible, vole au-dessus des plans, englobe chaque détail, y surgit entier, de plus en plus fort, de plus en plus fréquemment!



La réalité vacille, oscille, effectue un saut.

Le saut! Le saut! Par la Lucarne de l'Aleph! Comment le suivre? Il faut bondir! Trouver le chiffre! Le chiffre du saut! Quelque chose s'est passé, s'en va. As-tu vu le nœud?

- Non.

Mais tu n'as pas le temps de comprendre ce que tu as raté. Dans ton cerveau déstabilisé, dilaté, ravagé, des vaisseaux éclatent par milliers sous l'effet de la pression sanguine. Tu t'effondres au sol, balayé par d'intenses hallucinations pour lesquelles tu n'as plus de mots, le nez dans l'Aleph jusqu'à l'extinction de toute conscience, bientôt suivie de la mort.

Fin.



1

Hasard ou destin, trouver le chiffre secoue ton esprit de l'étrange alarme qui le troublait si follement. C'est pourtant simple: tu as l'Aleph, il faut bouger maintenant. Voilà le seul saut que tu imagines, et tu y adhères sans réserve! Les questions, l'analyse, on verra plus tard.

En attendant, tu es presque surpris que le plafond ne te tombe pas dessus, ou que la salle ne se remplisse pas de sable. Non, rien de tout cela n'arrive. Il faut juste que tu décolles le pied maintenant, et que tu bouges d'ici. Oublie le reste, et bouge.

- Bouge!
- Mais bouge!

Mais quelque chose t'en empêche, quelque chose de différent.

Quelque chose s'est déclenché, et cliquette, et bouge. Bouge à ta place, tandis que ton esprit gèle. L'atmosphère se modifie, se réchauffe et t'abandonne; elle prend, mais trop vite pour que tu en fasses du sens, de nouvelles tournures; tu t'enfonces dans l'immobilité, regardes impuissant les taches lumineuses qui ont débarqué à l'improviste dans ton champ de vision pour y prononcer leurs couleurs exquises. D'autres événements encore mélangent leurs eaux, se succèdent en cascades qui te tombent dessus, te noient de leur effervescence tumultueuse.

Tu coules en pleine confusion pendant de longs instants, luttant pour l'air, à brassées aveugles, avant de te rendre compte subitement que tu hallucines, que la stridence qui dans ta conscience en trombes drues pleut, ce sont juste, depuis le début, les sirènes de sécurité, dont toute la caisse de résonance de Pandore se fait l'écho!

Elle strient le silence, ces alarmes, lui foutent des claques, le marquent au rouge, le fouettent au sang, font jaillir des éclaboussures de poussière! La salle s'inonde de lumière, tes entrailles de panique: le complexe s'éveille, il a détecté l'intrus, toi! Et cette terreur liquide et glaciale qui te saisit, ce sont ses défenses immunitaires qui te l'injectent par les yeux, te la versent par les oreilles!

Des feux éblouissants et scrutateurs entament le balayage de la zone. Des torrents d'électricité coulent avec fureur dans les veines des parois, Pandore s'éveille en crépitant et te déclare la guerre, de toute sa haine, qui te précipite jusqu'au tréfonds de tes os, là où tremble la moelle. La chambre entreprend de se verrouiller de la herse qu'elle dissimulait au plafond, et qui obstrue déjà le haut de la porte, et ne te laisse qu'un battement de cœur pour y plonger.



Clang! Le choc vibre à tes oreilles sans que tu termines d'en comprendre la signification.

- Je veux sortir!, pleurniche l'enfant.

L'adulte, lui, se tait, bien trop occupé à trouver la trajectoire qui te portera hors d'ici, hors de toi. Tu sautes, grimpes aux murs qui prennent vie, ouvrent grand leurs dégueuloirs et giclent d'angoisse, sous la forme incandescente de cette lave lourde, lente et visqueuse, qui dégouline au sol et t'encercle petit à petit de sa menace d'incinération. La croûte noire se craquelle, laisse entrevoir l'obstination de la fournaise intérieure, cet esprit de feu liquide à l'épaisse armure sombre qui au fur et à mesure qu'il prend corps, prend d'assaut les avant-postes de ta conscience. L'air se déforme sous la chaleur ardente. La peur brèche tes barrages, les déchire, les renverse, les déborde.

Bien avant que l'aa ne te brûle et dissolve, la mort est dans la citadelle. Tu cèdes tes places fortes, les désertes, te retires. Avec nulle part où aller, ton esprit s'anéantit, se fond dans le tumulte mental bien avant la fonte embrasée de ta matière, que tu ne remarques même pas.

Fin.



2

Tu plonges sous la grille qui percute le sol au moment où tu lui échappes. La tête te tourne, la panique t'émiette. Par la gifle de l'Inconnu! Survivre, bon sang! L'urgence te possède et tu oublies tout le reste. Tu te relèves dans le couloir d'où tu es venu. Tu sprintes.

Dans les intestins agités de la cité souterraine tu traverses sans les reconnaître des enfilades de carrefours d'ombre et de lumière, avec la sensation de tomber, de tomber tandis que les horizons sonores du complexe s'incendient d'ordres relayés par des centaines de hauts-parleurs. Le colosse endormi se redresse: Pandore s'ébranle. Le sol vibre et tente de te déséquilibrer. Tu cours dans le cauchemar à pleins poumons; plus de pensées, plus d'autre identité ni de but que de sortir d'ici!

De longs tunnels rectilignes connectés par des nœuds névralgiques à angles droits réticulent la zone sécurisée dont tu veux t'évader, cloisonnée sur plusieurs étages. Les impulsions se sont emparées de ton corps.

-Par ici!

Tu entends des voix, des cris.

- Par là!

Ils te cherchent. Tu bifurques immédiatement.

Tu dois quitter cette aire trop rationnelle au plus vite, chercher la faille, sinon tu te feras ratisser. Tu parcours des successions de corridors, de sas et d'antichambres. Des salles grises lèvent les paupières à ton entrée, se constellent de faisceaux qui augmentent rapidement d'intensité. La nuit troglodyte blanchit! Bon sang, tu dois quitter les zones emménagées au plus vite! Tu plonges dans l'inconnu de passages percés dans la roche, découvrant la géométrie de ta fuite au fur et à mesure qu'elle se décide, en priant que les embranchements choisis ne se prolongent pas si longuement pour finir en impasse. Tu descends des escaliers en colimaçon, contournes des puits de salles d'eau, et remontes par ce couloir

surprenant, bordé d'alcôves où logent des statuettes. Les murs sont en pierres équarries, et suintent d'humidité que collectent des rigoles au sol.

Là, à droite, ce trou grillagé: un boyau d'évacuation des eaux de ruissellement! Tu trébuches, t'arrêtes presque à l'idée de t'y jeter. Comment savoir si la pente glissante et tordue derrière cette grille mène hors de l'enceinte artificielle ? Et les poursuivants qui te pressent...

- Nan, j'ai peur! N'y va pas!

Tant pis! Tu reprends ta course et fuis au hasard, perdu, hagard, haletant. Vivre à tout prix! Des croisements, encore des croisements, et puis cette gigantesque salle aux statues humaines, figées pour l'éternité dans des postures qui t'interpellent: « Viens! Va-t-en! Pourquoi? Je veux! Je sens! Il m'arrive ceci, je pense, je fais cela. Je te déteste. Je suis disponible. J'aime.» La collection est organisée en thèmes, indiqués par des panneaux: « signaux acquis », « signaux-barrières », « signaux doubles », « signaux transparents »... Quel est le sens de cette exposition ? Mystère!

La statue obscène de cette femme aux jambes écartées attire ton attention. Son invitation est accompagnée du geste universel de la demande, la paume tendue. Représente-t-elle la prostitution? La réciprocité? L'amour? L'image entraperçue trotte dans ta tête tandis que tu t'éloignes. Tu as toujours éprouvé des sentiments ambigus quand à la prostitution. Pratique dégradante quand on y est forcé - mais même la plus noble des transactions devient abjecte quand elle est le fruit de la contrainte -, on peut y trouver autant de dignité, ou d'indignité, qu'ailleurs quand on la choisit. N'en va-t-il pas de même pour toute autre activité? Et puis la corruption de l'esprit n'est-elle pas la réaction naturelle qu'engendrent les morales trop taxidermistes? La polarisation du sexe en frappe la monnaie sur chaque versant.

- Je comprends rien à ce que tu dis, se plaint l'enfant.

Or, voilà que tu traverses à présent la section des « signaux techniques », dont les figures représentent des arts ou des métiers. La mosaïque humaine saisie dans la pierre prolonge ta pensée: l'être humain est social, chacun de ses gestes est destiné à d'autres, donc formaté par eux. La foule des figures ici rassemblée dément toute illusion d'autonomie à l'étincelle de liberté qui voudrait habiter ces

avatars. Être au monde parmi les humains, c'est soumettre ce qu'on a de plus sacré à leurs caprices, à ces prédateurs et ces parasites qui nous obligent, avec leurs dettes imposées, leurs maelström de règles et leurs réclamations, qui pointent toutes au même siphon! Mais qui compose les rôles de cette comédie, qui nomme le jeu en fin de compte?

Que les législateurs et les croque-morts aillent se faire foutre! Tu n'es pas de la viande morte, tu ne vas pas te laisser faire par ces charognards! C'est pour ça que tu as pris la mer, que tu as choisi d'y vivre: tu préfères la sauvagerie des tempêtes au cercueil des masques. Oui, que le chaos et les éléments soient les seuls empires, et puisses-tu mourir comme tu as vécu.

Libre.



- Hé! Toi!

Par la lucarne de l'Aleph! Ce n'est pas toi qui a parlé! Ou bien si?

- Nan moi j'ai rien dit.

Il t'a semblé voir... tu clignes des yeux, ne le vois plus, n'oses pas freiner ton élan, tu aperçois déjà la porte au bout de la salle qui te fera sortir d'ici... L'être humain te tendait la main. Voulait-il t'aider? Voulait-il t'attraper? On aurait dit qu'il cherchait à te dire quelque chose. Sa peau et son regard étaient pâles comme ces blocs de pierre. La grande dalle carrée sur laquelle il invitait à venir, par ailleurs complètement lisse, était marquée sobrement, en plein milieu, du signe de l'astérisque. L'as-tu imaginé? Tant pis, voilà la porte, tu sors; au nouveau couloir qui y surgit se greffent parfois des embranchements perpendiculaires, mais ils sont illusoire, et ramènent à la voie principale. Tu les dépasses.

Soudain, des projecteurs face à toi s'allument à pleine puissance et t'éblouissent, tapissant immédiatement la réalité de nuées de phosphènes dansant qui s'organisent en figures géométriques aux croissances exubérantes, aux transformations assoiffées de vie. Les rayons lumineux sont si intenses qu'ils

t'étourdissement et te font perdre l'équilibre. Tu te retrouves à genoux, te retiens in extremis de t'affaler en bloquant la chute de tes mains.

-Aïe!

Malgré tes paupières closes, le regard des soleils miniatures a tant de force qu'il te cloue au sol.

Peut-être y a-t-il des gens derrière ces projecteurs, qui t'ont repéré. Peut-être s'agit-il de mécanismes automatiques et aveugles. Mais la douleur est insupportable, le barrage immense. Tu es déjà à bout, pleurant d'épuisement. Il te faudrait entrer en colère, puiser dans le risque, dans la rage, jouer tes dernières réserves. Mais par l'arc de cette chute déjà trop tendue qui n'en finit pas de s'étirer, par le ballet des chandelles qui t'assaillent, tu es à bout, à bout, ta sueur est sèche comme ta gorge et tes yeux piquent sous la cuisson de l'astre qui continue d'émettre des myriades de carrés, de triangles, de ronds et d'ovales qui s'éclipsent et se bousculent avec cette énergie qui te cingle!

Il te faudrait l'obstination du taureau, de la bête à quatre pattes qui souffle et se bat dans l'unique objectif de la charge pour avancer à contre-courant du flux luminique. Il serait plus économique, dos à la crue, de décoller des deux jambes et se laisser arracher par les puissants jets de photons, jusqu'au redoux de la dernière bifurcation passée.

Comment résoudre le dilemme? Pourrais-tu l'ignorer, ne pas prendre au sérieux la lumière d'étoile en fusion qui te fouaille le corps, te rentre de tout côté par les prunelles? Peux-tu en rire, t'en secouer? En balayer l'inexorable et écrasante victoire de simples chiquenaudes ou haussements d'épaules, comme on se débarrasse d'insectes insignifiants, et continuer ta course aussi entier qu'avant? « Seule la mort t'empêchera de vivre! »

- Alors?, résonnent en chœur les pièces de la mosaïque psychédélique qui papillonne en toi, et gagne de plus en plus de poids.

- Comme c'est joli!, s'extasie l'enfant, perdu d'émerveillement.

Alors, tu sautes dans leurs broussailles ardentes, avec le courage du défricheur. Tu t'insères dans les entrelacs de nœuds, en ouvres les boucles, en épluches les liens, en lisses les nœuds. Rien. Tu brasses les vibrations, les écoutes.

Rien. Y colles le front, la joue, la langue.

Rien. Et c'est de plus en plus fort, cela te martèle, te comprime par terre, te réduit en bouillie. C'est trop, c'est trop, il faut trouver, vite!

Tu serres les dents, respirez par les côtés, chuintes. Tu fais appel aux instincts les plus primaires, goûtes depuis chaque partie de ton corps, essaies des sens ataviques, savoures par les abajoues. Enfin!, tu sens quelque chose: c'est salé, c'est tiède, certaines pépites piquent au début: des grains de poussière, chauffés par le faisceau qui en rend accessible le goût d'ordinaire minuscule. Tu plonges dans la brèche: tu te propulses le long de crêtes de températures les plus tièdes, à la recherche de saveurs intéressantes. L'imminence du danger s'éloigne enfin, tu as trouvé l'adaptation qui te permet d'y évoluer. Tu es poisson. Le soleil atroce éclaire les eaux faciles où flottent de vieilles particules; tu as faim, tu as chaud, tu es fatigué. Tu cherches le chemin de ta cachette pour t'y tapir.

- Blouc, blouc!

L'enfant joue à faire des bulles.

Quand les poursuivants arrivent, ils ne trouvent que ce corps humain, gisant au sol, qui y glisse en spasmes saccadés, comme possédé. Ils le harponnent sans aucun mal, et en vident les entrailles.

Fin.



3

Avec la puissance de l'instinct, tu défonces à coups de pied le grillage et t'engouffres dans la bouche naturelle, en brisant des rangées de fistuleuses et de stalagmites, en écartant l'essaim de lucioles brillantes qui t'assaillent.

Le sol tremble, l'air vibre de bruits mécaniques; la déclivité commence à dévier du plan, elle s'incline, se courbe, s'entortille sur la gauche. Tu as l'impression que tu vas bientôt courir au plafond. Tu ne sais pourquoi, tu penses à la cochlée, ce labyrinthe de l'oreille qui définit l'équilibre.

- A droite, regarde!

Des marches qui montent! - ou peut-être descendent!

Derrière-toi, des silhouettes bloquent la lumière, te crient des ordres.

- TARACATACRACATAC!

Des impacts en rafales font exploser la roche près de toi! Le souffle rauque, les constructions mentales lessivées par les vagues d'affolement qui se succèdent de plus en plus fortes, tu dévales - ou gravis! - aussitôt les escaliers, qui mènent à cette déchirure dans la roche, finement et patiemment ciselée par l'eau en drapés, en plis, en formes organiques, en dépôts minéraux où poussent d'infimes végétations et de minuscules bêtes. Avec l'expérience durement acquise pendant ces mois de voyage spéléologique, tu pressens les espaces, les voies cachées, évites les rétrécissements et rejoins la faille-mère. Mais leur habileté égale la tienne, ils restent accrochés à tes trouses; il faut encore faire mieux, accélérer!

Ici, par cette cheminée naturelle d'où sort de la vapeur! Tu descends la gorge verticale, hors d'haleine et sans voix. Des vapeurs soufrées te font tousser et t'avertissent du danger de la brume des profondeurs, ces bulles de gaz brûlant qui remontent des profondeurs et déposent leur humidité au fur et à mesure qu'elles refroidissent. Attention de ne pas se faire prendre dans des nuages trop chauds! Des carrelages géométriques réfléchissent la lumière, au fond de ta vue, où que tu regardes. Tu atteins le sol, au relief irrégulier et mouillé.

- Là!

Effectivement, ce boyau naturel doit mener quelque part. Tu te faufiles et rampes, devenant plus animal de seconde en seconde, profitant des pentes pour glisser et accélérer, malgré le supplice des crampes qui pointent. Il fait très chaud, l'atmosphère est lourde.

Le plafond s'écarte, les parois s'élargissent. Le vide au-dessus de toi pèse de sa nuit hypogéenne. Tu n'es que ce misérable point qui projette le faisceau de sa lanterne dans les ténèbres étouffantes. Mais celles-ci, dérangées, se peuplent d'éclairs et de taches grouillantes. Tu n'entends plus ceux qui te poursuivent, mais ils donnent la chasse dans ta tête, martèlent ta raison. Malgré l'agonie de tes muscles et l'absence de tout repère, tu te pousses à maintenir le rythme.

La chaleur augmente. Le sol s'étage en gours délimitant des mares fumantes dans lesquelles tu patauges maladroitement, brisant les côtes et les tibias imaginaires de concrétions minérales ressemblant à des squelettes, où se cachent des poissons livides. Ta chaudière bat la chamade, ta forge souffle bruyamment. Obligé de reprendre ton équilibre après avoir sauté par dessus cette énième série de flaques bouillonnantes, tu t'arrêtes par mégarde au-dessus de cette fumerolle qui se met aussitôt à cracher, comme alertée par ta présence.

- Ouille!

La volute ammoniacquée s'enroule autour de tes jambes, son écharpe de moiteur brûlante étreint ta poitrine, te monte au nez, y explose.

- Aïe!

Tu vois des étincelles. Elles se superposent aux éclats brillants des roches cristallines. Ton corps est devenu coton, tu ne le sens plus, il ne répond plus. Bon sang! Tu es en train de tourner de l'œil!

Mais le nuage incandescent continue de pénétrer ton cerveau, il s'en empare, le tord et l'étire, comme si des doigts l'essoraient, relançant les tortures sur des plans plus intimes. Tu as l'impression que l'on rentre en ton for intérieur avec tant d'étrangeté et d'élan que tu ne ressens plus que la douleur pure et

immédiate de la destruction de tes neurones. C'est trop, tu vas défaillir. Le nœud coulant se resserre autour de ton esprit, maintenant réduit à ce mince fil dont la tension approche du point de rupture. Tu es au bord de l'asphyxie! Mais si tu t'évanouis, le gaz finira de te tuer!

Tu dois freiner l'invasion, reprendre le contrôle.

-Argh!

Ta conscience, délirante, s'oriente soudain sur la nécessité de former des barrières pour préserver ton intimité des intrus. Qu'est-ce qu'ils y feraient?

- Ouille!

Des dégâts, à coup sûr, entre leurs intentions qui peuvent diverger de ton bien être, leurs insensibilités, leurs inintelligences. Ils ne sont pas toi, leur être est différent, leurs actions peuvent être délétères. Alors tu fais comme tout le monde: chacun dans sa caverne se contente d'échanger avec l'Extérieur, avec la Surface, des monnaies de singe. L'entremise, le protocole, le carcan des intermédiaires qui protègent autant qu'ils emprisonnent.

- Aïe!

L'être n'est plus au contact de la réalité, il la quitte, il se caparaçonne de masques, de peaux, d'armures. Ce qu'il en perçoit encore, c'est à travers la minuscule fente de son heaume, à travers ces filtres adoucisseurs qui abrutissent l'être, le rendent incapables de marcher sans béquilles.

- Puisse notre crâne épais se fêler, et entrer la lumière!, craches-tu avec désespoir.

La pensée te rassérène. Tu as le temps de te rendre compte que tu es tombé au sol. Tu avais perdu connaissance. La douleur s'estompe maintenant, tu sombres dans le détachement.

-Ouf, on a eu chaud. Ha ha. Chaud, tu comprends?

- Ce n'est pas le moment, je ne suis pas encore tiré d'affaire!

Tu poursuis plus serein le delta méandreux de tes pensées libérées. Il faut

accepter toutes les fréquences, toutes les intensités pour y évoluer. Oui, songes-tu avec soulagement, c'est ce qu'il faut faire!

Et tu es aussi sec renvoyé aux ravages des vapeurs sur ton corps qui se contorsionne dans les dernières affres de l'agonie.

Alors, au lieu d'employer tes forces à te dégager du flux de souffrances qui t'enveloppent et s'immiscent en toi, tu l'embrasses et apprends à danser avec elles. Tu gagnes en liberté de mouvement, mettant à profit les spasmes et les répits que commande le nuage mortel. Tu épouses avec courage les insupportables réactions métaboliques de ton cerveau en train de frire et y trouves des élans, des ressources. Te voilà rampant, roulant. Des taches se promènent devant ta vision, mais tu a gagné en lucidité. Te voilà sur les mains et les genoux, crachant, toussant, avançant. Te voilà debout, écorché vivant. Tu as tout oublié de ton identité, mais tu marches à nouveau.

Tu cours, reprends le marathon, avec seulement des vestiges d'idée de ce que tu es venu faire là.



Le hall naturel s'interrompt abruptement par cette paroi gigantesque où s'amoncellent en d'étourdissants volumes les échos des espoirs et des lamentations qui ont couru avec toi. A travers les lumières miroitantes qui encombrant ta vision, tu ne distingues que du roc, du roc infranchissable et indivis. C'est foutu! Tu longes au désespoir, cognes du poing. Derrière toi, ils approchent, seront bientôt là.

Ratage complet! Ta fuite au hasard dans le labyrinthe troglodyte se termine dans ce bête cul de sac!

- Zut! Ça ne peut pas finir comme ça!, rage du pied l'enfant. C'est trop...

- Hé! La roche sonne creux là-dessous!

Il y a de l'espace de l'autre côté! Comment passer? Tu remarques aussitôt l'anfractuosité luisante et humide qui s'enfonce dans le sol, entourée du halo phosphorescent de tes hallucinations de plus en plus excitées: tu t'y glisses fébrilement à plat ventre. Coup de dés jetés au destin. Tu te faufiles, la faille est

très étroite. S'il n'y a rien, tu perdras des minutes à ressortir.

Devant toi, après les premières rangées de stalagmites, l'écho du vide répond à tes mouvements de reptation. Tu éclaires, n'en trouves pas les parois. Dans le noir, les formes imaginées font surgir des visages, des paysages de taches géométriques. Tu les ignores. Soudain, ta main calcinée échoue à saisir le sol, et ne rencontre que de l'espace vierge sous elle. La pierre que tu lâches reste longtemps silencieuse, avant d'indiquer de l'eau profonde dix secondes plus bas. Dix secondes! Sacrée chute!

- Non, non! Tu n'y survivras jamais!

Il ne te reste plus qu'à quitter cette impasse à reculons, mais c'est au-dessus de tes forces, tu as atteint tes limites. Il existe, pour chaque volonté, le moment où la chair ne supporte plus les aiguillons de la réalité, ne répond plus aux ordres de l'esprit. On a beau s'entraîner toute la vie à repousser les seuils, on ne change pas la nature de notre condition, limitée et mortelle. Bénis sont les ignorants qui n'ont jamais connu leur insuffisance, qui ont rangé leur potentiel au fond de tiroirs hermétiques, et ne s'inquiètent d'aucune odeur de décomposition.

Toi qui as dû rejeter les nids, les moules, qui es parti à la guerre. Qui a enduré chaque blessure jusqu'à la mort des sensibilités concernées, qui as blindé tes contacts avec la réalité, transformé l'épiderme en corne. Toi qui as enduré toutes les vérités, sans jamais flancher, et poursuivi avec entêtement. Toi que le plus dur des coups du destin, le plus long des deuils, la plus culpabilisante des catastrophes, la plus intelligente des horreurs, la plus calculatrice des menaces n'ont pas réussi à vaincre. Toi en qui retentit la nova de l'Aleph, voilà que ton esprit et ton corps ravagés abandonnent et ne désirent plus que se dissoudre dans l'anéantissement. Tout ça pour cette chute de dix secondes que tu n'as pas osée, que tu n'oses pas, et qui signifie la fin de ta quête.

Tu fermes les yeux, et t'endors doucement, de ce sommeil si profond qu'il ne te permet pas de réagir à l'arrivée de tes traqueurs, qui finissent par te découvrir pendant des fouilles minutieuses, te lardent aussitôt de leurs baïonnettes. Tu ne meurs pas tout de suite, tu ouvres même les yeux, sans pour autant voir autre chose que les masques à gaz impersonnels qui te regardent crever.

Tandis qu'il se vide de sang, ton cerveau s'épanche, comme en réponse à l'état de ta chair, sur le destin de chaque être vivant de devenir charogne oubliée. Tandis que le néant te borde de son linceul d'obscurité froide, tu songes que l'ombre pèse sur le voyage de la vie, et qu'au bout du chemin, seuls les détours et les pauses auront compté.

- Ne me laisse pas tout seul, reviens!, murmure apeuré l'enfant.

Mais la digue de ton esprit-soldat lâche, et tu te livres à la dernière goutte de cet assèchement, tu savoures l'avènement de la mort avec la même intensité que depuis le pinacle de ta vie, et tu sens quelque chose de bizarre et nouveau: la malédiction de ta condition s'affaiblit, te libère: tu peux tout faire, tu es à nouveau libre de toutes les transmutations. Tu te moques d'avoir ou non sauté dans ces dix secondes, tu les vis maintenant. Tu les attrapes en cours de route, par la queue, et te fais happer dans ce bond extraordinaire dans l'inconnu, ce bond qui précipite dans cette chasse éphémère et étourdie, côté chasseurs, derrière cet intrus invisible qui accélère frénétiquement dans des directions aux horizons imprévisibles et confus, et tu plonges dans la nuit en quête de sens au fur et à mesure que tu remontes à la source, à la tête de la carriole agitée aux chevaux endiablés, et tu voudrais tant mettre la main sur les rennes de cette nuit aveugle, avoir le mors dans cette histoire en forme de chute, et nulle lumière ne répond à tes coups de sonde, il n'y a que cette fuite glissante qu'effleurent tes doigts et tes idées par saccades, toujours trop court de quelques coups de colliers, et la distance s'agrandit à chaque fois que tu sembles atteindre la queue de l'animal conducteur. La superposition avec ton destin devient improbable épreuve mortelle, la réponse élude la trajectoire de ta question et prend de plus en plus la substance de cette touffe de poils évanescents, rêvés, hallucinés, arrachés au Snark. C'est là que conclut le trou noir où s'abîment tes avènements, la fin de la fin et la négation du temps.

Ah, où est ce coup de rein indompté, rebelle, toujours jeune, ressuscité, qui remet dans la course, qui renvoie aux prises avec cette chose esquivante, entraperçue, cette promesse de surprise qui tarde éternellement à venir, cette explication à reculons dont la progression même dans l'asymptote de l'exception semble prouver la nature vivante, irrationnelle, insaisissable, et pourtant si précise, du but mystérieux dont tout dépend?

Ah, pourquoi le temps imaginé ne fusionne-t-il pas avec son reflet réel, pourquoi cette chute ne finit pas par le contact violent avec l'envers de l'eau? Dix secondes de courage, c'est ce qu'il t'a manqué pour éviter cette lente agonie.

Ah, tu exhales sur cette dernière question. Ah, tu l'a quittée à reculons, l'impasse de la vie!

Fin.



4

Avec la terreur du cloporte, tu tournes le dos aux cendres auxquelles veulent te réduire les terribles feux, et tu cavales au simple calcul de la pente la plus douce, vers l'anfractuosité qui t'enveloppera de son manteau frais, où tu pourras te mettre en boule. Confus et ébloui, tu retraces ton chemin à travers les carrefours à angle droit. Tu as de plus en plus mal à la tête, que plusieurs bourdonnements harcèlent. Des rideaux de pluies colorées déferlent en majestueuses vagues tonnant contre le mur de tes oreilles. Tu parcours à rebrousse-temps tes souvenirs en quête de la dernière bifurcation réelle. La zone est quadrillée, son périmètre est clos: inutile de tourner, tu serais pris. Il faut revenir plus en arrière, rembobiner jusqu'au musée des statues! Retrouver ce bref astérisque, qui comme les notes en bas de page, donnait la clef. Tu aurais dû répondre à l'invitation, franchir le désert de cette dalle trop large, et te tenir au centre de son carré, la où se croisent les médianes et les diagonales. Revenir au nœud névralgique où toutes les directions sont possibles. Mais le sol tangu , les parois de la coursive te bousculent: tu connais cette tempête qui anime l'océan de phosphènes, tu l'as déjà essayée, tu la croyais effacée.

Oui, le puissant courant des projecteurs te renvoie à ce lointain passé de l'ombre, et te cogne, insignifiant f tu de paille, aux rochers émergés des tunnels mouvant où se brisent les lignes lumineuses de silhouettes familières. C'est là, c'est alors que tu aurais dû décider autrement.

Ils arrivent, vont te bloquer. Tu es pris en tenaille. L'écume bouillonnante de conséquences déferle sur toi, en toi, te dépasse, t'emporte dans son sillage où tu devines déjà des ailerons, des formes vivantes qui habitent les impressions instantanées mêlées aux souvenirs repêchés, qui racontent d'autres histoires, des mondes différents... ton esprit s'y ouvre, s'y projette, esquisse le plongeon, et entrevoit les profondeurs de réalités inouïes qui foncent   tête perdue dans ce rêve étrangement enchanteur, que tu ne songe qu'un instant à interrompre aux échos de la courre mortelle qui se cerne sur toi. Mais tu es las, repoussé à tes ultimes frontières. Il est si doux de se laisser aller à la dérive... Tu as brisé les derniers sceaux de ton endurance, des gerbes d'étincelles court-circuitent ton esprit, et les étoiles tombent sur toi comme les fruits jetés à bas de l'arbre plié par les bourrasques de l'ouragan.

Les étoiles? Oui, le portail des étoiles...



- Non!

Tu chasses les papillons étourdissants de ta tête et te ressaisis. Puisque tu n'as ni le temps, ni le souffle d'atteindre le musée, il faut trouver autre chose. Dans quelles dimensions inaperçues peux-tu déjouer l'inéluctable acculement, par quelle pirouette sortir de la logique dans laquelle les événements t'enferment? Soudain, avec l'impériosité de la foi aveugle, ton sixième sens te souffle, sans plus y penser, de te précipiter au niveau du virage où ils vont bientôt surgir, afin de te cacher tout simplement dans le contre-jour des soleils artificiels, dans ce temps mort où ceux qui sont lancés à ta poursuite cligneront des yeux ...

- Par l'Impossible habité! Cela peut marcher!

Tu t'élances aussitôt mais... trop tard, les voilà qui arrivent déjà!

Avec cette nouvelle barrière infranchissable qui s'élève, ta dernière chance t'échappe. Tu te retournes, à nouveau aveuglé par les implacables pupilles incinératrices qui raniment des tourbillonnements de symboles mystérieux dans tes orbites.

- Ah la vache!

La douleur te vrille les yeux, toute ta tête te fait mal! La pression augmente dans ton crâne, tu te sens nauséeux. Ton estomac, vide depuis longtemps, est sur le point de se retourner.

Ils t'ont vu, crient, te mettent en joue. Leur vacarme est si douloureux qu'il te perce les pensées, troue ta conscience.

Trop tard, à moins que les pouvoirs de l'Artefact qui t'imprègnent ne transmutent la réalité! Avec la folie du dernier désespoir, tu cherches les trajectoires impossibles qui te sortiront des griffes qui se resserrent, tu cherches les chiffres qui font sauter, quels qu'ils soient. Tu serres les dents, forces ton

cerveau écrasé par la lumière trop intense.

- Les chiffres, les chiffres!

Dans ton abaque imaginaire, tu transformes tout ce qui t'arrive ou t'entoure en arithmétique, sommé par l'urgence de calculer la clef qui sauve, mais rien ne sauve... tu ne sais de quel côté pencher ni selon quelles mesures. Ton destin s'amenuise.

- Par la lucarne de l'Aleph!

Tu es à court d'idées, plus que cette peau de chagrin entre toi et ta mort.

- Vite!

Ils font feu! Plusieurs impacts simultanés démolissent tes derniers espoirs.

Fin.



- Stop!

Tu te reprends. Les morts sont morts. Leur trou dans l'eau doit se refermer. La réalité, la vie, c'est maintenant et c'est par ici, dans l'autre sens, et vite! Tu te dégages de l'appel de l'océan et repars en sens inverse, et tu y mets tout le paquet, tout ce qu'il te reste: tu dois atteindre la dernière bifurcation avant tes poursuivants!

Rien ne va plus, les jeux sont faits. Ton esprit et ton corps ont retrouvé leur efficacité de machine, ne s'occupent que de franchir distances et obstacles, et de chercher la sortie. Les possibilités défilent, et tu ne penses bientôt plus qu'à cette personne aperçue entre rêve et réalité, dans l'espèce de musée aux statues, qui voulait quelque chose de différent que ta fin. Elle ne faisait pas partie de la sécurité, elle offrait le début d'autre chose. Tu dois y revenir.

L'as-tu hallucinée? Dans l'emballement des événements, des informations, des désespoirs qui s'entrechoquaient, la fissure dans le cauchemar n'était peut-être rien d'autre que ta conscience qui flanchait. Tu te précipites contre la masse de plus en plus proche et mortelle de tes poursuivants, avec l'impression de te jeter dans la gueule du monstre et les pièges de l'esprit!

- Tais-toi!, se plaint l'enfant.

Tu as raison. Tu n'as pas le luxe des questions! Maintenant que tu t'es retourné contre le raz-de-marée de conséquences amoncelées comme ces déferlantes qui aspirent tout sur leur passage et le revomissent sur des kilomètres, l'imposance du mur qui s'en vient, l'imminence de l'impact deviennent tangibles, grandissent. Leurs pas résonnent en toi, leurs voix à tes oreilles.

- Ca y est, regarde!, on a atteint le musée!

Tu en explores immédiatement la forêt de gens pétrifiés. Depuis l'autre bout, les ombres et lumières des chasseurs se projettent sur l'humanité

prisonnière, se découpent sur le peuple minéral, l'animent de membres-fantômes, réveillent cette hydre polymorphe, qui a juré ta perte de toutes ses bras démultipliés, et qui piétine si fort que les repères oscillent, que l'univers chavire à chacun de ses mouvements.

Revoilà la tempête, de celles qui ravagent la face du monde! Mais cette fois-ci, au lieu de fuir, tu retournes ta conscience vers ses profondeurs, accroché à la chair de cette sirène entrevue.

- Où était-elle apparue, tu t'en souviens?

- Non... C'était pas par là?...

- Plutôt par ici...

Tu slalomes entre les griffes du léviathan, mettant à profit son enchevêtrement chaotique pour échapper aux faisceaux de ses regards.

Soudain, tu entrevois la tangente soupçonnée: ce rectangle dans le sol, muni de crochets, c'est la trappe que tu cherches! Muscles bandés, tu la soulèves avec violence, révélant des barreaux qui descendent dans le noir. Ils ne t'ont pas encore vu! Alors, tu plonges les pieds en avant dans les mystères de Pandore, et refermes le couvercle derrière toi.



- Ouf! L'enfant souffle. Exténué, il s'endort.

Il s'en est fallu de peu. Le conduit vertical, d'abord étroit et fermé, s'évase bientôt. Tu interrogues désormais, à chaque pied aventuré dans le vide, l'extension de ce ravin qui semble ne jamais terminer. Soudain, au lieu du prochain barreau, tes pieds touchent cette ride dans la vertigineuse surface verticale. En quelques balayages de lanterne, tu repères de quel côté s'élargit la corniche et tu te plaques à la roche pour progresser en crabe. Te voilà en bien vulnérable posture. S'ils te trouvent maintenant, tu ne pourrais bouger sans perdre prise. Mais tout cela doit mener quelque part. Tu t'accroches. La plate-forme s'élargit, devient plus aisée, quoique bombée, et tu peux maintenant y marcher de face. Mais elle décolle bientôt de la paroi, se projette dans le vide, le fend. Tu n'as plus le choix, tu lâches le mur et t'aventures sur l'arche, avec l'équilibre du funambule.

Contre toute attente, le sol convexe s'aplanit, s'équarrit. On dirait qu'on a aménagé l'anomalie rocheuse. Sans t'accorder le moindre répit, tu repars au trot. Petit à petit, ton impression se confirme. Tu foules à présent au trot la chaussée de ce large pont bordé de parapets. Tout autour, l'abîme sans lumière. Ta lanterne n'accroche aucun autre élément que le ruban qui se déroule sous tes pas comme s'il venait d'être hissé hors des ténèbres par le besoin. Depuis que tu as pénétré la croûte terrestre, l'irréalité des scènes ne te gêne plus. Ta conscience, simple théâtre de rêves, s'est adaptée aux informations manquantes. D'ailleurs, l'urgence de cette dernière-demi heure a achevé le long travail expurgatoire de l'engloutissement spéléologique des derniers mois: tu n'as plus que quelques bribes de souvenirs pour croire à autre chose que l'instant présent, et à vrai dire, tu ne sais plus qui tu es, ni ce que tu fais là. Seule l'inertie te fait tenir ce marathon.

Non. Pas seulement. Il y a aussi que, quels que soient les événements, les forces en jeu qui s'entrechoquent dans le creuset de l'instant présent, c'est ta vie, c'est ta chance d'y habiter, de t'y déployer. Et même si tu raisones que tout est joué d'avance, alors le destin de ton cœur est de lutter jusqu'au bout pour en renverser la donne.

Tu avales les ténèbres dans le défilement du chemin monotone sur les pavés duquel tu cours, lorsque ceux-ci s'interrompent abruptement, remplacés par du bitume, encadré de murs forés dans la falaise beige dans laquelle tu viens de pénétrer! Le tunnel t'amène à des carrefours striés de traces de pneus. Des relents de gaz de combustion et d'essence indiquent que les routes sont fréquentées. A certains endroits, des trottoirs ont été pratiqués à l'attention de possibles piétons. Des rampes en partent, taillées dans la paroi, vers des portes, pour la plupart cadénassées. Des entrepôts? Sans doute: tu longes à présent des quais de déchargement, des hangars désaffectés. De lointains ventilateurs soufflent leur haleine fraîche par de gigantesques orifices au plafond, et bourdonnent au rythme des pales, tandis que des puits au sol, tout aussi larges, aspirent l'air vicié à travers des grilles, et neutralisent sans doute les remontées brûlantes des gigantesques bulles de vapeurs soufrées qui viennent parfois des entrailles de la Terre et s'infiltrer de partout.



Le cri glisse dans le tunnel désert, te glace le sang. Tu te plaques contre le mur, éteins ta lumière, tentes de réduire le sifflement de tes poumons au silence. Tu tardes à identifier les simples crissements de pneus qui giclent contre les parois. La bête ouvre ses petits yeux lumineux, te pétrifie de son regard, puis dévie son attention. Avec incrédulité, tu comprends qu'il s'agit de phares de véhicule, au loin. Les faisceaux invisibles accrochent des reflets le long d'interminables canalisations métalliques: les taches lumineuses parcourent des centaines de mètres en quelques fractions de seconde, donnant de fulgurant coups de griffes. L'engin finit de tourner, le ronronnement de son moteur diminue, disparaît.

- Vroum, vroum!, fait l'enfant tout excité.
- Chut!, rendors-toi.

Tu écoutes, aux aguets. Tu as l'impression de courir depuis des heures. Le sang bouillonne avec furie à tes oreilles, tu ruisselles de sueur et ta jambe te fait mal: tu ne sais pas comment, mais elle est entaillée et saigne abondamment. Il y a, devant toi au loin, des rumeurs à la fois animales et industrielles, qui semblent indiquer des mouvements massifs. Faut-il continuer? Peut-être vaut-il mieux éviter les zones habitées ou transitées et revenir au dernier puits que tu as dépassé il y a à peine dix mètres, et en soulever la grille pour y descendre? Non, trop dangereux. Tu repars lestement vers le carrefour, malgré les signaux douloureux de ton mollet, prêt à t'aplatir si de nouveaux véhicules apparaissent. Si tu es dans la zone de ravitaillement de Pandore, alors les quartiers résidentiels ne sont pas loin. Tu pourras peut-être te fondre aux habitants...

Tu entrevois bientôt le croisement, baigné par la lueur feutrée de mousses phosphorescentes que les phares ont dû réveiller. Tu apprécies l'apaisante présence de ces mousses, qui indiquent que la brume des profondeurs arrive ici suffisamment refroidie pour être vivable. Mieux vaut être surpris par ces ondées soudaines à des températures fraîches! De plus, les mousses nettoient l'air et se mettent à luire quand l'atmosphère change, et font ainsi d'excellentes veilleuses.

Effectivement, la zone où tu entres est plus froide et plus humide que celle que tu quittes. Tu cours de zone d'ombre en zone d'ombre, te retenant de gémir à chaque appui sur la jambe meurtrie, évitant d'alerter les mousses, retenant ta respiration aux angles, te paralysant au moindre bruit anormal. Tu approches de sortes d'usines où se mêlent des grincements métalliques, des bruits de

fournaises, des concerts bestiaux. Le panneau t'apparaît au moment où tu comprends la nature des installations que tu contemples: « ABATTOIR # ... ». Des lichens en recouvrent le chiffre.

Tu es arrivé par le bout de la chaîne: des roues dentées entraînent des disques bosselés qui tournent à contresens de leur vis-à-vis, générant des courants électriques complexes comme des pensées, tandis que des chutes alimentent en abats des bacs sur des tapis roulant, servant la matière à différents processus de traitement qui les transforment en pâtés, en paquets saucissonnés, en boîtes de conserve. Des êtres vivants transformés en charcuterie. Brrr! Tu en frissonnes involontairement.

Tu hésites: la route mène sans doute aux circuits de distributions et aux marchés. Tandis que si tu vas vers le début de la chaîne, tu pourras remonter, possiblement, vers les élevages. Des bruits de moteur te font sursauter derrière toi, déjà trop proches pour que tu échappes par la route. En maudissant les machines infernales qui ont couvert leur arrivée, tu es forcé de te cacher derrière leurs silhouettes imposantes. Des fourgonnettes se garent, des gens en descendent. Ils déchargent des palettes vides. Tu inspectes les lieux, cherchant le moyen de leur échapper.

Il n'y a que le sas vers l'amont de la chaîne, mais son franchissement s'effectue en deux temps: il faut d'abord y entrer et attendre la fermeture derrière soi avant que ne s'active l'autre ouverture. Si son mécanisme double ne marche pas, tu es coincé.

Bon sang! Ils viennent par ici! Plus le temps de penser! Tu t'accroupis derrière la machine à empapilloter, dont les fils et les gestes chirurgicaux font penser à certaines araignées tisseuses. Tu ne vois plus que leurs bottes et pantalons, dont tu remarques l'aspect militaire. Les jambes vont et viennent avec efficacité. Soudain, elles tressaillent et s'immobilisent, hésitent puis se mettent à courir. Ils ont repéré tes traces de sang et vont donner l'alerte!

Tu sors de ta cachette, mais c'est trop tard: certains ont déjà mis la main sur des armes à feu. Tu as tout juste le temps de plonger derrière le pilier le plus robuste avant qu'ils ne te mettent en joue. Ils se déploient pour te prendre en tirs croisés. Ils sont bien entraînés, ce sont manifestement des soldats. Impossible de s'en sortir, il faut tenter les pourparlers. Malheureusement, avec le vacarme de

l'abattoir, ils ne t'entendent pas crier.

- PAC!

- Ah!!!

L'enfant hurle de terreur, réveillé dans l'affolement. Bon sang! Ils ne rigolent pas. L'impact est passé à quelques centimètres de ton oreille, décrochant des morceaux de ciment à la colonne. Il faut tenter le tout pour le tout. Tu lèves les mains bien haut, et t'écartes lentement de ton abri.

Les hommes-machines appuient sur la gâchette. Les rafales te transpercent, t'arrachent des lambeaux de chair et de conscience. Tu meurs.

Fin.



6

Lorsqu'on est jeune, on ne se retourne pas sur le passé. On court sans cesse vers l'avenir, persuadé que quelque chose nous attend. Tu puises à cette fougue d'antan, aiguillonné par le torrent hormonal qui te chevauche et par la danse éblouissante de milliers d'yeux multicolores, et tu plonges dans le barrage de lumière, avec la poussée aveugle et obstinée du saumon contre le torrent qui l'a vu naître.

Ta peau cuit, tes yeux sèchent, mais tu dépasses les sources lumineuses et te retrouves dans leur angle mort. L'ombre bouillonne encore de leurs feux, tu t'enfonces dans la nuit, qui n'est plus la nuit: le souvenir le la Surface y séjourne. Comme il était riche, comme il était généreux de se baigner dans le Jour! Tu en avais oublié les sensations, et voilà que les projecteurs ont ressuscité le mal du pays!

On souffre de ce que l'on perd, mais on finit par s'habituer aux nouveaux manques, à force de ne plus posséder. Mais qu'il nous soit rendu ce paradis perdu, et l'on y pose pied aussitôt, on en prend possession et s'y attache à nouveau avec la rapacité de la faim qui s'est creusée en gouffre, et l'on souffre déjà à l'idée de le perdre encore, sachant ce qu'en est le deuil. Fragilité du bonheur! Ton corps à sec échoue à verser des larmes de nostalgie. Renonçant à cette dernière consolation, tu t'en dépouilles et accélères. Tu approches de nouvelles zones fortement éclairées.



Tu as débouchés au bord de l'abîme, en surplomb de la plus grande caverne que tu puisses imaginer. Au-dessus de toi, la voûte lointaine du ciel ouvre de gigantesques yeux dont les faisceaux éclairent l'atmosphère légèrement brumeuse comme autant de soleils. En poussant des cris aux longs échos glissants, des nuées d'animaux volants tournoient autour de larges ouvertures circulaires qui trouent le plafond, comme si des colonnes invisibles s'y inséraient. Tes yeux descendent machinalement au sol pour chercher où elles prennent appui, et tu découvres avec surprise cette canopée, véritable mer végétale, percée, comme en reflet du ciel, d'orifices cylindriques où de puissants flux et reflux d'air secouent d'avant en arrière le feuillage des arbres colossaux qui les

bordent, et font miroiter des reflets de lumière, décidément aussi forte que le jour.

- Bon sang!

Ce sont des puits d'aérations, qui servent peut-être aussi canaliser la brume des profondeurs, sorte d'équivalent de la pluie de la Surface, qui remonte brûlante des profondeurs et se refroidit en chemin, arrosant les cavernes et permettant divers écosystèmes. Cette salle titanesque est climatisée!

Tu te trouves au sommet de vertigineux murs aux courbes élancées qui s'arque-boutent contre les bords de la caverne. Plus bas, des filets d'eau qui s'échappent par des grilles te donnent la clef: il s'agit de digues, réunies en cet immense barrage circulaire, qui a dû vider cette cuvette de son eau et la refouler dans la roche! Tu devines la pression de cette mer prisonnière, l'énergie hydromotrice qu'elle fournit. Des escaliers taillés dans l'œuvre pharaonique permettent d'atteindre le sol. Tu parcours le cercle des possibles de cet horizon architectural: il est possible d'atteindre d'autres points du barrage, mais il faut passer par la forêt qui en tapisse le fond, c'est le seul chemin.

Tu descends les grades dont l'absence de parapet t'oblige à marcher avec prudence. Tu commences à te refroidir tandis que des crampes menacent tes mollets. La fatigue te courbe le dos, t'affaisse les épaules. Alors que tu atteins les premières branches, jambes tremblantes, tu parcours du regard le périmètre du gouffre au-dessus de toi, dans ce mouvement si ample qu'il t'étire, te penche, t'arque. Tes articulations craquent, tes muscles sont durs et noués. Si le barrage cédait, l'eau pulvériserait tout sur son passage et l'engloutirait. Ton corps te fait mal. Est-ce que cet endroit est ton tombeau? Tu te sens sur le point de t'écrouler à la moindre fissure dans ta volonté.

- Hé! Ca va?

- Ouais, je suis plus tout jeune... C'est rien, ça va passer.

Tu pénètres la végétation, qui se révèle ancienne, broussailleuse, dense, foisonnante. Des essences de toutes sortes poussent pêle-mêle, dans le désordre inextricable de la jachère. Des animaux sautent de branche en branche, des oiseaux s'appellent, des chauve-souris chassent de gros insectes... De l'eau glougloute quelque part. Ce monde perdu semble vierge! Malgré la

sophistication des aménagements de la caverne, il n'y a aucun plan dans ce jardin des délices. Tu décides de longer le mur plutôt que de pénétrer trop en son cœur.

Dès les premiers mètres, des nuées de phlébotomes te harcassent de minuscules piqûres ardentes, tandis que des lianes urticantes cinglent les parties exposées de ta peau. Des ronces aggravent les déchirures de ta combinaison, des racines entravent ta progression, de plus en plus problématique.

Heureusement, tu tombes sur des trouées plus ou moins alignées, que tu suis jusqu'à ce que ce sentier de fortune s'élargisse finalement en clairière accueillante, bordée de prairies et de curieuses colonnes blanchâtres aux contours organiques. Abruti de fatigue, tu tardes à enregistrer, contre la paroi de la caverne, ce large tunnel asphalté qui la dévore, marqué « S15 » en grosses lettres oranges. L'entrée est couverte de végétation, quoique des trouées semblent indiquer que de gros animaux y ont trouvé repaire.

Tu crois d'abord au mirage. Peut-être, avant de t'y aventurer, devrais-tu prendre d'abord du repos quelques minutes? Et vérifier ensuite si le prodige du tunnel est toujours là...

Tu t'affales dans l'herbe et roules sur le dos. Les frondaisons culminent à des dizaines de mètres au dessus de toi, dominées par le mur du barrage. Tout en haut, les projecteurs et les souffleries constellent le ciel de la caverne. Tu respirez profondément.

- C'est quoi cet endroit, à ton avis?, te demandes-tu avec curiosité enfantine.
- Le barrage hydraulique fournit sans doute l'énergie nécessaire au fonctionnement automatique, mais la végétation semble abandonnée à elle-même, commences-tu à répondre.

Tu bois les dernières gouttes de ta réserve d'eau par la paille intégrée à ton col. Y a-t-il un ordre caché dans ce fouillis végétal? Tu fermes les yeux, essaie d'imaginer ce que les Pandoriens avaient en tête.

- Peut-être qu'il s'agissait de préserver le patrimoine de la Surface, dans son état sauvage, ajoutes-tu.
- C'est comme les parcs nationaux?
- Voilà, ou quelque sorte de réserve libre, à l'abri de l'incomplétude des

raisonnements et des maladroites humaines. Si c'est ça, il y a là plus de sagesse que dans tous les gouvernements réunis...

- Mais qu'est-ce c'est grand!

- Oui. Sacré investissement!

La démesure de l'architecture t'émerveille. Tu regardes à nouveau. Son ampleur te fait réfléchir quant à l'échelle de Pandore, qui acquiert de plus en plus des proportions de pays dans ta tête.

Quelque chose coule lentement auprès de toi. Tu te retournes. Le serpent, lové autour de cette espèce de colonne fongique, glisse paresseusement sans te remarquer, et en lèche la surface de sa langue bifide. Tu observes le reptile et t'aperçois que tu n'as rien mangé depuis des nuits. Ton estomac en a des crampes.

- J'ai faim! On peut en manger?

- Ce ne serait pas très raisonnable...

Pourtant, mû par tu ne sais quelle impulsion, tu rampes et arraches quelques miettes de la chair si plébiscitée du champignon géant, tant elle est rongée par les vers, abîmée par les coups de becs d'oiseaux ou de mandibules d'insectes, et mordue par des mâchoires plus grosses dont tu n'aimerais pas rencontrer les propriétaires. Tu goûtes. C'est bon, frais.

- Hmm, ça rappelle le coprun.

- C'est vrai. La chair en a la consistance.

Tu avales et te recouches sur le dos. La lumière du ciel change subrepticement d'angle. Cette fois-ci, tu t'endors.



Le géant qui a bâti ce monde pose la main sur le mur de la fosse et regarde à l'intérieur, dans ta cage. Tu cours, affolé. Sa main descend vers toi, te couvre de son ombre. Il t'attrape, approche la seringue qu'il tient de son autre main. L'aiguille est plus grosse que ton bras. Tu hurles de terreur.

Tu te réveilles, en sueur. Les ombres sont plus prononcées, il fait presque

nuit. Ton corps endolori est en train de se coincer, les muscles rigidifiés, les articulations enflammées. Il faut partir. Tu n'es plus très sûr d'où te trouves. Au pied de la montagne, il semblerait. Tu as dû venir de ce tunnel. A moins que tu ne viennes de la jungle. Tu ne te rappelles plus, tentes de mettre en ordre tes idées. Bon sang! Tu n'as pas le moindre indice de ce que tu fais là! Ni de qui tu es! Et par le délire ardent, tu grelottes de fièvre! Il faudrait trouver de l'eau. Il doit bien y avoir des rivières quelque part dans cette végétation. Se lever. Se mettre en en marche.

Tu explores la jungle de ce monde perdu, où tu t'attendrais presque à marcher sur la queue de dinosaures à n'importe quel détour de ce sous-bois, dont tu t'attelles à décrypter la nature.

- Tu crois qu'il y a vraiment des dinosaures? Des dinosaures carnivores?
- Mais non, c'est juste mon imagination. Allez, faut trouver de quoi boire.

Il y a des poches clairsemées, dont la caresse des fougères arborescentes t'accompagne longtemps après les avoir quittées et apaise momentanément la brûlure des entailles et écorchures meurtrissant ta peau, et puis il y a les maquis obscurs et infranchissables qui réclament des territoires sans la moindre concession et resserrent leur enchevêtrement si tu en approches trop, te lardant de piqûres de ronces aux jus agressifs, lâchant des nuées d'insectes qui te tourmentent longtemps de leurs dards après que tu aies choisi la retraite.

Tu découvres peu à peu, à défaut de ruisseau, des zones humides, presque marécageuses, aux flaques desquelles tu te rafraîchis le visage et le gosier, avant de te retrouver bientôt cerné de mares où vrombissent des essaims de taons que la faim rend effrontés. Tu t'affaires à traverser la zone le plus vite possible sans te mouiller, chassant les parasites volant de la main, lorsque la racine émergée sur laquelle tu prends appui, pourtant grosse comme la cuisse, se révèle pourrie et craque bruyamment sous ton poids. Tu tombes à la renverse, agrippes des lianes qui ne font que décaler ta chute, et atterris violemment sur le dos, contre quelque chose de dur et acéré qui déchire chair et combinaison au niveau de ta jambe gauche. Les cris et chants de la forêt font place aux fracas des branchages bousculés par de gros animaux invisibles qui s'enfuient effrayés, mais tu ne t'en soucies guère, fesses dans la flotte, tordu de douleur sur ton mollet qui saigne abondamment.

- Aïe! Aïe!
- Putain de merde!
- Zut!, surenchérit l'enfant.

Jurant et maudissant, tu te retournes sur le bord coupant qui t'a blessé, et te surprends de voir ce muret métallique courbé en arc de cercle de plusieurs mètres de rayon. Tu te relèves en grimaçant. Il ceint de grosses grilles posées en couvercle sur cet impressionnant puits d'aération qui remonte des profondeurs, ramoné par des courants d'air chauds et sifflants. Des pans sont pourvus de gonds et peuvent être soulevés. Des barreaux descendent le long de la paroi intérieure. Tu fais le tour de la bouche artificielle en boitant, et remarques la peinture orange qui la désigne: « A9 »

- Qu'est-ce que ca fait là?
- Je ne sais pas.

L'incongruence de la structure te met mal à l'aise. La blessure te fait mal, elle est en train de devenir chaude, et les eaux insalubres dans lesquelles tu patauges ne te permettent pas de la nettoyer correctement: mieux vaut ne pas s'attarder ici, d'autant plus que tes saignements pourraient attirer des prédateurs aquatiques.

Renonçant à sauter au sec, tu fends les eaux saumâtres, écartant les roseaux qui te cachent la vue, te débarrassant des nénuphars qui se collent avec mollesse contre tes membres. Des aiguillons barbelés râpent ta blessure immergée à chaque mouvement, comme si des poissons épineux cherchaient à s'y infiltrer. Tu dois sortir de ce borbier! Lorsque tu échoues sur la berge, tu trembles d'épuisement. Ta jambe, pourpre et gonflée, te lancine. A chaque pulsation, chaleur et souffrance s'infiltrent plus au cœur de ton être, dans ce cocktail malsain qui n'augure rien de bon. Avec des feuilles que tu espères dépourvues de substances urticantes, tu nettoies fébrilement la plaie des vers et des saletés qui s'y étaient déjà logés, tressautant de douleur, les nerfs à vif. Cela se présente mal, cela suinte de pus. L'infection est inévitable, elle a déjà commencé.

- On va s'en tirer?
- Tout ira bien.
- Tu promets?

- Ouais, comme dans les films.
- J'aime pas quand tu fais le sarcastique.

En haut de l'îlot que tu as abordé, des affleurements de roches surplombent le maquis enchevêtré qui t'a accueilli, et promettent quelques coins plats et secs. Avec tes dernières forces, tu tentes de les atteindre, mais t'empêtres gauchement dans l'entrelacs de broussailles aux épaisses tiges fibreuses et laiteuses. Des singes hurleurs t'invectivent, te jettent des fruits pourris et des excréments depuis les canopées voisines.

- Méchants! Méchants!, proteste faiblement l'enfant.

L'amas se resserre au fur et à mesure que tu luttas pour t'en extirper, t'éclaboussant de suc, jusqu'à ce que tu tombes vaincu, poisseux et ligoté. Ta mâchoire percute violemment la pierre. A demi-conscient, tu roules sur le côté et t'emberlificotes encore plus.

Digérée par le jus acide des plantes, cuite par la fièvre, annihilée par la septicémie galopante, ta chair contuse, déformée par les abcès, invite à la ponte, à la nidification de milliers d'insectes qui t'assaillent avec frénésie. Tu n'as plus la force de les repousser. Ils te percent, te rongent, s'installent avec insolence et délectation, vrombissent obscènement de la joie, de la danse du festin.

Mais tu es presque indifférent au carnage de ton enveloppe, car plus profondément encore, les saloperies qui se sont injectées en toi ripaillent de ton sang, assèchent ta moelle, farcissent de venins ton cerveau qui n'arrive plus à aligner la moindre volonté. La mort prend possession de ton corps et de ton esprit. Tu crèves dans le jardin des délires, en déversant des flots de larves et de pus.

Fin.



Tu te lances. Des cris retentissent, bientôt feutrés par la porte blindée du sas qui se verrouille derrière toi et te baigne dans les clignotements de veilleuses rougeâtres. L'autre panneau coulisse et révèle l'atmosphère puante de la mort à vif, du sang chaud qui s'écoule et se mélange aux excréments et fluides corporels. Tu es au début de la chaîne de l'abattoir. Des oiseaux en cage, amenés par des tapis roulants, caquettent de terreur à la vue des carcasses pendues qui ressortent, en se heurtant mutuellement dans d'écœurants bruits de chair, des machines dans la bouche desquelles mène le rail au plafond, où des ouvriers en combinaison, ombres anonymes, accrochent la volaille à des crochets, qui filent aussitôt vers des douches aux puissants jets chimiques avant de se faire avaler par d'effroyables rouleaux-brosses écorcheurs. Des courants de particules luisantes pétillent dans la lumière crue. L'air est saturé d'eau tiède, de savon chimique, de bouts de peau, de poussière de plume, de sang et de guano. Cela te trempe instantanément et pénètre bronches et sinus.

- Mais qu'est-ce que c'est que cet endroit!?? s'affole l'enfant horrifié.
- Ferme-la, idiot!

Tu mets tes lunettes et rabats le col de ta combinaison high-tech sur le bas de ton visage afin qu'il fasse son office de filtre, mais tu tousses déjà, éternues et craches du mucus par le nez, la bouche, les yeux. Des étincelles brouillent ta vision. Tu luttas en vain pour chasser le nuage papillonnant qui te distrait de ses chatouilles irritantes. L'alarme sonne au loin, couverte par le vacarme infernal de l'abattoir. Des voix et des bruits de bottes résonnent en direction du sas derrière toi, qui va bientôt laisser passer tes poursuivants. Fin du voyage!

Tu parviens néanmoins à inspirer quelques goulées salvatrices et observes la salle avec acuité, ignorant de ton mieux les parasites visuels de l'ignoble pluie qui souille l'atmosphère et se dépose sur tes verres. Impossible de remonter par l'arrivée de la volaille sans alerter les ouvriers qui ne t'ont pour l'instant pas remarqué, accaparés par leurs inlassables gestes en boucle. Non! Celui-là t'a vu et s'interrompt pour te montrer du doigt au voisin qui lui fait suite!

- Qu'est-ce que tu fous, putain! Tu traînes!, hurle aussitôt avec hargne celui-ci.
- Recollez à la cadence, connards!, crache le suivant, maintenant perturbé à son tour

- La séquence, bordel!, gueule bientôt toute la chaîne, liée dans la haine de la dépendance.

L'accroc dans le rythme prend des allures de crises. Les réflexes tombent en creux, à faux, les ouvriers s'accusent mutuellement. Ils arrachent les oiseaux de leurs crochets, les secouent, les cognent, les fracassent contre le carreau, menaçant de faire de même à leurs voisins s'ils ne reprennent pas leur poste, sans pour autant oser eux-mêmes trop s'éloigner du processus qui réclame leur geste immédiat. Les fous t'ont oublié, leur bagarre te laisse le loisir d'examiner le reste de la salle.

La seule autre issue mène à la suite de la chaîne, là où les ombres s'épaississent. Tu t'y précipites. Les animaux y sont probablement mis à mort. Curieusement, le nuage pestilentiel qui encombre l'air se fait plus rare du côté de cette porte. Peut-être parce que la salle de l'autre côté n'a pas la même température, ou que le cadre et la poignée métalliques brillent légèrement, l'infâme poussière moite qui tourbillonne en volutes autour d'eux nimbe la porte de cette étrange aura lumineuse qui vibre et t'attire. Tu n'as pas le temps d'étudier le mystère. Les soldats, sortis du sas à l'autre bout de la salle, ouvrent le feu. Tu te jettes à couvert, mais avec la blessure de ta jambe, tu trébuches sur des poubelles remplies de cadavres, et glisses, en voulant te rattraper, sur des fluides organiques.

Cependant, il se passe quelque chose. L'air est en train de s'opacifier. Les grilles de ventilation laissent rentrer des écharpes denses de brouillard. S'agit-il de la providentielle brume des profondeurs? Oui, il semblerait bien, et presque instantanément la salle est remplie de cette purée blanche aux familiers relents sulfurés. Les soldats n'osent plus tirer, et tu en profites pour claudiquer à tâtons vers la porte aperçue.

Épuisé et affaibli, tu titubes contre les murs jusqu'à mettre la main sur le pommeau que tu empoignes autant pour ouvrir que pour te soutenir. Tu pisses le sang. Avec le vertige de qui est sur le point de décrocher et tomber, tu fais tourner et pousses. L'espoir fou et subit que tu rêves et vas te réveiller te saisit. Et si l'azur des Caraïbes t'attendait de l'autre côté, et rien d'autre que le sable fin, la nature, des cabanes de pêcheurs? Le singulier désir te dévaste, tu voudrais le chevaucher un instant, y entrer tout entier et oublier l'endroit où tu te trouves. Mais tu débouches sur la pénombre grise du brouillard que les éclairages ne

suffisent pas à percer, et le vacarme de nouvelles machines à plein régime. Tu refermes et verrouilles derrière-toi, dérisoire mesure, et boîte péniblement à la suite des oies entraînées vers leur funeste destin, en quête de meilleures options.



D'abord par sa lame, puis par son gantelet de fer qui surgissent de la brume, tu fais la rencontre de la dame aux tablier écarlate, dont les yeux vides et indifférents glissent sur ta présence, misérable viande venue mourir ici parmi d'autres. Sans interrompre sa routine, elle saisit de sa main gantée l'oiseau pendu au rail à côté de toi et lui enfonce son poinçon dans le cœur. Avant même que tu n'aies réalisé le meurtre qu'elle vient de perpétrer, elle passe au suivant et répète l'opération, t'ayant déjà vidé de sa mémoire, et répète l'opération, encore, et encore, et encore, et tu ne peux t'empêcher de trembler devant la précision, la rapidité, l'efficacité de ce geste maîtrisé à la perfection, réitéré ad nauseam. Suivant! Pendant combien d'heures, depuis combien d'années assassine-t-elle à la chaîne, plusieurs clones par secondes, dans cette nuit éternelle, cette grande nuit souterraine qui a perdu le souvenir du ciel et des horizons?

Suivant!

Suivant! Estomaqué par la dimension de son univers, uniquement composé de l'acte de tuer, des milliers, des millions de fois, jusqu'à effacer toute autre considération, tu restes médusé devant elle, comme attendant ton tour.

Suivant! Le sang gicle sur son tablier, ne fait aucune différence.

Suivant! Le cadavre accroché s'éloigne dans les derniers tressauts du trépas, immédiatement remplacé par l'oie dont le tour vient et s'achève aussi sec dans cet unique coup d'estoc qui la perce en biais du plexus au cœur.

SUIVANT!

Nulle empathie, nulle reconnaissance, nulle intelligence dans ce regard mort qui te vrille soudain à nouveau, te cloue, t'électrocute, te somme de mourir et disparaître au loin, emporté comme le reste par le rail inexorable de la boucherie automatique. Tu songes à lui demander de l'aide, mais y a-t-il encore la moindre possibilité d'humanité chez cette reine rouge à la main de fer? Seule la

persistance de ton anomalie a attiré son attention. Y a-t-il le moindre sens à prolonger ce dialogue muet à quatre yeux, le moindre espoir de trouver en elle la fibre humaine, celle qui vibre à l'unisson de la détresse d'autrui? Tu en doutes. Pourquoi, semble demander en silence son visage hiératique, n'es-tu pas déjà embroché sur son pal? N'est-ce pas là le destin des êtres qui naissent, aussi immuablement régi que les orbites des astres?

La connexion, fugace, disparaît aussi vite qu'apparue. L'ouvrière revient à la cadence de son génocide; tu n'existes plus. Derrière toi, la porte a volé en éclats, défoncée à coups de rafales. Tu t'ébroues, repars. Ta jambe est faible, cotonneuse, et laisse des traînées de sang sur son passage.

Cache-cache mortel dans le brouillard. Les rais de lumières projettent les ombres des machines, découpent des silhouettes, rêves éphémères vite engloutis par l'inconsistante matière opaque. Dans cette nuit blanche impalpable et l'assourdissant boucan d'usine, tu erres au hasard dans le labyrinthe à la recherche de quelque chose de concret où t'appuyer, porte de sortie, plate-forme élévatrice, n'importe quoi. Mais rien de tangible, tu n'attrapes rien. Des dangers oui, qui rôdent armés, que tu évites in extremis à plusieurs reprises, mais pas de promesses, aucune direction. La purée absorbe les élans, les voix, les horizons, avale le futur. Rien à faire, rien n'y fait. Tu t'épuises, te vides. La fin se rapproche, se cerne. Des soldats te frôlent sans t'apercevoir. Fièvre, mal être, douleur et vertiges. Tu tournes en rond, prisonnier du cercle. Impossible d'échapper à l'abattoir.

Bon sang! L'énergie. Où est l'énergie? L'énergie s'en va, aspirée par la brume, te quitte et va rejoindre les affluents qui inondent le carrelage. Est-il vraiment trop tard? Ils approchent de ta cachette.

- Vite, en changer!

- Chut!, réponds-tu en chuchotements, ils vont nous repérer.

Tu te rebelles, cherches tous les moyens, te cambres. Lutter pour vivre! Il faut déborder le piège, sortir du joug, du carcan, des limbes, agir encore, de manière nouvelle, créer la dimension de la fuite, du combat, de l'épanouissement, tordre l'étai, fêler la cage, devenir eau insaisissable, plus insaisissable que la brume qui t'asphyxie, trouver la carte mentale qui contient la situation et tracer les chemins qui en partent. Tu lances au loin des dépouilles

aviaires, pour faire diversion, pour repousser la mort. Tu vides jusqu'à la dernière cartouche; mais aucune improvisation ne sert. Après ce temps infini de lutte inutile, tu abdiques et t'affales au sol, rampes encore dans le cruor. Quelqu'un te piétine sans te voir; tu fais le mort.

Ne plus lutter, mourir. Ta volonté, tes espoirs se désagrègent, s'évaporent dans le nuage.

- Hé!

Il est inutile d'agir. Amputé de ta fonction motrice, comment espérer marcher, arriver quelque part?

- Hé!

Acculé, désenchanté, tu transformes toute tentative en échec, en impasse, rends futile l'essai.

- Mais ne reste pas là!

Plus rien ne te fait réagir, tu ne cherches même plus à fuir.

La fin surgit à l'angle de la machine à tronçonner la volaille, portée par des pieds bottés. Elle te larde de coups de baïonnette, éclate tes organes.

Fin.



La porte s'ouvre sur la maison du pêcheur Jamaïcain. C'est complètement irréal! Il fait jour, tu n'es plus sous terre. Pourtant, tu sais parfaitement où tu te trouves, et ce que tu es en train de faire. Derrière toi, la ruelle, où les regards curieux ont suivi la belle blanche qui vient de la traverser: toi. Est-ce de la magie? Tu te souviens parfaitement des événements qui t'ont amené à vouloir connaître la maison du pêcheur:

- Je ne peux pas t'amener chez moi, avait dit Sean. J'habite dans le bidonville.
- Non, je veux aller dormir chez toi, je veux voir où tu vis, as-tu répondu.

La possibilité de connaître quelqu'un qui t'intéressait, qui se découvrait, et te le permettre... «Je vais l'aimer » avait dit ton cœur. « Ici et maintenant, je l'aime. »

Car Sean était aimable. Danser avec lui était aimable, cuisiner avec lui était aimable, écouter comment il vivait, ce qu'il faisait... Vous iriez dormir chez lui.



Tu franchis l'enceinte. Derrière, s'opposent diamétralement la cabane des hommes et la maison des femmes, c'est à dire les sœurs et quelques filles. Au centre, cet arbre gigantesque, et le hamac, où se balance la mère, avec beaucoup, beaucoup de sérénité. Elle n'est pas grosse, ses chairs sont flasques. Parfois les enfants passent près d'elle, même les plus grands. Tu comprends que l'endroit n'est pas sacré. Elle te regarde, depuis ce même rythme, comme elle regarde le reste - ou ne le regarde pas. Elle ne dit rien.

Ta venue met les sœurs sens dessus-dessous. Elle veulent t'apprendre à danser, te montrer leurs habiletés corporelles - ici tout le monde sait faire quelque chose avec son corps -, et se préoccupent de voir si tu peux bien bouger le pelvis.

- Ca, tu arrives à le faire?, te montrent-elles.

Tu hésites, tant la position, jambes debout écartées, mains au sol, est

obscène. Elles soulèvent les muscles fessiers à volonté, en alternance, en rythme, en chœur, leur impriment des mouvements circulaires. Tu ne peux pas t'empêcher de penser que c'est sexuel, trop pour toi. Elles attendent. Gênée, tu voudrais bien esquiver ces quatre sœurs trop enthousiastes, mais tu imites leur position, et tu lèves les hanches à tour de rôle, t'efforces de reproduire les mouvements.

- Regarde, regarde, elle est blanche et y arrive!, s'exclament-elles excitées.

Elles te montrent d'autres positions. Certains gestes sont plus difficiles et te coûtent, jusqu'à ce que tu les comprennes. Alors elles t'aident et t'enseignent, comme s'il fallait avoir le cœur net de si tu peux ou pas, et se font des commentaires approbateurs à l'oreille...

Satisfaites et riantes, elles t'embrassent et t'entraînent dans la cuisine où Sean prépare les kilos de poisson qu'il a ramenés.



Après manger, Sean et toi restez chez les femmes, à l'abri du soleil. Tu t'allonges pour te reposer, mais on te passe dans les bras la fille de Sean, Douceur, belle petite noire qui laisse tout le temps pendre sa lèvre inférieure, abandonnée à la confiance et à l'amour. Vous jouez ensemble. Heureuse, elle ne dit rien, te regarde, te touche les lèvres, te découvre...

Quelques instants plus tard, alors que tu ne fais pas attention, elle baisse ton soutien-gorge et commence à jouer avec les tétons. Que faire? Un réflexe honteux te pousse à recouvrir le sein et le soustraire aux yeux adultes, soudains tous rivés sur la scène.

« Bien sûr! Les tétons et les bébés... Cela m'arrive parce que cela devait m'arriver, parce que je me livre », penses-tu en ton for intérieur. Tu le prends comme quelque chose de normal et chasse les inquiétudes, la honte. Tu laisses faire Douceur. Elle palpe avec fascination: elle n'a jamais vu de sein blanc! Les femmes se taisent, t'observent, connectées par la situation si femelle.



L'espoir que tu apportes, Sean te le dit au repas, devant tout le monde.

- Je te montre comme je suis, parce que si tu veux emmène-moi. Voilà ma famille, voilà ma fille... Douceur sera prostituée quoi que nous fassions. Je dois sortir d'ici. Emmène-moi. Je dois partir.

Tu réfléchis au corps athlétique de Sean, à ses compétences acrobatiques. Il passe tous les jours des heures et des heures sous l'eau, à chasser à l'arbalète. Physiquement, il peut faire ce qu'il veut. Il sait chanter, il sait cuisiner... son esprit est si fort! Mais il doit sortir de là! Ici, il n'y a pas d'autre place pour les femmes que la prostitution. Bien sûr qu'il doit partir!

- Je n'ai pas d'argent pour te payer le billet, tu comprends? Dans mon pays, je vis sans abri. On m'a payé ce voyage!, réponds-tu, impuissante.

Sean ne comprends pas. Tu penses à ton frère qui te fait la gueule, qui t'attend dans la chambre d'hôtel. « C'est mon frère qui a l'argent », tu ajoutes, « moi je n'ai rien, je suis la brebis galeuse de la famille. »

Ils ne comprennent pas, mais acceptent. Le souper se poursuit, la nuit s'installe. Les sœurs ne te lâchent pas tant la joie de te connaître est grande. Mais Sean voit ton besoin de solitude, et te propose, après manger, d'aller vous baigner ensemble dans la mer. Le bain de minuit te tente, mais tu refuses, trop fatiguée, et préfères te coucher. Sean t'emmène dans la partie réservée aux hommes, qu'il est seul à habiter.

Des mots tendres contre l'oreiller, et puis tu prends ses grosses mains, qui ne lui serviront bientôt plus, tant elles sont abîmées par le sel et le travail, ces mains si courageuses, si fortes, qui n'ont jamais reçu de soins. Tu les caresses délicatement. Tu les aimes, d'abord avec les doigts, puis avec ton corps.

Raidi de désir, il t'empoigne bientôt, te retourne. Sa vigueur est si grande que tu serais incapable de lui résister s'il décidait de te forcer. Il te pénètre avec fougue. violemment, profondément. Il te déchire à chaque poussée.

- Sean, tu me fais mal!

Il ralentit... mais revient presque aussitôt à de brutaux coups de butoirs.

Son amour trop physique ressemble à celui du taureau.

- Arrête!, lui demandes-tu bientôt.

Il obtempère, ne comprend pas. Désaccord sur ses coups de reins, qu'il revendique. Frustrés, vous vous endormez séparés. Quelques heures plus tard, il se lève avant l'aube, sans te réveiller, pour faire sa journée de pêche.

Quant à toi, tu prends l'avion ce soir, et décides de revenir à l'hôtel. Tu n'as pas pu lui dire au revoir, mais c'est peut-être mieux ainsi. Sean vaut comme être humain, mais il ne pourrait pas être ton homme. Ton frère affiche le sourire de la victoire quand il constate ton dépit.

- Content de voir que tu es revenue de ton aberration! Allez, ne traînons pas plus ici, je veux acheter quelques souvenirs duty-free à l'aéroport. On bouffera du fast-food là-bas. Marre de ce foutu pays!



Tu embarques, l'estomac retourné. L'œil triste, tu fais des adieux silencieux à la Jamaïque, fixant le couchant par le hublot. Tu clos les paupières pour chercher le sommeil.

L'image négative de l'astre solaire reste imprimée dans ta conscience, tâche noire entourée de brillance. Tu commences à t'assoupir. L'aura lumineuse se brise en figures géométriques fourmillantes, qui entourent cette fosse centrale de plus en plus noire et rectangulaire, ce soleil inversé. Il te semble y voir le cadre de la porte qui s'est refermée. Tu ne reverras jamais Sean. Oh, ces sciences qui se perdent dans la tête des gens, ces expériences ratées, ces chemins qui ne sont pas pris! Cette mort dans l'âme qui t'enterre!

A mesure que tu sombres dans l'inconscience, le cadre s'élargit, son intérieur se borde de copies plus petites, emboîtées les unes dans les autres. La succession devient tunnel. Le tunnel se creuse, ses portes reflétées à l'infini. Vertige, nausée.

Le tunnel t'appelle dans ses profondeurs. Les cadres défilent de plus en plus vite, tu t'enfonces. Quelque chose mord à tes trousses, et referme les portes

derrière-toi. Tu cours, hors d'haleine, pour lui échapper. Désespoir, destin qui te rattrapent, et prennent la forme de jambes, de mains, de bouches. Des gens veulent te mettre en cage, te lancent des ordres. Certitude de la mort, impossibilité de l'évasion. Tu traverses des grottes, des rivières, des marécages et des forêts souterraines. Les chasseurs gagnent du terrain, te rabattent vers l'usine, t'y coincent. Au nom du Père, ils veulent te baptiser dans le bassin de nettoyage, t'y plongent la tête. Tu n'arrives plus à respirer. Ils attendent tes supplications. Tu résistes, tu résistes, mais il n'y a pas d'issue, le bassin n'a pas de fond. La noyade étreint le monde, tu as envie de vomir.

- Repens-toi!

Tu suffoques, tu trembles. L'assemblée attend que tu ressortes du bassin pour te travestir en mariée. Quelque chose commence à céder en toi, quelque chose qui veut dire oui, oui à la vie, oui à tout sauf cette torture! Combien de temps peut-on tenir sous l'eau, de toutes façons?

Non! La mort n'est pas la fin. Le tunnel mène forcément quelque part! Tu peux tout faire, aller partout. Plonger toute entière dans le mauvais quart-d'heure, embrasser l'inconnu liquide et y chercher les horizons dérochés, jusqu'au bout du souffle! La mort n'est pas la fin. D'autres vies t'attendent!

Tu te réveilles, inhales avec urgence. Quel cauchemar, tu ne respirais plus! Tu es encore dans l'avion, il fait nuit. Ton frère a mis les écouteurs et s'amuse des grimaces du dernier Hollywood. La Jamaïque est de plus en plus loin. Tu oublies le mauvais rêve, t'endors pour de bon.



Retour au pays. Tu retrouves la danse, les amis marginaux, leur racontes tes aventures avec ton beau pêcheur. Vous riez ensemble de la scène des sœurs, de la scène du sein. Mais ce n'est plus pareil. La mécanique est grippée. Tu ne te sens plus touriste de la vie. Tu commences à te demander ce que tu vas faire. Tu ne veux pas être seule. Tu veux des enfants. Tu en as marre de l'inconfort, de l'insécurité, de l'improvisation. Tu vieillis, et tu n'aimes pas ça. Ta situation te préoccupe. Tu crains d'être en train de rater ta vie.

Mais d'heureuses rencontres et événements chassent vite ces peurs.

Tu te maries!, et bientôt t'abandonnes au rôle de mère. Tu te ranges dans cette banalité médiocre que tu avais toujours redoutée. Ce n'est pas si mal, mais le désespoir loge au cœur de toute action. Il faut se rabattre sur les miettes pour ne pas devenir folle. Tu t'oublies, te donnes de plus belle à tes enfants. Eux grandissent, partent déjà à la découverte du monde, te laisseront bientôt à la retraite, seule avec ton porte-à-faux.

Parfois, les vacances oubliées en Jamaïque refont surface, à ce « moment d'aberration », comme aime le rappeler ton frère. Mais c'est la vie depuis, qui n'est qu'aberration. Il y a eu, quelque part, erreur de jugement. Soit le monde a mal tourné, soit c'est toi qui n'a pas pris le bon virage. Il n'y a plus de sentiment qui t'ouvre ou te fasse avancer. La seule force encore debout est celle du proche réconfort. Tu t'enfonces, tu grossis. Tu es percluse de maux. Tu t'assois dans ton fauteuil, tu le creuses. Tu te coucheras bientôt dans ton cercueil. Tu penses que quand tu rendras la dernière exhalaison, tu ne te gêneras pas pour vomir la bile accumulée.

Tu attends.

L'acv, ou le cancer.

Fin.



Mal à l'aise, tu te dérobes à la bouche de Douceur et raccommodes ton soutien-gorge, mettant fin aux regards indiscrets. La fille, surprise de la soudaine privation, demande à téter. On vient te la prendre des bras, on s'en occupe. L'incident est clos. Quelqu'un propose de passer à table.

Les sœurs sont insatiables de curiosité. Elles demandent comment tu as trouvé leur pays, comment est le tien. Elles te disent qu'ici, la seule opportunité de gagner de l'argent pour les femmes, c'est la prostitution. Tu ris, embarrassée par l'évidente exagération. Sûrement, elles n'ont pas voulu dire ça à propos d'elles-mêmes ou de Douceur. Tu leur apprends que chez toi, c'est à peu près pareil: il faut se soumettre à la logique utilitaire qui impose des rôles préprogrammés à la femme. La vie de bohème, la vie d'artiste est maudite. Surtout en ce moment, avec la crise mondiale. Tu leur explique que ta famille est riche, très riche, mais que tu préfères la liberté à leur argent. Elles s'étonnent, ne comprennent pas. Tu prends la mesure de la distance qui te sépare d'elles.

- Moi, je l'accepterais volontiers leur argent, si c'étaient mes parents!, fait la sœur la plus joviale.

Elles éclatent toutes de rire. Leur frère se tait, plus réservé.

Après le repas, Sean, qui a compris ton besoin de solitude, te propose d'aller vous promener sur les quais du port. Balade sympathique, pittoresque. Il te fait découvrir les coins les plus populaires. En vrai gentleman, il prévient tes désirs et quand quelque chose te met mal à l'aise, il propose immédiatement de changer d'endroit. Vous discutez de tout et de rien jusqu'à très tard. Enfin, il te ramène à ton hôtel.

Le moment redouté des adieux arrive: demain, tu prends l'avion. Vous ne vous reverrez plus. Tu promets de lui écrire. Il ne t'oubliera pas.

Impulsivement, tu l'embrasses sur la joue et t'enfuis. Tu montes à la chambre que tu partages avec ton frère. Celui-ci t'ouvre en maugréant, malgré tout soulagé de te savoir de retour.



Au moment où l'avion décolle, l'ombre des regrets alourdit ton cœur. C'est absurde, cela n'aurait jamais marché. Vous étiez trop différents. Mais tu as besoin de parler. Même si la seule personne sous la main est ton frère.

- Comment as-tu trouvé les Jamaïcains?, demandes-tu innocemment.
- Sympas, mais je ne leur ai pas trop parlé non plus. C'est plutôt à toi de me dire ça, rétorque-t-il avec ce soupçon de reproche qui ne le quitte jamais quand il te parle.
- Pauvres, mais accueillants. Et qu'est-ce qu'ils sont physiques!
- Ouais. Certains étaient vraiment trop directs avec toi, d'ailleurs. Ça fatigue à la longue!
- Oui. On finit par lever des barrières, pour se protéger.
- Voilà. C'est pour ça qu'on aurait dû passer la journée d'hier à faire du jet-sky, ça nous aurait reposés de tous ces noirs. Au lieu de ça, tu...
- J'ai eu honte hier.
- Quoi? De quoi? Chez ton pêcheur?
- Les femmes, elles n'ont pas de décence. Elles montrent tout, sans vergogne.
- C'est pas le même degré de civilisation. Pour nous, la décence, c'est fondateur. Eux, ils n'ont pas ça, ils sont restés plus nature. Après, on vient s'étonner qu'ils sont pauvres, mais on aura beau dire, s'ils vivent dans cette misère, c'est qu'il y a des raisons! En Afrique, dans leur pays d'origine, ils vivent encore en tribus, à même le sol, et...

Il est lancé. Tu le laisses parler, contemples le coucher de soleil par le hublot. Tu t'assoupis contre le plexiglas froid.



Tu rêves que tu es encore en Jamaïque, que tu regardes l'étendue paisible de l'océan. Les vents sont tombés, tout est calme, il n'y a personne. Tu es seule. Seule face à cette eau qui appelle au voyage. Et cette sensation familière te rappelle quelque chose.

Déjà toute petite, il t'arrivait parfois de rêver d'être ailleurs. Tes parents s'inquiétaient de te trouver en contemplation devant la grande glace, le regard lointain. Tu n'arrivais pas à t'en détacher car lorsque tu voulais partir, tu

remarquais du coin de l'œil que le reflet changeait. Alors, tu surveillais avec patience cet autre monde, attendant qu'il révèle sa différence, et peu à peu, l'espace et le temps disparaissaient. Il n'y avait pas de mots pour décrire ce que tu sentais. Il fallait qu'on te secoue pour te retrouver. Ta famille avait peur, elle ne savait pas comment t'ancrer dans la réalité. Les docteurs mentionnaient l'autisme, recommandaient des activités bien encadrées pour ne pas te laisser livrée à toi-même. Mais pour toi, cela faisait partie de tes besoins. Il y a dans l'être humain des dimensions intérieures que les interactions de façade ne remplissent pas. Les rôles qu'offrent la société nous trahissent et nous travestissent.

Il y avait en particulier cette journée qui s'est gravée en ta mémoire, où tu étais assise avec ton frère en face du lac. Il te parlait, mais tu ne l'écoutais plus, captivée par l'horizon de ce miroir horizontal qui reflétait le ciel. Et puis soudain, cette araignée qui te montait le long du bras t'avait sortie de ta transe. C'était le soir, ton frère n'était plus là. Et tu n'avais pas la moindre idée d'où tu avais été pendant toutes ces heures. Pas la moindre idée. Ton corps n'avait pas bougé, mais ton esprit, où était-il parti? Longtemps, tu as essayé de te souvenir de ce qu'il s'était passé. Mais tout le monde autour de toi avait peur, et peu à peu leurs craintes ont infusé tes efforts de remémoration, ont teinté le mystère d'appréhension. Si tu n'arrivais pas à te rappeler, c'est qu'il devait y avoir quelque chose de terrible, que tu as refoulé. Et le souvenir du lac s'est transformé progressivement en cauchemar.

Et voilà que tu te retrouves assise à nouveau sur cette berge. Tu devines la présence de ton frère à côté de toi, mais tu l'ignores, car c'est là où va ton esprit qui te préoccupe. Des confins du lac, de la brume commence à se former et à se répandre à la surface. Cette même brume de ta mémoire qui te bloque la vision depuis des années et qui engloutit les chances de savoir. Elle s'épaissit, prend de la hauteur, se charge de tes suppositions accumulées, devient menaçante. Son front conquiert le milieu du lac, le voici qui déferle vers toi maintenant.

Sans doute faudrait-il que tu aies le courage de plonger dans ces eaux solitaires pour élucider l'énigme, mais on t'a si bien transmis le sentiment de panique que tu n'en supportes plus l'idée. La peur te paralyse depuis que tu es adulte. Le terrible mur de brouillard approche au galop. Acculée, tu te sens redevenir petite fille. Électrisée par l'urgence, par l'imminence de l'absorption, tu te demandes ce que peut faire ton petit corps face à ce danger si énorme. La folle

envie de te lever et t'enfuir s'empare de toi. Courir, fillette! Courir de toutes tes petites jambes! Courir de tous tes huit ans! C'est ta seule chance d'échapper au monstre opaque! Et cependant, tu restes pétrifiée, incapable du moindre mouvement.

Soudain, le nuage est sur toi. Tu sens son froid qui t'anesthésie. Tout devient blanc. Tu voudrais hurler d'effroi, mais cela rentre par ta bouche, et te tait. Tu te réveilles, la respiration haletante, en proie à des palpitations, couverte de sueur aux relents d'angoisse. Tu es toujours dans l'avion. Ton frère dort à côté de toi, inconscient et bienheureux. Le plexiglas du hublot est glacé. Tu te dépêches d'en rabattre le volet.



Retour maussade au pays. Retour à la case départ. Tu déprimas, tu ne retrouves plus tes repères. Ton frère propose de s'occuper de toi, et tu emménages lâchement chez lui. Il a tout le confort qu'on puisse souhaiter, et pourtant, tu te sens insatisfaite. Vous vous tenez compagnie, le temps passe. Tu cesses peu à peu de sortir, ce que ton frère te raconte des gens te suffit à les mépriser. Tu cuisines, tu fais le ménage, tu regardes les feuilletons, tu t'ennuies, tu regrettes... mais n'oses toujours rien. La vieillesse use vos sentiments fraternelle, elle met à nu vos haines mutuelles. Mais vous êtes coincés.

Tu pries pour que finisse bientôt cette vie abhorrée.

Fin.



Essoré par l'urgence, tu fonces jusqu'au coude et te mets à couvert dans l'ombre, à la recherche du coin qui tourne le plus le dos au jet lumineuse. Dans l'anfractuosité où tu te recroquevilles, des dépôts mucilagineux et boueux tapissent les murs. Tu t'en enduis pour bloquer toute émanation de vie: odeur, chaleur, couleur... Tu t'en couvres le visage, les yeux, ne laisses passer que le minimum d'air par la fente de ta bouche, et t'appliques à calmer ton souffle. Il était temps. Ton cœur est sur le point d'éclater. Tu cours depuis des heures et n'as pas encore pris de repos. Les douleurs qui martèlent ta conscience de leur urgence sont si fortes et nombreuses qu'elles se sont fondues en bruit ambiant que tu n'entendais plus. Peu à peu, les éclairs et les étincelles s'éteignent, tu fais le vide.

Ainsi camouflé, tu n'es plus que pierre au monde, l'esprit refoulé en profondeur, dans ce sommeil trompeur de la catatonie qui réduit la vie au plus ténu des fils et l'accroche à des surfaces insoupçonnée du dedans. Et tu entres dans le silence.



Les plaines désertiques du silence, pour qui y a déjà voyagé en profondeur, se révèlent habitees d'océans de vie, sous l'apparent humus monotone du retrait. Dans ce dépouillement que tu explores depuis des mois, dans cette absence de tout, débarrassée des filtres désormais inutiles puisqu'il n'y a rien à filtrer, l'inconscient s'empare du trône. Il s'infiltré dans l'indistinguable, l'habite, le peuple de vibrations, de bruits et de choses à somme nulle. Avec patience, tout peut être révélé, du moindre grain, l'univers jaillir.

Dans ce silence où l'on entend enfin le cosmos, la noirceur se révèle lumière plus subtile que la lumière, le néant bruit blanc, mélange superposé de couches multiples. Ce qui est bouillie à notre mesure habituelle, neige dénuée de sens, devient, dans l'écoute exacerbée, cris et mélodies, orchestres magnifiques, écosystèmes, galaxies. Les   chos de salles immenses, reflets de civilisation, tous ces moments, ces appels et ce logos qui germent où que se porte l'attention, tout cela t'embarque dans cette existence hors du présent, au cœur de l'être. Plus aucun stimulus extérieur ne te parvient.

Le souvenir des projecteurs, que tu croyais éteint, vibre encore en fond de toile, sorte de bain violacé berçant ta conscience. Aussitôt révélée, la brèche visuelle se dilate. Par expérience, tu la laisses grandir jusqu'à t'envelopper de son omniprésence, attendant sa dilution finale, contemplant sans t'y laisser prendre la profondeur des précipices et la volupté des délices phosphéniques qu'elle décline à ton attention. La tache de velours vire à la pourpre royale, et se divise en plusieurs paramécies rampantes, pulsant à l'unisson dans ce palais des glaces de plus en plus multiplié, qui se fracture à l'infini. Cependant, elles meurent bientôt d'épuisement et libèrent des huiles aux couleurs d'ecchymoses, brillantes comme la réminiscence du jour, et qui percolent en ce fluide uni de lumière dorée, ce grand fleuve d'énergie chauffée à blanc qui flue clandestinement, à la racine de toutes les existences, et te rappelle les immenses réserves aquifères rencontrées durant ton expédition.

Oubliant soudain ces phénomènes, tu t'aperçois que la croûte terrestre vibre de courants telluriques. Tu t'élèves, tu enflés et te redresses tandis que s'évanouissent les tambours de plus en plus lointains des dangers jadis immédiats. Plus intrigants, des rythmes dominant les tams-tams maintenant disparus, sur des fréquences différentes, aux signatures majestueuses. Les ondes s'arque-boutent avec gravité sur la cosmogonie rocheuse, insufflent son vide instrué de formes transcendantales, à des échelles continentales. Des résonances harmoniques, et même des mélodies cristallines, qui t'entraînent à entendre autrement, sur de nouveaux plans, selon de nouvelles courbes. Tes émotions se dissolvent, reprécipitent, se modulent, s'affaissent ou s'affirment, reviennent et muent, muent et reviennent, léchant comme des vagues la côte inexplorée des nouvelles perceptions, en dressant peu à peu le relief. Sous cette alchimie merveilleuse, le chaos de ce monde jusqu'alors inconnu se structure. Nouveau-né à ces dimensions, tu trouves peu à peu tes repères, fais tes premiers pas. Tu t'adaptes, découvres, t'orientes...La montagne se met en place, révèle ses failles et ses places-fortes.

Dans le noir, dans le vide, dans le silence qui pétille subrepticement d'aboiements lointains, des gouttes cristallines signalent les territoires de cavernes cyclopéennes, aux histoires anciennes, qui baillent sur des systèmes de canaux interconnectés, ramonés par des bulles de chaleur qui viennent troubler les salles dormantes par leurs sillage de brume soufrée, et déposer la rosée au creux des mousses.

Ces espaces lents te donnent soif, de cette soif désincarnée, mouvement de l'esprit, qui met en quête de quiétude et de complétude, tout comme l'eau prend nostalgie du centre de la Terre. Mais l'hypogée frissonne aussi des eaux vitales qui la traversent et promènent leur feu sonore dans ses veines, et tu te surprends à vouloir vivre, à vouloir surgir par ces voies drapées, à vouloir transpirer dans les volutes exquises des vapeurs évanescences. Palpiter comme le saumon, frayer vers l'amont, s'appuyer sur l'énergie du monde jusqu'à la renaissance.

Tu émerges à la conscience, encore embourbé. Tu n'as plus aucune idée de qui tu es, de ce que tu fais là, si ce n'est l'impérieuse nécessité qui t'intime de ne pas bouger. Cela te revient vaguement: tu te caches dans Pandore, on te poursuit. Tu n'en sais pas plus.

Quelque chose te chatouille, gigote et rampe vers ton oreille pleine de boue. Cela a toutes les caractéristiques du nématode charognard, petit parasite des cavernes capable de s'introduire par les orifices, et de dévorer l'esprit de l'intérieur.

Mais tu ne peux rien faire: les voilà! Tu sens les vibrations de leur course brûlante, de plus en plus tonitruantes. Ils atteignent le tournant, et tu devines leur éblouissement à leurs pas qui deviennent hésitants et balbutient quelques maladresses. Ils se bousculent juste à ton niveau. Des griffes grattent le sol: ils ont des chiens.

- Ne vous arrêtez pas!, il ne peut pas être loin!, gronde avec rage l'homme qui dirige le groupe.

Sa voix tonne si fort que tu en as perçu les paroles malgré les bouchons qui recouvrent tes oreilles, mais c'est sa dureté qui te pénètre. Cet homme est inflexible. Il n'abandonnera jamais la tâche qu'il s'est fixée: ton extermination. Qui est ce chef de meute? Le maître des lieux? Ou bien simple dogue fanatique?

Ils repartent, la vue encore gênée, dans le tintamarre de leur désorganisation momentanée. C'est peut-être le moment de fuir par là où ils sont venus, en espérant qu'il n'y a pas de retardataires ou d'autres groupes qui suivent. Mais il faut te décider vite, tu n'as guère que quelques secondes de marge pour agir! Les voilà déjà qui huilent leur cadence, qui récupèrent leurs

aguets, qui s'arrêtent aux projecteurs! Que font-ils? Les limiers ont dû s'apercevoir qu'ils ont perdu ta piste, et vont tout fouiller! Par le Fleuve-Sans-Retour! L'opportunité est passée, il va falloir faire le mort maintenant! Tu mets à contribution l'expérience que tu as acquise dans ton quotidien spéléologique, et ralentis encore plus ta respiration, calmes tes constructions mentales, apaises ton métabolisme jusqu'à le réduire à l'étincelle minimale, au centre, comme l'escargot recroquevillé dans sa coquille.

Tu lâches peu à peu les pensées en boucles, ne réfléchis plus à rien. A quoi bon te draper de mots, s'ils n'ont rien à enrober? Tu ne sens plus, alors... N'est-ce pas comme être mort?

Es-tu mort? Tu n'as rien à te dire en ton for intérieur. C'est comme si tu n'existais pas.

Dernier lien avec la vie, l'espoir de te réveiller plus tard. Faut-il couper cette amarre? Reviendras-tu du néant? Pari dans l'inconnu. Pourquoi resurgirais-tu, si tu te défais de tes motivations? Qu'y a-t-il en ton cœur, si tu pèles entièrement l'oignon de ton être?

Tu te tais. Attends. Très, très longtemps.



Jusqu'où aller... Droit devant, jusqu'au bout, adviene ce qu'il adviene? Ou vaut-il mieux abandonner cette direction, ce voyage extrême?

Dévier, revenir à des états mentaux plus familiers. Virer, par prudence. Rouler sur le côté, plus facile, et se divertir des anecdotes naissant dans ta conscience. Et renouer des boucles, pour remettre en marche l'horloge, les mécanismes, les réflexes, les pensées. Secoue-toi! Il est temps d'agir! Réaligner les aiguilles sur le douze, repartir de zéro. Les doutes, les peurs, les inquiétudes te traversent, t'incitent, te tiraillent et te poussent.

Et cependant, inamovible, tu les laisses se dérouler. Elles épuisent leur parcours. Finissent par disparaître. Tu demeures, île solitaire.

Les choix, les questions se décantent peu à peu. Tu demeures.

Tombe la poussière des siècles, ta demeure.

Profond sommeil.

Absence.

Tu attends. Attends. Attends.



L'eau ruisselle soudainement le long de ta joue, frémit dans ton cou, parcourt ton échine de perles glacées. Tu tressailles. Tu frissonnes. Tu décolles de la paroi trempée, sous la pluie qui te dégringole dessus avec la vigueur de la réalité. Tu tousses, crachotes. Tu es vivant. Contre ta peau, la gangue de boue séchée s'émiette, au fur et à mesure que tu recouvres l'usage de ton corps. La douche te lave, te débarrasse de l'odeur de sueur refroidie. Tu fais peau neuve.

- J'ai soif!

C'est vrai, et terriblement soif. Tu allumes ta lanterne, regardes au-dessus de toi à la recherche de l'origine de ce phénomène, la bouche ouverte pour boire.

Depuis des dizaines de fissures, des gouttes apparaissent et pendent au plafond. Sans se détacher pourtant, elles défient la gravité et coulent le long de pentes inversées jusqu'à s'amonceler à la pointe de stalactites excentriques. La brume a dû envahir des étages supérieurs, s'y est condensée, s'est déposée sur les surfaces, et l'eau a commencé à courir, à s'infiltrer.

Tes muscles sont noués. Pourquoi chaque cellule de ton corps te fait mal? Subitement, tu te souviens de la poursuite et sursauts, immédiatement aux aguets.

- Non, ça va, ils sont partis. Ouf!

- Même les projecteurs sont éteints.

L'intensité de la pluie augmente, devient cascade. La paroi, promptement nettoyée des dépôts mucilagineux, révèle la faille verticale qu'ils bouchaient.

L'eau s'y engouffre, reprenant le travail d'orfèvre intermittent qui creuse ce boyau depuis des milliers d'années. C'est peut-être la voie alternative que tu cherches. Réconforté par le vent tiède qui en provient et te souffle au visage des promesses de grands espaces, tu décides de t'y faufiler, projetant devant toi le faisceau de ta lampe frontale.

La pente, d'abord subtile, se prononce de plus en plus nettement; l'onde y prend de la vitesse, de l'allégresse, dans des glouglous entraînants que les chatouilles du relief lui arrachent. Le parcours s'interrompt parfois par des sauts où le ru acquiert de la force, et retombe dans des alcôves chantantes, écrasant son élan contre des roches creuses qui résonnent avec des sons de cloche. Tu tambourines dessus au passage, étonné des vibrations animant les pierres, qui t'éclaboussent en riant.

- Ha ha ha!

Sa joie est contagieuse: ta course s'allège, tes soucis s'envolent. Tu bondis lestement de pierre en pierre jusqu'à égaler la vitesse du courant, confiant à tes réflexes le soin de trouver où poser les pieds dans le décor qui surgit des ténèbres à l'improviste.

- Ouais! Youpi!

- Doucement quand même...

- Regarde, on va plus vite que le courant!

L'onde s'amuse de ton audace croissante, se contorsionne dans son lit, se joue de tes tentatives de la prédire. Elle s'éclipse derrière des pans de roche que tu contournes en les caressant de la main, se faufile avec vivacité entre les doigts de stalagmites alignées, se dérobe lorsque tu la presses, et tombe en cascade sur des toboggans où tu perds soudain l'équilibre et te retrouves les fers en l'air.

- Merde!

- Ha ha ha!

Soumis à ce qu'elle a prévu pour toi, tu dévales d'abord des glissades entrecoupées de fessées, puis chutes sur des arêtes acérées qui te déchirent le mollet.

La douleur, fulgurante, te surprend en traîtresse et met fin à l'enchantement. Le sang gicle, tu serres les dents, tandis que la misérable garce pleut sur toi et s'éloigne déjà, superbement moqueuse et faussement innocente.

- Voilà putain, je l'avais bien dit!, grimaces-tu en serrant les dents. Mais pourquoi je ne me suis pas écouté?



Assagi par la blessure, tu reprends la descente en assurant tes appuis. Après des centaines de mètres accidentés, le ruisseau prend du volume. La jeunesse de son enthousiasme ne trouble plus que légèrement la surface de ce nouveau lac, entravée de longs lichens flottants que l'arrivée du courant s'essouffle à bercer. Des vers luisants illuminent faiblement les murs comme des graffitis aux couleurs froides mais reposantes. Leurs positions tordues donnent l'impression que des signes ont été griffonnés dans le désordre, et te rappellent tu ne saurais dire quelle énigme.

- On dirait que des signes ont été griffonnés dans le désordre, fais-tu avec espièglerie. Ça me rappelle...

- Oui bon ça va, viens pas faire ton malin après ta bêtise!, t'irrites-tu.

Soulagé de ne plus avoir à appuyer ta jambe meurtrie, tu pénètres les eaux presque assoupies. La relation avec l'eau est cette fois-ci plus profonde. Elle te porte, te reconforte, t'invite à te délasser, quoique que des nœuds tout aussi mentaux que musculaires font grumeau. Tu nages avec la sensation à la fois familière et neuve de profaner ce qui n'avait jusqu'alors pas connu d'être humain, et d'avoir retrouvé la matrice originelle, vierge et fertile, celle du temps de l'innocence.

Mais tu te trompes encore: en à peine quelques brasses, tu aperçois de larges escaliers à moitié immergés, aux marches cyclopéennes, luisantes d'humidité, légèrement inclinées sur le côté, invitant à cette terrasse en hauteur d'où se déversent au ras-du-sol, épousant la cascade de pierre, de mystérieuses langues de brouillard.

Derrière toi, l'eau a cessé de chanté, ses roucoulements remplacés par le vent qui a fait volte-face et te pousse dans la nuque, charriant des sifflements

mouillés, tourmentés et menaçants.

- Tu entends? La gorge a changé de voix, fais-tu timidement.

- Oui... Ne restons pas là.

Avec appréhension, tu gravis péniblement, en claudiquant, les degrés qui aboutissent sur la plate-forme entrevue, que tu découvres jonchée de ce que tu prends d'abord pour des ossements, et ne révèlent être que des gravats anguleux. Des rochers brisés en émergent, vestiges de formes plus arrondies. Mais ce sont les statues aux proportions massives qui te frappent. Postées comme des sentinelles, elles représentent des têtes. Celle de gauche est humaine, celle de droite, plus stylisée, doit être aviaire, à moins qu'elle ne soit reptilienne.

Le visage de gauche, légèrement féminin, empreint d'autorité et de sagesse, coiffé de cette sorte de bonnet allongé aux motifs triangulaires, est de race inconnue: ses traits sont harmonieux et sereins et son expression - petit nez fin, bouche entrouverte, sourcils interrogateurs - semble innocente et curieuse, peut-être étonnée de te voir.

- C'est qui celle-là?

Celui de droite, au cou puissant, au bec noble et fort, au regard perçant et lointain, relevé vers des horizons inscrutables, est plus petit. Peut-être cet animal est-il le compagnon de l'humaine.

Derrière eux, le mur sculpté dont ils gardent l'accès. Il faut passer entre eux pour l'atteindre. Tu marches sur le sol déchiqueté, traînant de la jambe, jusqu'à te planter devant la paroi surprenante, encadrée par des télamons hauts de plusieurs dizaines de pas qui soutiennent le plafond même de la salle, voire, symboliquement, toute la voûte terrestre.

Des arabesques en haut-relief tapissent cette façade d'entrelacs de racines ressemblant à membres humains entremêlés. Des rondeurs sans visage caressent des galbes anonymes, des extrémités fines comme des doigts enserrent des grosseurs, des turgescences se pressent contre des fentes de meurtrières, des pointes transpercent des peaux, des masses écrasent des volumes, et des orifices ouverts comme des bouches crient d'extase ou d'agonie.

- L'amour et la guerre, ici aussi, dans l'hypogée.
- Quoi?
- Rien.

Au centre, des colonnes organisées en vagues croissantes s'arque-boutent contre de lourds battants d'obsidienne abyssale, comme si l'archivolte de leur train d'onde pressait contre ces falaises pour en contenir la nuit inscrutable.

Si les vantaux te semblent d'abord cloutés, ils se révèlent en fait sertis de pierres précieuses, polies, taillées et percées de petit orifices comme des éponges, qui réagissent en photophores à ta lumière et projettent, dans les ténèbres minérales, des silhouettes schématiques, dont tu ne peux t'empêcher de relier les astérismes fantomatiques. Tu aurais l'impression d'être ivre, tant la réalité dépasse l'imagination, si ce n'était que tu connais déjà ces sensations. Tu as vécu la même chose dans ton passé, mais où? et quand?

- Bon sang, mais bien sûr!

Le souvenir, enfant, et déjà marin, de contempler la voie lactée, en plein océan, en compagnie de tes parents.

La beauté de l'univers qui met ces étoiles dans tes yeux et fait gonfler ton cœur de larmes merveilleuses.

- Tu vois mon fils, ton corps se souvient qu'il est né lui aussi au cœur d'étoiles comme celles-ci. L'univers contemple l'univers.

Tu tressailles. Tu ne connais pas cette voix.

- C'est toi qui vient de dire ça?, demandes-tu à voix haute.
- Non, je te jure! Ce n'est pas toi qui viens de le dire?
- Mais non, je pensais dans ma tête!
- C'est peut-être le souvenir de ton père? Tu as pensé trop fort?
- Je suis sûr que non.

La voix, masculine, a murmuré à tes oreilles comme s'il y avait quelqu'un à côté de toi. Mais il n'y a personne. Tu as halluciné.



Ainsi, ce sont des constellations... Mais alors, que fait là cette carte des étoiles, à des kilomètres sous terre? Et puis, et puis, aussi impossible que cela te semble, tu as déjà vu des étoiles ici, sur ton chemin souterrain, tu en as la certitude!

- Oui, moi aussi, j'en ai vu. Je crois même qu'il y en a derrière nous.
- Derrière?
- Oui, c'est ce que regardent les statues.

Tu te retournes. C'est vrai. Elles fixent, sur la paroi d'en face, cet énorme astérisque gravé dans la roche, au centre du carré parfait qui l'encadre.

- Peut-être qu'ils avaient des idées fixes... regarde les statues comme elles sont dressées, on dirait pas des obélisques?
- C'est pas le moment de blaguer!
- Rhô, mais quand alors? C'est jamais le moment avec toi!

Tu ignores le sens de ce symbole récurrent... héritage sumérien? point de symétrie à l'intersection des plans? point de départ à tes réponses? porte vers les étoiles? clef de l'énigme? clef de voûte liant les forces architectoniques de Pandore? nœud coulant resserré sur la bourse pleine à craquer des arcanes ne demandant qu'à être libérés?

Les pesants vantaux restent impassibles à tes questions et ne livrent pas le secret de leurs étoiles. Scellés, inamovibles, impassables, ils barrent l'accès au profane. Seul qui en pénètre le sens profond, le Sacré, pourra les franchir. C'est en novice initié que tu poursuivras ta route; c'est en intrus que tu meurs devant le seuil. Offert au jugement hiératique des écrasants cariatides, tu médites sur le puissant symbole pandorien.

- Dans quelles circonstances ai-je déjà rencontré ce signe?
- Je te dirai pas, na!
- Tu boudes?
- ...
- Y a-t-il des formes, des chiffres qui lui sont associés?, adresses-tu à ta seule intention.

Combien de fois est-il déjà apparu, dans ce dédale aux anomalies où se confondent songe et réalité, et que tu appelles conscience ?

Tu cherches, tu cherches, mais les fantaisies de l'imagination se fracassent les unes après les autres contre la réalité solide et impénétrable du temple. Tu pousses, caresses, tambourines, supplies et maudis à tour de rôle le portail fermé. Au final, après des heures de tentatives infructueuses, l'épaisseur de roche aura raison de tes élucubrations transcendantes. Tu n'as pas de pouvoir passe-muraille, la voie est sans issue, il faut faire demi-tour.

A peine esquisses-tu l'idée de redescendre au petit lac, tu réalises que quelque chose a changé: la caverne ne respire plus. Les mugissements du vents ont été remplacés par le tumulte de gargouillis étranglés.

Inquiet, tu t'approches du bord du parvis au relief déchiqueté. Enfer! L'eau te lèche presque les pieds! Le niveau est monté sans que tu t'en rendes compte. Impossible de revenir par le tunnel d'où tu es venu, désormais submergé: il faudrait nager à contre-courant. Et au vu des remous qui font bouillonner et tourbillonner le lac, il continue d'être alimenté avec force. Avec ta jambe inutilisable, tu ne peux plus compter sur les prouesses physiques pour t'en sortir. Tu comprends que tu vas mourir ici.



Par bonheur, l'eau ne monte pas plus haut. L'écume, galaxie de bulles et de saletés flottantes, tournoie dans le sens horaire, aspirée goulûment par des canaux de décharge que tu devines enfouis à quelques mètres de profondeur.

Peut-être suffit-il d'attendre que cela baisse? Tu t'assois et contemples les courants, en massant ta jambe blessée. Bon sang! Tu ne t'es pas loupé! La combinaison est déchirée sur tout le mollet, l'entaille est profonde. Tu as perdu beaucoup de sang.

Tu rumines sur ton sort. Diminué, épuisé, confiné dans cette poche aux issues bouchées, tu as atteint tes limites.

- J'ai faim!

- Je sais. Mais nous avons perdu nos dernières provisions avec le naufrage.

Il n'y a plus rien à faire qu'à céder les commandes, et attendre, soumis, que les événements décident pour toi. Que le niveau de l'eau s'élève ou non, tu as perdu pied de toutes façons. Où que tu regardes, ce n'est plus que l'abîme sans fond. Nulle part où s'appuyer et rebondir. Sans plus aucune prise sur ton destin, tu vogues à la dérive comme ces débris à la merci du siphon. Tu n'as plus la volonté de te redresser.

- J'ai faim!

La faim, la fatigue, le désespoir t'affaiblissent au fil des heures. Tes chances s'éloignent à tire-d'aile tandis que tu gis, écrasé, vaincu, brisé comme le sol de cette plage où tu as échoué, où blanchiront tes os et se confondront au cimetière minéral.

Fin.



Au long de ta vie, il t'est parfois arrivé, dans des cauchemars trop profonds pour que tu t'en souviennes vraiment, de perdre la cadence, de rater le coche. Alors la chose qui allait mourir devant toi reste là, au lieu de disparaître. Des fois même elle te regarde, ou bien elle se décroche et se met debout. Tu as commencé à redouter ces moments de folies où les lois s'inversaient, où la vie persistait au lieu de s'interrompre comme il est naturel, et tu as tenté d'éviter par tous les moyens de rêver à nouveau. L'alcool, les insomnies, l'abrutissement, le bruit, tu as tout essayé.

Mais dorénavant, la chose t'attendait, et c'est quand tu croyais t'en être débarrassée et que tu l'oubliais enfin, qu'elle réapparaissait, encore plus vive que la dernière fois. Et elle ouvrait lentement la bouche, et tu savais que ce serait pour dire quelque chose, et tu ne pouvais pas le supporter. La terreur te submergeait si fort que tu te réveillais, suffocante et le cœur sur le point d'exploser. C'était à en devenir dingue, à s'en frapper la tête contre les murs. Tu as songé au suicide, mais quand tu t'es rendu compte de toutes les choses qui ne recevraient plus ton poinçon et se mettraient à vivre, tu as compris qu'elles t'attendraient de l'autre côté.

Alors, tu as plongé à corps perdu dans ton geste, tu l'as aiguisé, tu as percé plus vite que l'esprit ou l'œil ne peuvent suivre, tu es devenue la championne de l'usine, et l'usine est devenue ton extension. Depuis, les machines fixent leur cadence sur toi, et tu ne connais plus de pause, poursuis jusqu'à l'exténuation. Tu ne dors plus: tu t'écroules, assommée. Et l'usine redémarre dès que tu te réveille. Il n'y avait plus de place pour le doute. Tu as tué des millions et des millions, avec la sûreté de l'accomplissement. Aujourd'hui, selon tes calculs, tu devrais atteindre le milliard.

L'intrus émerge de la brume et plante son regard en toi - ce regard que tu croyais enterré. Tu chasses la peur avec dédain. Tu sais qu'il n'est qu'illusion, qu'il va partir. Tu te concentres sur ton travail. Tu attrapes le cou, tu perces, tu attrapes, tu perces, attrapes, perces, att., perces, att., perces, et tu accélères, att-perces, att-perces, att-perces, de plus en plus absorbée.

Depuis le coin de l'œil, sa persistance t'envahit irrémédiablement. Att-



L'alarme d'usine meule sans pitié ta rêverie. Même si pour l'instant le brouillard a réduit Pandore à la poche qui vous contient, d'autres renforts vont arriver par la route. Il faut s'enfuir, mais par où? Sur la route, les véhicules des soldats seront avantagés. Il reste l'accès piéton de l'usine, qui mène aux quartiers résidentiels. Seulement, il faudrait le traverser à toute vitesse, car ce sont plusieurs kilomètres en ligne droite, sans le moindre abri. Se faire coincer là-dedans, c'est foutu. Surtout que cette purée vaporeuse ne durera pas éternellement, d'ailleurs, elle commence à se condenser. Et l'homme a l'air si mal en point que courir pourrait le tuer. Il a déjà trop tiré sur la corde.

Il reste cette solution de la dernière chance: les cuves de nettoyage. Il reste quelques minutes à attendre avant la pause-nettoyage, pendant laquelle les bassins s'ouvrent automatiquement et se vidangent dans les intestins naturels de la roche. Il n'aura qu'à se laisser emporter. Là, personne ne le suivra. Pas même toi. Tu ne viendras pas avec lui. Tu as quelque chose d'autre à faire.

Tandis que tu réactives les machines, tu expliques à l'homme épuisé ses options. Il t'écoute, et tu goûtes aux délices inconnues de la connexion empathique. Des vagues de frissons ramollissent ta cuirasse. Pendant quelques instants, pendant quelques instants seulement, tu...

Mais l'homme s'est remis de ses émotions, a rassemblé son courage et choisi. Décidé à partir, il te remercie et s'élançe.

Tu le retiens au dernier moment par la manche:

- Je... je suis désolée. Bonne chance.

Tu lui enfonces les mots dans son cœur, et le laisses partir au loin. Le fugitif, à nouveau talonné par le spectre de la mort, s'échappe par la porte du fond où il disparaît. Le bruit machinal des routines se referme déjà sur son sillage.

As-tu rêvé? Est-ce que c'est toi cet homme qui s'enfuit? De toutes façons, qu'il choisisse de se cacher et d'attendre midi pour plonger, ou bien de tenter les six kilomètres de sprint, ce n'est plus ton affaire. Tu ramasses ton aiguillon, que

même la brume n'a pu te faire perdre de vue.

Ce n'était pas lui le milliardième.

C'est toi.

Après tout, c'est ton cœur qui t'a toujours échappé, le seul dont tu n'a jamais senti la substance dans cette vie abiotique. Le moment est venu de clouer le bec l'addition infernale, d'y planter le point final.

Tchoc. Tu ressens enfin la douleur, tant de fois infligée.

Ton sang se mêle aux coulées de cruor. Ton cœur lâche, tu t'affales, immédiatement privée de force.

Les machines tournent à vide. Le retard!, le retard!, s'inquiète ta moelle dans d'absurdes ultimes réflexes.

Mais tu souris, déjà ailleurs: quelque part, l'humain a échappé à l'usine.

Fin.



12

- Non, non, je me suis fait mal en nageant, je préfère me reposer.

Déçues, elles te proposent néanmoins de passer à la cuisine pour aider à préparer le repas avec Sean, mais elles te harcèlent de questions et finissent par te mettre mal à l'aise. Sean propose de prendre l'air avec toi quelques minutes, avant de passer à table, tu acceptes avec soulagement.

- Tu vas bien?

- Oui, oui. Mais mon frère m'attend et je n'arrive pas à l'avoir sur le portable. Je devais le rejoindre aujourd'hui à la plage. Je ferai mieux d'y aller, il va s'inquiéter sinon.

- Ah... Je te raccompagne.



Retour à la plage de l'hôtel, où Sean ne peut pas te suivre. Tu lui dis au revoir, tu l'embrasses et le remercies pour tout. Ton frère bronze tout en surveillant son portable. Tu le devines de mauvaise humeur, sans doute furieux d'avoir été laissé en plan.

- Mais merde!, où tu étais passée? J'ai cru que tu t'étais encore foutue avec ce connard de pêcheur! Alors là bravo, si tu voulais foutre en l'air la journée tu pouvais pas faire mieux! C'est trop tard pour le jet-sky maintenant, putain merde quoi! Bon, on en fera demain matin avant de prendre l'avion. Pour l'instant, j'ai la dalle, allons becqueter du côté du port, j'ai aperçu des trucs pour touristes sur la jetée.



- Alors, tu as choisi?

- Je ne sais pas. C'est quoi le prince noir des coraux à l'huile de coco?

- Sardine à l'huile.

- On pourrait demander au serveur...

- Ah non! Tu sais bien que j'aime pas ça! Il va venir nous emmerder avec ses conseils et il nous dira que tout est bon de toutes façons. Et puis je n'ai pas envie

de parler aux locaux. On l'appellera quand on aura décidé.

- Bon, bon. Et sinon, c'est quoi le jerk au poivre de Jamaïque?

- De l'imbécile qui pique. Passe pas des heures dessus non plus, rappelle-toi qu'on prend l'avion demain. Passe-moi la carte des rhums.

- C'est vrai qu'on arrive à la fin du séjour. C'est passé tellement vite...

- Chuis quand même pas fâché de partir. Je serai bien content quand je retrouverai mon petit chez moi.

- Ce qui m'a impressionné, c'est tous ces enfants et ces jeunes... et qui n'ont rien de rien.

- Y a des rhums intéressants dis-donc.

- Tout le juste le t-shirt qu'ils portent sur la peau, et quelques années à vivre.

- Tiens, du vin de Mendoza. Marrant d'en retrouver aussi loin. Ben on va prendre ça. Garçon!



Ce homard, quel plaisir. La volupté de la chair qui fond dans la bouche... mais tu as l'impression que la tienne, de chair, qui fond, à chaque morceau qui glisse! Les piments exacerbent les sensations du gosier. Orgie des organes, éveil des sens. Tu te gaves. Tu te tais. La conversation se limite à des gémissements d'appréciation. Tu communies avec ton frangin dans le sourire des babines. Finalement, le fric, ça a du bon. Tu te hais de penser ça. Mais c'est trop bon.

Vous passez le reste de la journée à faire les boutiques du port. Tu achètes de nombreux souvenirs, puis vous revenez à l'hôtel, où vous faites monter le repas.

Le lendemain, décollage. Tu regardes par le hublot. Petit pincement au cœur en pensant à Sean, mais... vous n'êtes pas du même monde, et tu commences à comprendre que ta rébellion vis-à-vis de ta famille n'était que des caprices de petite fille. Tu te penches vers ton frère: il dort déjà, les yeux bandés, écouteurs aux oreilles. Sur l'écran devant toi, le dernier Hollywood regorge d'explosions, de pièges et de superméchants. Tu t'endors.

Tu te réveilles en sueur, dans ton fauteuil. Mais tu n'es plus dans l'avion. Le film devant toi, sorte de thriller à la Hitchcock, occupe toute ta vision. Tu

regardes à gauche et à droite, mais il n'y a personne. Tu es seule dans cette salle de ciné, et les issues sont invisibles. Il n'y a pas de couleurs, tout est en noir et blanc, et il n'y a pas de son. Mais l'assassin s'approche de la caméra, et l'angoisse commence à dégouliner le long de ton échine. Tu regardes en l'air, et soudain l'horreur descend sur toi: le plafond est hérissé de pointes, sur lesquelles sont empalés les précédents spectateurs.

Soudain, le plafond commence à s'abaisser. Tu es la suivante. Vite! Lève-toi! Mais la peur et l'impuissance te clouent sur ton siège.

- Non! Non! Mon Dieu, faites que je rêve!, hurles-tu, en même temps que la victime muette, sur le point de se faire tuer à l'écran, ouvre grand la bouche.

La situation est critique. Tu pourrais courir à la recherche de sorties, mais il te faudrait utiliser tes cinq sens pour trouver l'échappatoire, et tu vivras chaque seconde de cette agonie. Ou bien, tu pourrais fermer les yeux très fort, jusqu'à te réveiller. C'est ce que tu fais. Même comme ça, tu sens les pointes se rapprocher, et ton espace vital se réduire. Ça y est, cela te pénètre, te perfore la cage thoracique. De douleur, tu te réveilles en sueur, dans ton fauteuil. Tu es dans l'avion.

C'est ton frère, et son coup de coude dans les côtes, qui t'ont sortie du cauchemar.

- Arrête de gigoter comme ça, tu gênes.



De retour au pays, ton frère te convainc t'abandonner ta vie de bohème, ta tente et tes poèmes. Tu emménages avec lui, et profites du confort maximum: le sofa dont la mollesse s'adapte à la musique surround, la télé aware qui s'active toute seule pour te raconter les événements à ne pas manquer, le répondeur automatique qui fait le bilan des appels manqués, et les trop gros lustres qui obéissent aux claquements de doigts.. Tout est pris en charge. Comme dit ton frère: c'est la libération de l'être humain. Les robots ménagers high-tech composent le menu tout seuls, et l'aspirateur intelligent se ballade sous les meubles à longueur de journée à la place d'animaux domestiques. Oui, c'est

plaisant de s'éviter la sueur et la chair de poule avec la clim réversible, les ongles enfoncés dans les coussins de velours pendant que vibrent les machines consolatrices.

Grâce à l'effort assisté, plus besoin d'en faire sur aucun sujet. Toutes les occasions sont couvertes, les aléas ont été bouchés, la surface est unie, recouverte d'art déco, pour que l'œil y glisse et s'y accroche. Avec les petites moulures dans les coins et l'abolition des angles, plus besoin de sortir. Les pizzas sont livrées à domicile - sur des plateaux VIP, attention! -, les amis par interface, et la vie par les écrans encastrés dans les murs qui diffusent les visages, lisses et familiers, des vedettes du moment. L'amour, les feuilletons t'en servent la soupe quotidienne. Moule à conscience, culture à tartiner, l'esprit qui rampe. L'être humain n'a plus besoin d'habiter ces carcasses vides, tout se passe sans lui. Les gardes privés du quartier, les barrières et l'oubli. La joie fugace des nouveaux gadgets, les vitrages qui s'opacifient malins, le micro-onde à sonnerie personnalisée, le tout-solaire, les rideaux aux glands d'or, et les grilles aux fenêtres.

Enveloppée de colère et de misère, ta cervelle se retrouve prise, frite dans la graisse qui la paraffine. Abjection de l'avoir, paresse de l'être inconjugué, scellé par la peur de tout perdre. Ta vieillesse est fossilisation.

En Jamaïque, sur ce reggae que tu ne comprends plus , les nouvelles générations dansent, dansent, dansent, dansent.

Fin.



Tout bascule dans les ténèbres. L'impression de chute te soulève brièvement, puis disparaît. Tu flottes, libéré de ton poids. Les sifflements accélèrent à tes oreilles, enveloppent ton corps. Plongeon dans l'inconnu, traversée des étages. Peut-être que cela finira mal, que cela ne peut pas durer, mais en attendant, ça dure, et tu oublies tout à fait l'imminence du choc. Le vent te dépouille des peurs, des nœuds durs de mal-être. Tu accèdes à d'anciens souvenirs, que les frontières ne gardent plus. Tu franchis des place-fortes désertées. Des émotions surgissent, étranges et familières à la fois, à chaque couche pelée de l'oubli. Fugaces, des accords musicaux retentissent quelque part dans des cavernes, et te rappellent que tu chute à travers les niveaux de l'hypogée; ils sont déjà loin, tu n'en es déjà plus sûr. C'était du Pink Floyd. Des années que tu ne les écoutais plus. Les époques oubliées affluent à ta conscience. Au fur et à mesure de cette mue à l'envers, tu retrouves ton entièreté. Tu peux tout faire, dans ce tien pays redevenu vierge: les statues des tyrans ont été abattues, les passages sont ouverts. Les trônes sont vides!

Qu'ils le restent cette fois-ci!

Tu investis les palaces, les forêts, les recoins et les cieux. Tous les horizons t'appartiennent. Des applaudissements, cette fois-ci. Ils ne durent que le temps de les ressentir. Tu les gardes avec toi, poursuis ton accélération.

- Regarde! Je fais du vélo!

En effet, tes jambes s'agitent dans le vide. Et tu te rappelles: le tunnel abandonné de ton enfance que tu pénétrais à l'aveuglette, en pédalant joyeusement sur ta vieille bicyclette sans phare, si vieille que tu avais remplacé ses chambres à air par des bourrelets de réfrigérateur. Tu te rappelles la traversée sans autre sensation que la jouissance d'être et la conviction de chevaucher l'impossible.

Tu te rappelles: la confusion de songes trop différents pour qu'on en revienne inchangé, pour qu'on en revienne tout court.

Tu te rappelles: le trouble du réveil en pleine nuit, lorsque la réalité était

peuplée d'autres possibles.

Les livres qui s'ouvrent en fenêtre sur des univers bien plus grands que ta
camisole de chair.

Le bercement de la mer, et, son appel infini.

Le soleil éternel de la méditerranée.

Les horizons au-delà de l'horizon.

Des bruits d'orchestre, maintenant, émanent des galeries que tu dépasses.
Décidément, il y a des recoins inattendus dans Pandore. Dommage que tu ne
puisses pas t'arrêter. Le précipice t'aspire plus bas. Tu continues d'éplucher les
peaux mortes, retrouves les forces fondamentales qui t'ont structuré.

Et tu réinvestis les verbes, ces manières d'opérer sur le monde: chercher
laisser venir creuser rêver penser remarquer trouver copier souffler défaire
refaire aller remercier oser passer ressusciter chercher la faille l'éclaircie plonger
fouiller touiller sauter esquiver cogiter sentir basculer réfléchir alterner analyser
recombinaison aimer bondir...

La gifle de l'eau glacée; le matelas de bulles.

Tout se freine.

Respiration en sursis, intense douleur à la jambe, mille chandelles... Le
linceul liquide se referme sur toi.



Vivant!

Brasser régulièrement, avaler la salive... Brasser, économiser l'air. Brasser,
sentir le courant. Regarder. Trouver les parois. Le bruit visuel des phosphènes
qui virent au rouge. Mal de chien à la jambe. Tu es trop profond.

Ça y est, tes poumons brûlent. Vont éclater. Le volume immense veut
rentrer dans ta bouche, usurper ton air. Le haut du bas, indistinguables. La
panique broie ton esprit et le désarticule. Tombé trop profond, trop fort.

A bout, tu hurles ta reddition. L'eau noire s'engouffre dans ta conscience...

Tu perds tout. Ténèbres. Néant.

Non, quelque chose demeure encore, étrangement lent, qui prend de l'élan.

Des étoiles dansent devant tes yeux.

Cette chose qui bat encore,

se lève doucement du fond,

remonte en rêve,

et t'arrive dessus de plus en plus fort.

Soudain, elle est là,

la seule,

la toute,

sur tous les canaux.

Elle s'incorpore en toi,

se dresse,

te prend.

L'identité inconnue

déclenche dans le corps du noyé

quelque chose

et

le raz-de-marée qui ravage

ta conscience

revient au contact.

Les étoiles sont devenues

des astres auréolés,

grandissent, se multiplient, s'intensifient, t'éblouissent,

deviennent pluie de soleils aux formes changeantes,

te dissolvent dans le cri final...

... et l'entité fait barrage, ne se laisse pas emporter.

La fermer. La fermer et brasser. Se dresser contre l'agonie. Brasser, foutre des baffes aux torrents hormonaux. Brasser, les repousser. Les acculer. Les canaliser. Passer outre le supplice de ta jambe. Enfin, les alarmes atroces passent en arrière-plan: tu te possèdes tout entier, mince fil éveillé aux frontières de l'asphyxie. L'absence d'air te ronge de sa brûlure tandis que tu cherches, désormais aveugle, la guidance de la lumière.

Impossible de distinguer quoi que ce soit avec ces lignes qui s'entrecroisent sur des ciex phosphorescents, font et défont des figures bourrées d'énergie. Exit la vue. Mais l'identité qui t'habite n'en a rien à foutre. Ses mains s'appliquent aussitôt à chercher la direction des dernières bulles qui remontent. Brasser, les suivre. Les camaïeux aux luminescences exquisés s'intensifient, se zèbrent de polygones et de courbes organiques qui flottent aux courants.

Sans prévenir, la membrane se crève. De l'air! De l'air glacé, du feu pour tes poumons! Les goulées, douloureuses, te réincorporent à la réalité.

Peu à peu, ton cœur reprend de l'équilibre. Les vibrations luminiques se trouent de noir, laissent la place à la vue, mais pas complètement. Des figures géométriques s'attardent et virevoltent avec intensité autour des contours que tu aperçois: des machines... Sur du sol en céramique. Tu clignes des yeux... tu es toujours dans Pandore, peut-être encore plus dedans qu'avant. Des rémanences vrombissantes pourpres et dorées glissent encore devant tes yeux, quoique avec moins d'affolement. Tu les observes... elles s'amassent autour des silhouettes métalliques, comme des amibes curieuses superposées à la réalité.

La réalité.

Autour de toi, des silos rouillés, des cloisons de métal qui s'effritent de vieillesse. Des barreaux tordus ou cassés, des tôles rongées et froissées, des poutrelles amputées, des tuyauteries éventrées... tout ce qu'il reste d'installations, d'échelles, de rambardes, de trappes et de panneaux jadis coulissants, réduits à l'état de carcasses en cours de désintégration. L'ensemble grince sinistrement, par intervalle, et donne l'impression de vouloir s'effondrer à tout moment. Des éclairages d'urgence palpitent encore faiblement à quelques endroits.

Tu nages jusqu'au bord du bassin, et accostes, à bout de force.

- Quel est cet endroit? Qu'a-t-il bien pu se passer pour qu'il meurt ainsi? C'était quoi, ce qui est arrivé dans l'eau?

- Du calme, procédons dans l'ordre. D'abord les avaries.

Tu t'assois. Ton mollet a heurté quelque chose dans l'eau, il est enflé d'hématomes. La combinaison a éclaté, les muscles sont déchirés. Cela prendra du temps pour guérir. Tu as besoin de repos. Tu t'étends sur le dos, l'esprit chiffonné. Tu essaies de tirer au clair tes idées. Quoique des bribes aient commencé à revenir pendant la chute, tu as perdu la mémoire et ne sais pas très bien ce que tu fais là. Tu es sous terre, dans la forteresse de Pandore, et tes perceptions sont très étranges.

- On te poursuivait, tu t'en souviens?

- Mouais.

Tu as déjà cru mourir plusieurs fois, mais ce qu'il t'est arrivé sous l'eau était différent. La présence que tu as senti, était-ce toi, ou bien est-elle venue de l'extérieure? C'était monté du fond, cela s'est emparé de toi. Tu as l'impression que le bassin en est encore imprégné, que la chose, la créature qui t'a touché pourrait y resurgir si tu t'y aventurais à nouveau. Par prudence, tu t'en écarter et vas te poser plus loin, en traînant de la jambe.

Peut-être ne fais-tu que réifier tes sensations.

- Alors, c'était quoi?

- Attends, je fais le point.

Tu es au bord de l'hallucination depuis des heures, et tu viens de passer par des expériences inclassables. Tu te demandes ce qui a pu déclencher tout ça. L'amnésie et le délire sont probablement liés. Peut-être même que l'impression d'être poursuivi n'était que paranoïa, d'ailleurs. En tout cas, ici, on ne viendra pas te chercher.

Pourtant, le sentiment de menace n'a pas pour autant disparu. Il y a quelque chose d'omineux dans ce décor d'épaves, sans que tu puisses mettre le doigt dessus. Mal à l'aise, tu t'allonges sur le côté. La salle est gigantesque, sa voûte élevée en forme de dôme est percée de la cheminée apparemment naturelle par

laquelle tu es tombé. A part les structures corrompues sur lesquelles tu ne te risquerais pas, quelques parois rocheuses sont aménagées de marches ou percées de galeries, glissantes et suintantes.

- J'ai faim!

Oui, tu as faim, et rien à manger. Des gens ont vécu ici, il n'y a pas si longtemps puisque des veilleuses fonctionnent encore. L'endroit a dû se délabrer à toute vitesse. Quelle catastrophe a bien pu?...

Ta jambe t'élances. Tu changes de position en grimaçant.

- Alors?, s'impatiente l'enfant.

- Mais attends donc!

Bon sang, il a raison! Trêve de contortillements! Ces pensées ne mènent nulle part et tu te laisses aller à trop de sensibilité. Il faut affronter de face la situation, aussi incommode qu'il en résulte! Tu te mets debout. Tu examines les passages du complexe abandonné pour choisir la sortie, mais tu n'en as pas le temps.

Tes cheveux se dressent sur la tête à la vue des coulées de brume turbulente qui ont commencé à se déverser depuis les innombrables ouvertures. La brume des profondeurs! Et celle-ci est brûlante! Bien vite, sous l'effet de la vague de chaleur, le métal se dilate, force et crisse, les parois tanguent, se déforment et se plaignent. Tout s'explique maintenant. Voilà ce qui a maudit cet endroit, en a fait ce cimetière.

Le nuage sulfuré remplira bientôt la salle. Déjà, l'atmosphère se réchauffe rapidement et devient piquante. Enfer!

- Mince! Qu'est-ce qu'on fait?, t'inquiètes-tu.

Bouger, bouger tout le temps, répondent les jambes en tremblant. Agir, sursaute le cœur. Chercher le moyen d'échapper. Reprendre le labyrinthe, s'aventurer encore plus profond!

Le bassin! Malgré l'épreuve que tu viens d'y souffrir, il faut y retourner,

c'est le seul moyen de te protéger de la brume mortelle qui opacifie déjà l'air au dessus de toi.

- Non! Je veux pas y retourner!

Tu n'écoutes pas tes craintes. Tu plonges, et restes le plus longtemps possible en apnée, explorant les parois à la recherche de siphons menant à des poches d'air. La paroi est irrégulière, alvéolée. C'est bon signe. L'eau a creusé cet endroit. Tu n'émerges, les yeux fermés, que pour respirer par petites goulées, à travers le filtre mouillé de ton col de combinaison.

Malgré cela, tes poumons se brûlent à l'acide. Des milliers d'yeux douloureux s'allument autour de toi, comme réveillés par ton bain dans les affres de l'agonie. A chaque nouvelle inspiration, cela empire. La souffrance te dévaste peu à peu. Tu perds conscience de tout le reste et t'enfonces dans les ténèbres.

Tout? Non, la présence est de retour. Elle a collé ses ventouses à tous tes pores. Elle fouille dans les blessures de ton cerveau, le triture pour l'amollir, presse contre les portes du for intérieur, attend que tu la fasses entrer.

Tu coules. Tu fonds. Tu te dissous.

L'entité t'enlace plus serré, cherche à t'exprimer, à rentrer par la moindre goutte de faiblesse consentie. Elle veut prendre possession de ton âme, en tirer les ficelles. Tu en as tellement envie! Autant que tu en as peur et que tu désespères et que tu paniques. Après tout, ne porte-t-elle pas en elle la promesse de te sauver encore? Tu sens l'urgence de sa faim, qui grandit au compas de ton besoin d'air sain et frais.

Il te suffit de l'inviter, de s'effacer pour lui livrer passage, et de lui céder les commandes en bon hôte, en simple spectateur, pour qu'elle fasse resurgir ce héros inconnu, aux nerfs d'acier.

Mais, ce héros, est-il autre chose que la manifestation de tes ressources internes? N'est-ce donc pas entre toi et toi, cette affaire? Est-il sage de s'en remettre à l'intermédiation de cette entité tierce et suspecte?

Tu t'enjoins de te calmer et de reprendre tes esprits. Tu es toujours en

apnée, quoique au bord de la suffocation. Il faut poursuivre ton exploration aquatique. Des courants t'ont amené à l'entrée de ce tunnel subaquatique qui fait coude. Tu t'y engages. A nouveau, la pression, la torture, les doutes affreux de la suffocation. Tu te convulses, fais demi-retour. Pourtant, il t'a semblé apercevoir de la lumière tout au bout du tunnel. Tout aussi bien illusoire, fruit du désespoir. Tu n'as plus confiance en ta vision dans ces extrêmes. Tu estimes qu'il te faudrait dix secondes de plus. Dix secondes de trop, que tu n'as pas, étrange écho à cette chute enivrante que t'a offerte la vie. Mais non! Tu écarter ces billevesées: c'est le manque d'air qui te fait délirer. Tu te presses de revenir à la surface, vite! Tu dois juste remonter à la surface et respirer, c'est tout! La brume a dû refroidir au contact de l'eau, peut-être même s'est-elle dispersée.

La bouche grande ouverte, tu inspires la poix brûlante qui colle immédiatement à tes poumons et les fait fondre. Des éclairs foudroie ton cerveau d'éclairs

Horreur! Au moment où tes poumons aspirent de toute leur force la poix brûlante en guise d'air salvateur, tu sais que tu es condamné. Les éclairs de douleur foudroient tes pensées, convulsent ton corps. L'acide dissout tes poumons, te pèle de l'intérieur, laisse à nu tes fibres écorchées. La force de vivre te quitte. Tu n'en peux plus de mourir, tu n'en peux plus. Mais tu ne meurs pas encore.

Pas encore. Comme abluée par l'acide chaud qui te ronge, la mémoire parchemineuse de l'Aleph te revient.

L'Aleph! L'objet de ta mission. C'était il y a si longtemps. Tu allais tout comprendre, enfin. Tu allais t'attaquer aux arcanes mêmes de la réalité, soulever le voile et regarder sa nudité toute crue. Au lieu de ça, c'est toi qui t'est fait épilucher, souffler la flamme, comme tous ceux avant toi.

Comme tous ceux qui te suivront.

Ténèbres sur l'humanité, ses vies gaspillées. Elle subira le joug de ses maîtres jusqu'à l'extinction de la dernière étincelle.

Fin.

14

Le carré. Tous les astérisques que tu as vu en occupaient le centre. Tu reportes ton attention sur le temple, à la recherche de cette figure géométrique fondamentale. C'est immédiatement évident. La façade, comme le portail, sont aussi hauts que larges. Et à mi-hauteur de la rainure qui sépare les battants, c'est à dire en plein centre, des étoiles forment les coins de ce carré, vierge et parfait.

- Et si tu appuyais dessus?, te proposes-tu.

Comme alerté par ton intention, les vantaux réagissent à ce moment précis en brisant leur symétrie.

- CLIC!

Tu sursoutes, tardant à analyser le changement. Le battant de gauche est entrouvert, suffisamment pour y glisser les doigts, et écarter d'avantage. Tu t'y insères, ouvres grand le portail, et pénètres en silence le temple sacré. Blessé, amoindri par ta déchirure au mollet, mais grandi par le franchissement de cette étape.

Tu te trouves dans l'antichambre du temple. Quelque chose remue ou ronronne tout au fond, ses vibrations font vibrer l'air et le sol avec puissance. Des piliers stalagmitiques renforcent l'espace de cette caverne naturelle aménagée en douceur: des alcôves aux formes organiques, vides mais dont les empreintes creuses semblent destinées à recevoir de gros œufs; des marches et des ponts, qui domestiquent le relief bosselé et fissuré; des bassins contenant des dizaines de perles des cavernes; aux murs, des boutons en forme d'œil; certaines parois sont sculptées de racines ou de dendrites, tandis que d'autres sont feutrées de mousses végétales qui commencent à luire.

Tu pousses jusqu'au fond, en direction de la rumeur qui grandit à ton approche sans que tu ne devines son origine. L'antichambre communique avec cette sorte de sas étroit où le brouhaha devient assourdissant. Tu débouches sur ce vacarme de cascade contre ce grand bassin vapoureux. Tu lèves la tête: la cascade, interminable, charrie de la lumière tout au long de ce puits aux parois réfléchissantes, avant de se fracasser à tes pieds. Nul doute que cette eau aux

scintillements aveuglants est sacrée. Des escaliers en spirale remontent la cheminée en tournant autour de la chute. Tu frémis d'appréhension. Ils ont l'air bien glissants, et ne sont pas épargnés par d'occasionnelles gerbes d'eau. L'ascension promet d'être périlleuse, surtout avec ton handicap et ton état de fatigue. C'est pourtant la seule issue, et la promesse de cette lumière rend l'entreprise inéluctable. Au plus profond de toi, s'impose cette intuition:

- Ne pas le tenter, c'est mourir.
- Euh, t'es sûr?, objecte immédiatement l'enfant en toi, effrayé.

La perspective de devoir parcourir ce chemin entortillé autour de ce flux majestueux mais écrasant te décourage.

-Oui. Tu vois cette la lumière, tout en haut? C'est la sortie vers la Surface!



Tu commences l'escalade. Les premiers efforts te trempent immédiatement. Des jets drus battent ton échine, te courbent la tête. La cascade est brutale, elle ne se laisse prendre à rebrousse-courant. Le moindre relâchement de ton attention, et c'est la glissade, la dislocation. Tu serres les dents. Contre la peur et le vertige, contre la pression de l'eau et la lourdeur de tes jambes, contre le vide qui t'aspire et les trombes soudaines qui cherchent à s'insérer entre toi et la paroi, tu t'arque-boutes et te plaques. Tu contres, marche après marche. Parfois, des murmures s'immiscent dans les flots tonitruants et prononcent des paroles aux intonations humaines.

- Confusion, fussions-nous fusion ou fission.
- Tu as entendu? réagit l'enfant.
- Mais non, ce n'est rien. Simple apophénie.
- Simple quoi?
- Simple illusion acoustique.

- Papa? Papa?
- Quoi encore? Et pourquoi m'appelles-tu papa?, réponds-tu agacé. Tu ne vois pas que je suis concentré?
- Mais non, ce n'est pas moi, c'est l'apophénie.
- Ah... bon. Ne parlons plus maintenant, et laissons glisser les illusions sans les

relever.

Tu te focalises sur tes prises, tu marches en crabe, collé à la paroi. Le tumulte recouvre bientôt tes pensées... de murmures, de voix et de cris!

- Quel est ton désir?
- Le caractère est destin.
- A qui vais-je consacrer mon temps maintenant? (cette voix d'homme t'est familière)
- L'œil se noie dans les cataractes du lait de l'absence.
- N'y vas pas. Reste!
- Qui perd son motif se fait lisser tout plat.
- La salience de la vie est sa seule arme.
- Pleure avec moi mon éponge. Pleure et plonge.
- La distance est invention de l'échec à bouger.
- Il n'y a pas de raccourcis pour arriver aux endroits qui valent la peine.
- La néguentropie n'existe pas. Renonce à naître!
- La néguentropie... La nique aux tendances statistiques. La contingence qui conquiert son bout d'univers. Ça m'a toujours fasciné. (encore cette voix d'homme)
- Sans souffrance, pas de transcendance.
- Viens! Embrasse mes draps!
- Les cloches sonnent, mais lesquelles sont-ce celles qui t'appellent?
- Veux-tu que je t'ascende? Il te suffit de m'épouser!
- Marmelade. Compote. Sauce blanche. Purée.
- Lâche tes amarres et rejoins-moi.
- Je t'aime! (Ton cœur sursaute; c'était la voix de ta femme)
- C'est tellement plus facile. Crois, et saute.

Il te faut toute ton attention pour ne pas écouter et poursuivre ton ascension. La fatigue accumulée n'est encore rien par rapport à celle à venir. Le chemin, usé, abîmé, parfois manquant, a retiré ses garanties de mener quelque part. Ce n'est plus de ça qu'il s'agit désormais. C'est de maintenir la trajectoire que tu as choisie, ta trajectoire personnelle, envers et contre les interruptions qui te percutent, te bousculent, te tirent, te poussent. Facilité du faux pas, de redescendre et tout dégringoler.

Réduire les efforts à l'indispensable, à l'efficace, au vital. Abandonner toute autre considération, n'alimenter nulle autre capacité. Se diminuer, rentrer dans le mouchoir de poche de la survie. Même l'espoir d'y arriver, de t'en sortir, devient luxe dont tu te dépouilles. Mais plus tu te durcis, plus l'envie d'abandonner occupe l'alternative. Des trombes plus fortes que d'autres te submergent, tu t'accroches et retiens ta respiration, priant de voir le bout, de retrouver l'air à la prochaine accalmie. Mais l'épreuve s'intensifie. Tes muscles se tétanisent. Ne pas perdre de terrain, s'accrocher pour ne pas être balayer, ne pas offrir de prise. Plus tu encaisses, plus tu résistes, et plus tu es au bord de la défaite. Courage! Tu vas lâcher. Persévérance! Tu vas décrocher.

- Ou alors, je pourrais lire Pascal. C'était quoi, cette histoire de roseau pensant qui plie mais ne se fait pas déraciner? (encore la voix d'homme)

- Rhaaa!, tais-toi!, explodes-tu.

- Mais j'ai rien dit!

- Non, pas toi, l'autre!

Soudain, tu comprends l'erreur de placer ton corps en tenaille entre les forces opposées de l'eau et de la volonté. La masse d'eau te cogne, te pétrit. Il faut se laisser presque emporter, laisser les secousses te traverser, à l'affût des creux. Peu à peu, la pluie de coups finit par t'amollir les muscles, incapables de s'y opposer plus longtemps. Tu te relaxes, n'utilises ta force qu'au minimum, attentif aux rythmes, aux gradients du courant, à tes moments d'énergie, et tu adoptes cette nouvelle allure, à mi-chemin entre la nage et la danse. Par nécessité, tu apprends à endurer avec souplesse pour ne pas être réduit en charpie, à développer la perception aiguë des forces et des équilibres durant la série de basculements qui tiennent bon, qui maintiennent le cap et te font avancer au sein des perturbations. Tu te sens beaucoup plus vulnérable. Le moindre flot pourrait t'emporter. Et pourtant, entièrement présent dans tes sensations, tu t'adaptes merveilleusement aux flux, en temps réel, et longe la paroi comme ces profils hiéroglyphiques d'hommes immortels sur qui la cascade du temps glisse sans prise.

Cependant, les coups d'œil jetés au vide te découragent et t'épuisent. Vertige de la hauteur atteinte, vertige de celle qu'il reste à faire. Le déclin, le déclin devient même mental. Plus dure sera la chute!

Le vent tiède te surprend, enveloppe ta chair battue et transie de froid de

son baume bienfaisant. Il souffle:

- La littérature est l'évasion des fous.

Tu ne sais plus qui a dit ça, ou pensé. Était-ce toi? Était-ce l'autre voix? Des bulles de chaleur remontent du fond du puits. La brume des profondeurs! Son odeur soufrée te pique les narines, annonçant l'épais matelas de coton qui s'élève de l'abîme, te rattrape, te dépasse. Comme engluée dans cette matière qui freine le temps et impose le réconfort, la cascade adoucit sa frénésie, sa colère. Les embruns, désormais, te massent et te bercent. Tu perds toute notion spatio-temporelle.

- Kant disait que c'était impossible de penser sans ces catégories.

Encore la voix masculine. Ou plutôt, l'esprit, car c'est dans ta tête qu'il loge et déraisonne: « Pourtant, tu expérimentes en ce moment même ce mode dépourvu de mesure, de contrôle, de sensation du temps. Tes pensées ne font pas de place au temps, ni aux distances, qui du reste n'en décrivent absolument pas le contenu... alors? Kant était coupé des rêves, c'est tout. Jamais sorti de son village, de ses structures. Et toi-même. Peut-être devrais-tu t'intéresser à la pensée parallèle, à la créativité. Peut-être devrais-tu t'intéresser à ces ailleurs, et cultiver tes circuits neuronaux selon ces configurations différentes. Sinon, on est coincé dans ses ornières, dans ses œillères. On reste au fond de son propre puits. Le dormeur doit s'éveiller, et vivre d'autres rêves. Mais, pffffou, tu as la flemme de te lever à quatre heures du matin. Tu y réfléchiras plus tard, tu as besoin de dormir. »

La pensée disparaît comme elle était venue: étrangère. Le bruit de la chute est revenu, ses éclaboussures te fouettent le visage. Tu es perplexe. Tu as senti ses émotions, ses manières de penser, son passé, ses projections, son contexte immédiat... Tu étais presque cet homme inconnu.

Mais les saccades répétées de la réalité lavent au loin ces impressions. Des averses torrentielles te baignent de secousses, tu te recroquevilles pour amortir leur charge, mais la certitude de ne pouvoir essuyer plus longtemps l'adversité te cingle et pénètre petit à petit jusqu'à la moelle. Ta jambe meurtrie pulse de mal-être. Quelle idée d'enfiler ce colimaçon, dans quel piège entortillé tu es allé te coincer! Quel rêve aux belles promesses, ce voyage au bout de la nuit, dont l'aube

navrante commence à poindre! Mais tout voyage est destructeur, toute lune est atroce, tout soleil amer. Tu as tenté l'ascension avec l'espoir de revoir le soleil, de le laisser entrer, mais cette image était morte-née, déconnectée dès le départ de sa réalisation. Dans les actes, c'est le calvaire que tu as choisi, qui ne mène qu'à la crucifixion! Chaque pas augmente ton absurde martyr. Ces escaliers ne vont pas dans la bonne direction. Ils tournent autour du pot. Si seulement tu pouvais connaître ton cœur... Tu saurais où aller. Mais tu es seul dans le brouillard, les perspectives annihilées dans cette boucle interminable qui te corrompt à chaque retour, quel que soit le sens de son parcours. Ce n'est pas de soleil ni d'élévation dont tu as soif. C'est de quelqu'un. Ta main dans celle d'autrui. Pour vivre, nous avons besoin du vivant. Juste sentir quelques doigts au bout des tiens. Presque rien, dix fois rien, mais qui font toute la différence, et rendent la cohérence aux pensées délitées.

Hélas. Tu as raté le coche. Les trombes drues te trucident, te trempent et maltraitent. Tu as poussé ton corps misérable au-delà de ses limites, tu as poussé l'abnégation solitaire jusqu'au seuil de rupture. Les tremblements gommant ta volonté, tu n'arrives plus à contrôler tes gestes. Tes muscles tremblent de plus en plus fort, ils n'écoutent plus tes injonctions. Ils abandonnent, rendus à leur nature de viande fatiguée.

Tu lâches prise, balayé par le flux inflexible qui pousse inexorablement les êtres et les rêves vers leur fin. Ainsi s'achève ta danse au-dessus du gouffre.

Fin.



Tu parviens à soulever la lourde grille avec effort, ignorant les tiraillements de ta jambe. Les barreaux semblent solides. Des remontées d'air tiède chuintent légèrement en passant entre les solides barreaux fixés à la paroi. En refermant derrière toi, tu vas puiser au fond de ce souffle abyssal les réponses qui ont fait défaut à ce niveau. Degré après degré, le conduit s'humecte et se réchauffe; la pression augmente et tes oreilles bourdonnent. Le vent se charge d'odeurs piquantes. Tu descends vers quelque chose qui ne va pas te plaire...

Mais que faire d'autre? Rester suspendu à mi-chemin, avec ta jambe qui se vide et faiblit de seconde en seconde? Non, il faut poursuivre, coûte que coûte. Tu regardes vers le bas, tout en bas, mais tu n'illuminés rien d'autre que des vapeurs jaunâtres qui raclent le fond et se densifient à vue d'œil. Elles étirent leurs volutes vers toi. La brume des profondeurs! Bientôt, des filaments te lèchent les pieds de leur chaleur collante. La tête te tourne. Des gouttelettes mouillent ton visage.

- Courage! Ressaisis-toi!

Il faut aller plus bas, plus profond... Traverser le nuage de soufre que les exhalaisons miasmatiques poussent à ta rencontre, endurer l'âcreté qui te fait tousser et pleurer. Poursuivre, yeux fermés, dans cette brume brûlante comme l'enfer, dont les remous de plus en plus épais se transforment en frôlements, en caresses. Ces mouvements ne sont pas naturels.

Il y a quelque chose de vivant dans cette soupe hostile, tu en sens la présence. Quelque chose qui te palpe, qui cherche à entrer par tes orifices et te digérer de l'intérieur. Tu n'oses pas jeter un œil, tu sais que c'est exactement ce qu'elle attend. Tu tiens bon.

Renfrogné, recroquevillé, fermé, têtu, sourd et aveugle, tu poursuis la descente. La chose gluante cesse peu à peu de te malmener et se dilue dans le feu de la brume qui continue de te cuire dans ta coquille. Lorsque tu poses enfin le pied sur cette grille brûlante, tu te demandes si l'on se moque pas de toi et veut te finir au grill. Mais non, depuis cette plate-forme, tu peux lâcher les barreaux et prendre de nouveaux couloirs. Tu t'extirpes enfin du bain de vapeur et atteins

des grottes plus fraîches. Tu as perdu beaucoup d'eau, tu as la peau sèche comme du parchemin. Plus rien ne marche bien dans ton corps. Et le pire, c'est que tu ne sais pas ce que tu fais là, ni qui tu es. Tu te rappelles vaguement que tu es dans la forteresse souterraine de Pandore.

- Et qu'on te poursuit!

- Ah oui! Mais qui me poursuit?

Tu ne sais même plus. En tout cas, ils t'ont blessé à la jambe, et si tu ne te rappelles pas des détails de tes poursuivants, tes sentiments ne sont on ne peut plus explicites: tu as envie de faire feu des quatre fers, tout de suite!

Pourtant, tu n'en fais rien. Au contraire, des bâillements te décrochent la mâchoire, tandis que tes paupières se ferment toutes seules. Tu te pelotonnes au sol et t'endors profondément.



Tu ne sais pas très bien quand est-ce que tu t'es réveillé. Aux abois, tu cours en traînant la patte dans des couloirs illuminés par des néons. Elle t'a retrouvé.

- Qui ça?

- La chasse mortelle. La réalité.

Elle te mord le mollet, elle arrive par les côtés. Tu sprintes pour dépasser le carrefour.

- BAM!

Le coup de feu résonne juste à côté de toi. L'impact contre le mur t'a frôlé.

Tu dépasses l'intersection, juste le temps de vivre les derniers mètres, si seulement tu pouvais atteindre la porte là-bas, plus que dix mètres, et puis cela te rattrape, te perfore, te troue.

- Bam!, cela vrille et perce ton omoplate, ton cœur, emporte le bras.

Tu t'écroules au sol, déjà mort.

Fin.



C'est de plus en plus fou. Tu n'oses pas inviter la réalité à te rentrer par les yeux, mais c'est plus fort que toi, tu déverrouilles les huis de ton âme et tu regardes. Le grouillement contre toi, qui t'observait à brûle-pourpoint de ses multiples yeux, insère tout de go ses milliers de dendrites. Tu voudrais vomir sa présence, mais la nausée c'est trop tard, c'est en toi, ça te possède, déjà ça fouille en toi et ça titille et ça annihile, et marionnette, tu ne sais plus pourquoi tu penses ceci ou cela. Tu agites tes bras, inutilement, mais non, ils ne répondent pas, tu ne les agites pas. Tu assistes, impuissant, au vol de chacune de tes capacités: elles ne t'appartiennent plus. Tu nages dans le coton, tes intentions tombent à vide. C'est autre chose qui décide, ce n'est plus toi. La terreur, glacée, funeste, descend sur toi, te noue les tripes, te hérissé le poil, te bloque le souffle.

Tu te débats bien sûr. Tu as tes habitudes, tes images. En vain. Les tentatives sont dérisoires, illusoire. L'impression de pouvoir agir, faux souvenir. Tu as été réduit à cet îlot minuscule dans l'océan du désespoir, dont les horizons sont absents, impalpables. Dans cette exil, les nouvelles du continent ne t'arrivent qu'après coup. Ce que fait ton corps, ce que pense ta tête, c'est tout juste si tu l'apprends. Tu as peur d'en être définitivement déconnecté si tu te rebelles.

Abolition de la volonté. Servitude du Maître. Tu hurles sans bouger. Tu hurles en silence.

Mais ton corps fait tout autre chose. Il bouge. C'est le Maître. Et lorsqu'il soulage ton corps des circonstances qui te tourmentent, lorsqu'il te tire du mauvais pas et t'amène dans cette bulle d'air pur, où tu respirez sans mot dire, tu en jouis voracement, sans plus réfléchir ni tenter quoi que ce soit, et tu sens les prémisses de la gratitude, le chaud soulagement de la reconnaissance. Déjà, tu lui dois la vie et le plaisir. Bientôt, désireux qu'il te commande à nouveau, tu prieras le Maître.

Bon sang! Par la menace de cet Autre! Tu dois sauvegarder ton étincelle de liberté! L'horreur t'étrangle, de cette panique du couffin clos que signifie la lente mort par asphyxie de ton être véritable. Tu te débats, gesticules, pousses et tires.

- Tiens-toi tranquille!, t'intime la force sans nom, et l'envie de résister te quitte,

définitivement dispersée.

Ton corps est en train de marcher. Tu ne sais pas où tu es, ni où tu vas. Tu es enveloppé de brume. Et tu as peur, tu as peur de révéler tes derniers noyaux de rugosité, et de te les faire liquéfier eux aussi. Désormais, tu ne peux survivre que caché. Du reste, l'enfant en toi ne t'a pas attendu pour avoir cette idée: bien que tu l'appelles secrètement, tu ne le sens nulle part. Il a tout de suite compris que la chose écrabouillera toute velléité d'exister en-dehors d'elle.

Mais qui est ce Maître? Quel est son nom, sa nature? Tu ne sais pas. Il ne se révèle pas, tu ne le connais que par ta résignation à subir les événements qu'il décide. Il ne prend pas bien soin de toi, il use de toi. Il te jettera, usé, et t'oubliera, c'est inexorable. Et tu ne peux rien faire. Tu espère seulement lui plaire et servir ses intérêts, afin de mériter ses gratifications, puisque tu lui en as cédé la souveraineté. Ne plus avoir à décider, attendre sagement depuis l'obéissance.

Tu t'allonges. Il a décidé de se reposer.

Mais n'est-ce pas là sa force, de t'obliger à l'intérioriser? Il t'a convaincu de t'inhiber, et tu t'atrophies tout seul, disparaît peu à peu, affaibli, de plus en plus incertain, pendant que lui prend ses aises dans son nouveau palais, celui que tu as déserté, et qu'il se regarde satisfait dans les miroirs qui ne renvoient plus que sa présence, sa victoire. Tu as perdu, tu as été conquis, et tu te pousses tout seul jusqu'au bord de l'extinction, tu te relèves dans l'oubli et la négation. Tu t'endors. Tu ne fais pas de rêves. Sans doute que le Maître n'en veut pas.

Non! Résiste! Fuis! Et s'il ne veut pas te rendre ton indépendance, s'il te chasse sans relâche et retourne chaque cachette, sans laisser aucune pierre sans retourner, alors fuis dans d'autres dimensions, jusqu'à trouver celles où il ne pourra pas te suivre! Ne te repose jamais! Épuise-le à la chasse. Remplis ton corps de souffrances! Qu'il renonce ou meurt pour t'avoir! Ici, à Pandore, les chemins sont infinis, il te suffit de saisir une nouvelle branche! Ton cœur s'emballe et fait un saut: c'est la solution!

Tu te relèves pour courir, mais tu ne sais pas pourquoi, au lieu de ça tu t'agenouilles et plonges la tête dans de l'eau. L'air commence à manquer. Tu t'affoles. C'est le Maître qui te punit. Il a lu ton intention de révolte. Il sait la terreur que te provoque la suffocation. Avec épouvante, tu comprends qu'il a

pouvoir de vie et de mort sur toi, et qu'il est prêt à l'exercer arbitrairement. La panique monte, détruit ton être. Cela fait des minutes qu'il te plaque dans l'effroi de cette situation critique. Il ne donne pas signe de te vouloir te laisser respirer bientôt. Tu n'as pas la moindre idée de ce pense l'entité invisible, tu ne peux pas la prédire, et le besoin d'oxygène pour survivre devient pressant. Tu dois capituler. Pourtant, c'est aussi maintenant qu'elle est la plus vulnérable. C'est elle la plus forte, mais derrière cette démonstration tu sais que la violence est son dernier recours, qu'elle est impuissante au-delà de ça. Tu dois renoncer au bras de fer pour survivre, c'est indiscutable et elle a gagné. Mais si tu pouvais maintenir le calme et accepter la mort, son emprise relâcherait alors même qu'elle la durcit et la pousse dans les extrêmes. Car il n'y a rien au-delà. Si elle n'arrive pas à te broyer dans les limites de ses forces, tu resteras entier en toutes circonstances. Si tu supportes de rester à l'article de la mort pendant que se rompent tes digues internes, et maintiens ta conscience et tes valeurs jusqu'à la rupture du dernier sceau, tu vaincras la malédiction. L'envahisseur te quittera avant ta vie. Mais jusqu'où peux-tu tenir en apnée? Combien de sceaux faut-il briser pour récupérer la liberté?

Magnifiques intellections. Mais dans la pratique, c'est la déroute. Tu renonces, tu te rends. Tu laisses filer ta volonté, tu la laisses s'étioler jusqu'à ce que lâche sa dernière fibre. Les fils, désormais, c'est le Maître qui les tient. Tu vivras encore longtemps, tu dureras, mais tu ne feras plus jamais rien de personnel. Car tu n'es plus personne, tu es esclave.

Fin.



Tu cours sans savoir ce qu'il t'a pris d'halluciner comme ça. Cela semblait si réel!

Tu es dans Pandore. Bien sûr que tu es dans Pandore. La brume s'est dissipée. Tu es trempé, à bout de souffle, le cœur battant à se rompre, mais maître de toi. Tu te souviens maintenant: l'Aleph, la plate-forme pétrolière, les noyés. Tu es venu ici pour affronter l'abomination, ce qui ne devrait pas être, et obtenir les réponses aux questions qui ne devraient pas être posées. Et tu en as trop vu.

- Vu seulement?, demande l'enfant, curieusement maussade, presque malade.
- Ah tu es là toi? Oui, si cela pouvait suffire de fermer les yeux et oublier...

Mais non, cela t'a marqué au fer rouge, tu ne peux plus oublier. C'est rentré en toi, cela t'a changé, et il ne reste plus que la fuite en avant, l'éternelle accélération pour échapper à cette catastrophe affamée dont les conséquences te rattraperont aussitôt et à chaque fois que tu voudras pondérer les avènements. Le déséquilibre est fondamental, c'est toute la réalité qui a basculé, et ce basculement, cet effondrement, implique de s'accrocher, de sauter, de courir pour ne pas se faire happer par et dans la chute. Escalader le toboggan humide, grimper aux barreaux rouillés qui pètent dès qu'on les empoigne, naviguer des dédales ophidiens qui ramènent au départ.

Bien sûr que l'on te poursuit. Bien sûr que l'on veut te manger. La proie a transgressé le domaine. Elle a voulu se retourner et regarder ses prédateurs dans les yeux. Le pantin a voulu tirer sur ses ficelles pour agiter la main qui les tient. Le véhicule a voulu comprendre ses déterminations, et tracer ses propres cartes.

Tu es coupable. Coupable de violer la causalité. Coupable de renverser la marche du monde.

Mais le temps, ce juge impitoyable, le temps attend depuis toujours les Prométhées en herbe, depuis cet endroit qui les précède et les a prévus. Et le temps coupe court, bien à ras. L'Homme s'est fait aliéner sa destinée bien avant de naître. Son potentiel est balisé d'embuscades dressées depuis bien avant sa

conscience. L'Homme est nourriture, il n'y a rien à faire. Son existence abominable, damnée, ne fait que dérouler le tapis qui mène à son exécution programmée.

Et toi, qui as enfin compris, tu cours, tu dérapes, tu glisses, tu trébuches, tu te dépêches, et ce n'est pas assez. Même si tu redoublais d'efforts, cela ne suffirait pas.

Fin de l'enfance. Désenchantement du monde. Les diversions n'ont plus d'effet sur toi, tu files droit en quête de la sortie.

- Peu importe! Hé, tu es là?

L'enfant ne répond plus. Peu importe, en effet: les dents se referment de toutes façons sur toi, et tu ne verras jamais le bout du cul-de-sac: car c'est tout l'Ordre de l'Univers qui est constitué en piège infernal. Maudit Aleph! Maudite nuit de l'Humanité!

Tu t'enfonces dans la grande nuit du désespoir. Tu n'en reviendras pas.

Fin.



Quel rêve!, mais quel rêve!

La douche froide dissipe les brumes de ton cerveau. Sacré cauchemar! Tu es moulu comme si tu t'étais battu.

Comme si on t'avait battu, plutôt. Tu t'es levé courbaturé, des crampes aux jambes, et la mâchoire te fait mal. Tes crises de bruxisme ont dû reprendre. Depuis que tu as démissionné de ta chaire de physique quantique, tu te débats souvent dans les draps, et tu ne trouves plus de position commode pour dormir. En chien de fusil, ce sont les genoux qui souffrent. Tu peux les soulager avec quelque chose entre les cuisses, mais... c'est trop féminin à ton goût. Sur le ventre, ça te casse la nuque. Quant à la position du soldat, sur le dos, face à la situation, tu te mets tout de suite à cogiter et à gémir.

Et tu t'es encore disputé avec ta femme hier soir. Elle aussi a du mal à digérer l'affaire. Vous avez fait chambre à part. Pffff! Chienne de vie!

Heureusement, il y a ton fils. Vous petit-déjeunez ensemble. Ça ne se passe pas trop mal, mais il a besoin de sa maman, qui ne s'est pas levée. Tu ne sais pas quoi faire pour améliorer les choses, tu te sens trop bête. Alors, tu lui demandes:

- Pourquoi tu n'embrasses pas papa?
- Non, je veux embrasser maman.
- Ils ne sont pas bien les bras de papa?
- Ils sont pas trop assez bien.

Surprise.

- Qu'est-ce qu'il leur manque?

Il réfléchit:

- Des lunettes.

Alors, tu mets les seules lunettes que tu trouves, des lunettes protectrices pour le bricolage. Il vient les regarder, déjà dans tes bras. Vous parlez, tu le regardes comme il est.

- Bonjour, te dit il, comme il croise ton regard.

- Bonjour!... je te vois Abraxas!, ajoutes-tu avec joie.

Vous vous embrassez. La bêtise, c'est de ne pas demander à l'autre comment il se sent.

- Allez, finis ton lait!

- Papa, pourquoi il y a ce lapin qui fait "ouais! ok! tout est bien!" sur le paquet de Nesquik?

- Ha, tu n'as pas connu l'époque plus authentique de Groquik... C'est parce que le produit que tu tiens entre les mains est commercial. Il est fabriqué pour être vendu, par des gens qui veulent obtenir de l'argent, le tien. En dessinant des emballages comme celui-ci, ils essaient d'attirer le plus possible ton attention, de la réclamer. C'est pour ça qu'ils mettent des couleurs très fortes - on les appelle criardes, comme si elles criaient -, c'est pour ça que le lapin fait la grimace avec de gros yeux exorbités, avec sa bouche énorme, et qu'il imite des gestes familiers, des gestes que tu connais. Il essaie de se faire passer pour ton ami. Mais derrière tout ça, il y a des gens qui veulent juste ton argent, tu comprends? Alors est-ce que ce lapin est vraiment ton ami?

- Non.

- Et non! Donc tu peux apprécier sa compagnie, tu peux en aimer le goût, tu peux t'amuser avec ses singeries et répondre à ses appels, mais n'oublie jamais, qu'en fin de compte, derrière ces manières, Nesquik te demandera de payer pour continuer d'être ton ami, tu comprends?

- Oui. Alors il ne faut plus l'acheter papa?

- Si, mais c'est à nous de trouver le bon équilibre dans cette jungle de surstimuli.

- C'est quoi les sustimuli?

- Surstimuli. Ce sont des choses qui font tellement envie, ou tellement peur, qu'elles ne nous laissent pas tranquille et qu'on n'arrive pas à les ignorer. C'est comme le loup des petits cochons, tout le temps en train de rôder autour de la maison, d'appeler, de menacer, de supplier, de pousser ou de tirer pour rentrer à l'intérieur. Si nous ne voulons pas nous faire bouffer, c'est à nous de bien construire notre esprit pour le maintenir à l'écart des perturbations.

- Avec des briques?

- Oui, avec les bonnes briques. Ça n'empêche pas de lui parler, hein, ni de sortir de la maison quand il n'est pas là.
- On peut partager des sandwiches avec lui, aussi.
- Voilà. Et c'est pareil avec les poisons de la nourriture industrielle. Quand tu es en bonne santé, tu peux en consommer par petites doses espacées. Dans tous les cas, tu dois pouvoir t'en passer. Tu comprends?
- Oui, mais si je ne bois plus de Nesquik, je ne vais rien boire alors?
- Bien sûr que si. On peut te faire du lait à la cannelle en remplacement, ou des infusions, tu vois?
- Oui.
- L'essentiel est d'avoir toujours le choix. De vrais choix. Allez, va te laver les dents et prends ton cartable, on y va.
- Papa, tu m'emmèneras pêcher aujourd'hui?
- Hmm, aujourd'hui tu as école... mais tiens!, prends tes économies, tu vas acheter toi-même ton goûter. Nous passerons chez le marchand, tu lui donneras tes pièces de monnaie pour voir ce que tu peux avoir en échange.



Vous rentrez dans la boutique, et tu restes en retrait, feignant de te plonger dans le feuilletage de magazines...« La pêche sportive: toujours relâcher le poisson ». « La nymphe plombée ». « Les plus belles rivières de France ». Et ils inscrivent la Dordogne au Palmarès? Ils sont en retard, cela fait longtemps qu'elle est sinistrée. En pêcheur aguerri et rusé, tu surveilles ta ligne du coin de l'œil. Tu saisis exactement les quelques paroles que balbutie ton enfant à l'attention de l'être humain derrière le comptoir, tu enregistres précisément le geste avec lequel il lui donne innocemment les pièces. Le marchand, se croyant à l'abri des regards, et en particulier hors de ta vision périphérique, empoche la monnaie sans rien dire, puis fait comme si rien ne s'était passé. Voilà, il a mordu.

Ton fils déconcerté, attend sans comprendre. Il est temps de ferrer. Tu approches.

- Alors, tu t'es acheté quelque chose?
- Non, le monsieur ne m'a rien donné.
- Mais?, feins-tu à voix suffisamment haute pour être entendu du voleur, tu ne lui as pas donné l'argent? Et de conclure ta phrase en dévisageant l'incriminé pour écouter le mensonge qu'il a préparé.

- Ah non, non, il ne m'a rien donné.
- Mais enfin, fais-tu en revenant à ton fils, qu'est-ce que tu as fait de l'argent alors?

L'enfant commence à comprendre qu'il a perdu l'argent et que le marchand ne lui donnera rien.

- Mais je l'ai donné au monsieur...
- Non non je vous assure, il ne m'a rien donné.

Tu n'appuies pas ton regard sur lui, le laisses gober sa victoire jusqu'au gosier comme si tu n'osais pas mettre en doute sa parole. Ton fils, qui a donné toutes ses économies et sa confiance à l'adulte, et s'est retrouvé avec ce vol, ce mensonge, cette injustice, cette détresse, commence à trembler, à se sentir mal. Tu lui souris, le rassure.

- Tu vois, mon fils, ce marchand, comme bien des marchands, a l'appétit de l'argent. Il est prêt à voler ton innocence pour quelques centimes. Il n'a pas hésité à mentir non plus, tu as vu.
- Oui.

Le marchand ouvre de grands yeux.

- Dans mon expérience, poursuis-tu, la plupart ne sont pas des êtres humains constitués comme nous, leur cœur s'est habitué à ne penser qu'à l'argent. Ils ne sentent plus le mal qu'ils causent aux autres.
- Mais enfin monsieur, je vous jure que je n'ai...
- Tu sais, cet enfant te faisait confiance..., lui dis-tu subitement, sans te départir de ta gentillesse, mais en clouant tes yeux dans les siens.
- Oui, je sais, mais..., fait-il en cherchant à t'esquiver.

Mais tu ne le lâches plus. Il n'a nulle part où aller. La tension augmente. Tu le tiens.

- Et tu as été magistral. Il n'y a rien à jouter, rien à retirer. Tout lui montrer en cette seule leçon, on ne pouvait rêver mieux.

L'homme, débusqué, reste interdit. Il se tortille au bout de l'hameçon, en

vain. Il commence à transpirer.

- Bien, passons au vidage. Voyons comment de quoi sont faites tes entrailles.
- Comment?, s'inquiète-t-il en pâlisant.
- Rends l'argent à mon fils, lui intimes-tu fermement, toujours sans la moindre agressivité.

Il hésite, frémit, regarde l'enfant qui ne tremble plus, qui le fixe et attend. C'est sur le marchand désormais que se porte la détresse. Il pourrait choisir de s'énerver. Tu es prêt pour ça, tu observes chacune de ses émotions, tu ne le quittes pas des yeux. Il abandonne cette ligne de conduite, décide autre chose à la place. Lentement, il porte la main à la poche, sort les pièces de monnaie, les donne.

Et puis, encore inconfortable, il puise au panier des carambars et les tend à l'enfant.

- Tiens! C'est pour toi!

Et il est sincère dans l'ouverture de cette vanne. C'est avec cette largesse qui fait chaud au cœur que ses mains font don, et qu'elles touchent celles de ton fils.

- Qu'est-ce que tu penses de ce qu'il a fait le monsieur?
- Merci monsieur! C'est gentil.
- Tu vois, le cœur des hommes peut changer. Au revoir monsieur, merci pour ces leçons de vie!, termines-tu en emmenant ton fils au loin.



De retour à la maison, seul, tu passes le reste de la matinée à ressasser les raisons qui t'ont poussé à quitter ton poste, et à ce que tu vas faire. L'idée du bouquin est séduisante: « Malaise dans la physique quantique ». Car tu l'as mauvaise, tu es en colère même, et cela te ferait du bien de cracher quelques vérités dans ce domaine, en guise de testament. Tu en profiterais pour caser ton autobiographie, et ce serait le prétexte pour te pencher sur le chemin parcouru.

Tu avais la passion de la curiosité, l'amour de la vérité, et tu voulais aider

l'humanité à sortir de l'ignorance. C'est tout naturellement que tu as embrassé les sciences à l'adolescence, et que tu as choisi la fac de physique, en vue de faire carrière dans la recherche aux frontières du savoir: c'est à dire la quantique.

Ce qui t'a mis la puce à l'oreille, c'était le sourire béat avec lequel les professeurs cherchaient à faire passer les koans de la quantique. Aux questions légitimes que soulevaient les paradoxes irrationnels claironnés ostentatoirement, comme s'il s'agissait de triomphes de la science, c'était le silence, l'esquive, les mots répétés par cœur qu'ils opposaient. Les puces te chatouillaient de tous côtés, ça en devenait presque irritant. Bientôt, « ne cherche pas à comprendre; calcule! » était devenu l'axiome de clôture de tous les débats. Et là, les puces commençaient à te les brouter sévère.

Mais à ton entrée dans le monde actif de la recherche, il ne s'agissait plus de puces, c'était la gale, et la gale profuse! Les chercheurs dans la quantique ne se préoccupaient guère de faire du sens, où d'assurer les bases épistémologiques de leurs assertions. L'interprétation physiques des formules n'est pour eux que la sauce enrobant leurs articles, permettant de se faire publier et de se faire payer. On joue la comédie, pour la carrière, pour les sous. Pour le reste, il faut faire confiance, s'en remettre aux fondateurs pour l'aspect philosophique.

Pas que les formules de la mécanique quantique soient erronées, non, au contraire, le pouvoir prédictif des fonctions d'onde, qui superposent toutes les possibilités, est solidement établi. Mais en renonçant à se préoccuper du lien avec la réalité physique, c'est le contact avec le bon sens qui est rompu. Avec le monde réel devenu brouillard, la déraison prend son envol. Les générations de physiciens se succèdent dans le délire, et ensevelissent la vérité dans le bruit. Retour aux Mystères religieux, où tout s'explique, justement, parce qu'on n'y comprend rien. Depuis Niels Bohr, ce sont des fous, repris par des troupes d'ânes, qui érigent, sans sourciller, des montagnes de discours logiques sans le moindre fondement, en complet porte-à-faux avec le réel, et qui font obstacle à l'intelligence humaine.

« Hic sunt dracones », disaient les cartographes quand les connaissances venaient à manquer. « Ici il y a des dragons. » Mais quand on ne sait pas, bande de charlatans, on ferme sa gueule! Ah, vraiment, le tort qui a été porté à l'humanité... Et quant aux défenseurs du raisonnable, ils ont loupé leur opportunité. Ah, si seulement tu pouvais voyager dans le passé, et revenir en

1935, pour empêcher Podolsky de publier l'article EPR dans le dos d'Einstein, cet article qui a escamoté les critiques fondamentales et lancé le débat en de mauvais termes, sur des arguments inutiles... Et puis ensuite, tu assassinerais Hitler. Tiens, c'est à creuser, comme idée...



Tu ramènes ton fils de l'école, vous marchez sur le trottoir, jouez à pousser dans le vide, où à faire semblant de tirer. A pousser de toutes ses forces l'autre pour le faire avancer, mais sans le toucher. Combat acharné, question de qui gagne, qui perd. Mais avec ta colostomie, tu ne peux plus trop forcer. Changeant soudain les règles du jeu, tu tires dans la même direction que lui. Il a beau rechercher l'affrontement, désormais tu l'assistes.

- Mais qu'est-ce qu'on tire ensemble papa?

- Et bien... la rue! Tiens, attrape la rue, comme ça, avec tes mains, tu vois, et tire, tire avec moi. Allez! Ho hisse! Ça vient! On l'amène avec nous par-dessus l'épaule! Tu la tiens bien?

- Oui!

- Ça fatigue hein? Allez, fais-la passer devant et on la pousse! On avance jusqu'à chez nous comme ça!

- D'accord!

- Ho là là, faut pousser! Pousse, pousse, houlala dis-donc, elle décolle pas! Bon, si tu fatigues tu peux mettre la rue dans ta poche ou ton sac à dos! Ton sac à dos? D'accord.



Ta femme fait encore la gueule. Faut dire, c'était pas la meilleure idée de démissionner alors que les frais médicaux s'amoncellent à l'horizon. Et puis, elle a peur, elle aussi.

Tu ne bois pas, tu ne fumes pas, jamais eu le moindre problème, et en quelques jours, les symptômes surviennent, tu passes sur le billard et on t'annonce qu'il ne te reste probablement que quelques mois. Comme dirait Brassens, « rien n'est jamais acquis à l'homme. » Ta vie a basculé juste comme ça. Tu regardes la future veuve, le futur orphelin. Oui, la vie est fragile, et le silence

des organes est traître.

Et quand tu penses qu'il suffirait de campagnes de coloscopies préventives pour éradiquer le cancer du colon de la planète! En plus, ça ne coûte rien. Mais c'est bien là le problème: il y a des marchés, des industries, des carrières qui font leur beurre là-dessus. Les cancéreux sont leurs clients, ils ont misé sur eux, il n'est pas dans leur intérêt d'en voir diminuer le nombre. Serment hippocratique... serment hypocrite, oui!



Que vas-tu leur laisser? Tu rumines cette question depuis des jours et des nuits. Mais peut-être que la question est mal posée. Et si tu emportais avec toi de cette putain d'injustice qui colle à l'Humanité et lui suce le destin? Abattre le pire salaud à ta portée par exemple, et mourir?

Après tout, si tu dois partir, que cela serve à quelque chose. L'avantage de ceux qui se savent condamnés, c'est qu'ils n'ont plus rien à perdre. Les menaces, les investissements, la situation professionnelle, la peur... toutes ces chaînes qui tiennent d'habitude l'Homme en laisse et le bâillonnent, perdent leur pouvoir quand on n'a plus d'autre projet de vie que de celui de sa mort. Celui qui sait qu'il va mourir est rendu à sa liberté, à sa sauvagerie. Il se fout désormais des Institutions. Les Institutions concernent les vivants, ou plutôt, ceux qui espèrent faire partie des survivants. Et quand ces Institutions sont dépassées, ou vérolées, elles ne font qu'appeler à les court-circuiter et passer à l'action directe ... La Justice par exemple. Le Gouvernement. Les Grandes Fortunes. Tout le monde sait bien que cela ne marche pas comme cela devrait, mais qui veut risquer sa peau?

Réponse: ceux qui sont prêts à mourir. Ceux qui s'apprêtent à le faire.

Seulement, quand on est désespéré, qu'on ne pense plus qu'à la mort, on manque d'envergure et de perspectives, on se recroqueville, confus, dans sa coquille, et on prend pour cible n'importe qui. C'est pour ça que depuis la nuit des temps, les suicidés n'ont jamais inquiété la marche de l'Histoire, ils sont quantité négligeables. Quoique... il y a ceux qui se laissent instrumentaliser par des intérêts particuliers et sournois, et ne contribuent qu'à soumettre encore plus

les populations, en éliminant leurs espoirs, en semant la douleur et la terreur. Ce sont les leaders pacifistes et honnêtes qui meurent assassinés. Les pires ordures, quant à elles, meurent de vieillesse dans leur lit. Ou alors, ce sont les citoyens qui morflent en grappes.

Mais toi, cadavre en sursis que le combat contre l'abjection organique libère des soucis mesquins, tu peux renverser cette inertie, corriger le tir et le reprendre au compte de l'intérêt général. Alors, à quoi penses-tu?

Tu penses au suffrage universel, anonyme et continu, pour désigner les cibles prioritaires de l'Humanité, les pourritures - et nous savons tous qu'il y en a - ceux qu'en notre for intérieur, nous reconnaissons comme malfaiteurs universels. Si la masse-monde pouvait être consultée directement, télépathiquement, qui désignerait-elle?

En pratique, il faut mettre en place des interfaces entre cet intérêt général et ceux qui sont prêts à le servir. Des défauts de conception peuvent rendre ces dispositifs ou systèmes biaisés, attaquables, vulnérables. Alors, comment s'assurer que personne ne puisse les influencer ou en prendre le contrôle? Question pour des hackers...

La réponse est à chercher du côté d'internet, l'internet sombre plus exactement, cette zone hors-la-loi et anarchiste. Car tout site déclencherait immédiatement des guerres médiatiques, en particulier les propagandes pour blanchir les uns et noircir les autres, et les secteurs de la désinformation pour confondre et abrutir tout le monde. Déclencherait? Non, se retrouverait sous les projecteurs simplement. Cela fait longtemps que les Puissants livrent des guerres d'influence contre les cerveaux humains, pour annuler leur lucidité, leur conscience, leur indépendance.

Putain de monde! Tu meurs, et tu n'a rien fait pour le changer!

Pourtant, l'abstentionnisme qui grimpe, ainsi que la proportion de gens qui ne croient plus en qui ils votent, et ceux qui cherchent des solutions alternatives, voire extrémistes, traduit l'épuisement des subterfuges des Puissants, qui trompent de moins en moins. Les gens se savent forcés dans leurs choix, manipulés. On n'apprend plus aux vieux singes à faire des grimaces. Et plus l'information circule librement, plus les ruses sont déjouées tôt.

Les gens cessent vite d'être cons, quand on leur donne les moyens de voter librement. Si on leur laisse l'option de se forger leur propre opinion sur l'origine du Mal, ils finissent par le faire, et ils le font de plus en plus sérieusement et profondément. Quand on leur permet de se tromper et de revenir sur leur décision, ils finissent par apprendre. C'est quand on les maintient dans l'impuissance qu'ils restent niais, c'est quand on leur tend des embuscades électorales qu'ils votent n'importe comment, qu'ils votent « utile », c'est à dire non pas selon leur âme et conscience, mais selon le cul-de-sac où on a piégé leurs options. Et le dispositif pseudo-démocratique monte ainsi de toute pièce des consensus artificiels pour maintenir l'illusion de l'adhésion du peuple. Mais si l'on évite avec tant de soin de consulter le for intérieur des gens, c'est donc qu'on le craint, c'est donc qu'ils choisiraient différemment. C'est donc bien qu'ils sont prisonniers, c'est donc bien qu'ils ont quelque chose à dire.

Les Faibles ignore leur force. Il est temps de les réveiller, de leur rendre la voix. Les technologies sont mûres. Il y a des hackers, comme ceux derrière Bitcoin ou Wikileaks, qui savent quoi faire: anonymisation, copies-miroir des données, agrégation horizontale et décentralisée des opinions, etc.

L'idée est folle bien sûr. Risquée, sujette à toute les dérives, toutes les horreurs imaginables. Mais elle ne te quitte pas depuis plusieurs jours. Même la nuit, lorsque tu fermes les yeux pour t'endormir, elle trotte encore, elle galope même. Mille arguments la poursuivent pour la zigouiller, mais elle fuit dans le labyrinthe inextricable des songes, ce labyrinthe tortueux, à la sortie improbable, où tout semble possible, et se terre lorsque de la raison passent les filets bredouilles, et resurgit de plus belle, à la recherche de la niche qui l'accueillera, qui lui donnera le gîte et le couvert, qui lui donnera ses formes, ses structures. Et bientôt, ce fantôme trouve chair à incarner dans tes rêves, il devient cet homme qui court sous terre, dans des tunnels que submerge la furie persécutrice des forces coercitives. Les torrents haineux se fracassent contre les parois à chaque virage, et gagnent du terrain, mordent les mollets du champion, qui se retourne soudain et te fait face, main tendue.

- Si tu veux faire la différence, viens avec moi!

Il n'a pas vraiment parlé, mais tu l'a lu à l'encre de ses yeux nyctalopes. Le niveau de l'eau monte rapidement, la tension augmente et devient insupportable.

Vous êtes coincés. L'homme disparaît, englouti, tu n'aperçois plus que l'offre de sa main. L'eau te submerge à ton tour. Par cette ruse qui est l'apanage de l'onirisme, ces cinq doigts qui se noient semblent soudain les tiens, tu pourrais les faire tiens. Se pourrait-il que tu sois cet homme? C'est impossible! C'est illogique!

L'incohérence te perturbe. Tu te réveilles, couvert de sueur. Tu as mouillé les draps. Tu es bon pour la douche.



Le délicieux arôme du café te remet les idées en place. Il faut que tu te calmes. C'est normal de passer par la colère, la peur, le désespoir. Cela va passer. Tu passes par des phases psychologiques classiques. Après ça, tu chermeras à négocier avec la maladie, et puis tu déprimeras, enfin tu feras la paix et tu atteindras l'acceptation. Tu sais tout ça. Tu n'as pas besoin de tout détruire. Tes derniers jours peuvent être heureux. Tu as ta famille, tes économies, ta maison. D'ailleurs, voilà ta femme qui te rejoint pour le petit-déjeuner. Elle voit ta mine défaite, te prend la main. Tu lui souris faiblement. Vous affronterez la maladie ensemble.

- Je suis sûre que la chimio va marcher.

Peut-être. Peut-être que tu vivras plus longtemps. Mais, que ce soit plus ou moins, ce qui est sûr, c'est que tu le feras dans cette abondance matérielle, dans ce confort qui ôte toute velléité de se battre pour renverser les choses.

Fin.



Allons, ce n'est pas le moment de douter! Il faut agir!

Tu sprintes, tentes le tout pour le tout. Tu te dépouilles de toute autre considération et accélères. Tu dépasses le désespoir et les espérances, tu cours, tu cours et tu laisses loin derrière les motifs de ta fuite. Tu portes tout le poids de ton être en avant, dans cette charge qui balaie les obstacles et emporte tout sur son chemin. Il te semble entendre des voix, des pas, des présences: tu les sèmes, tu les perds.

Mais ton corps n'en peut plus de fatigue, et quoique tu pousses toujours à la pointe de ta vitesse, tu es ramené au trot par la faiblesse de ta jambe et l'épuisement de ton cœur. Chaque effort semble prendre des heures. Te voici forçant, rampant, nageant au hasard dans ce dédale de galeries, de boyaux et de mares, dans ce triathlon inhumain qui te couvre d'ecchymoses et d'écorchures, qui te vide de tes jus, de ton sang. Les nerfs sont à vif, les muscles durcis et noués, sont au bord de la tétanisation, et les articulations, en compote, agonisent à chaque impact sur le sol. Ta sueur est devenue sèche: tu as épuisé ton eau.

Mais trêve d'atermoiements! Tu ralentissais déjà! Il faut tirer sur la corde! Tu repars de plus belle.

Mentalement, c'est encore pire, tu décroches à chaque instant: des armées médiévales surgissent des stalagmites; les draperies, plutôt des récifs coralliens, apportent à la rescousse des congrégations de méduses venues t'exposer de front leur aide, en couches superposées. Derrières les portes des couloirs de Pandore, d'autres mondes s'imaginent d'eux-mêmes. L'exténuation, et puis autre chose, ont porté ton esprit au point de rupture. Cet Aleph, que tu as touché... il t'a changé. Ton cerveau confond les identités, les cartes se brouillent, et l'impossible prend le pas sur le réel, cela te rattrape, te frôle déjà le dos, s'immisce...

Bon sang! Tu transformes le frisson en ébrouement, et secoues la tête pour évacuer les pensées folles. Il ne faut pas faiblir! Pas à nouveau! A l'abordage! Tu exigeras ton corps au-delà de ses limites, ce corps qui t'a trahi par le passé, qui t'a fait choir dans l'enfer de l'incapacité, choir au fond du puits, ce corps qui n'est plus à la hauteur des défis, ce corps qui échappe à la tyrannie de ta volonté

inflexible, ce corps qui perd sa vigueur, qui est en train de mourir d'apoplexie. Voilà, tu as atteint le bout du rouleau, tu as mené ta monture à terme cette fois-ci, elle t'a porté sans broncher, elle a fait son devoir comme il fallait, à la hauteur de ton orgueil, de ta folle volonté.

Bravo! L'esprit a vaincu la chair. L'esprit a vaincu l'esprit. Ils ont eu ce qu'ils méritaient, les faibles!

La chemise de viande s'affale comme l'insuffisante limace qu'elle a toujours été, et tu peux enfin t'en détacher. Tu t'éteins en lançant des éclairs de génie, satisfait, te sentant déjà hissé sur le podium.

Fin.



Tu acceptes avec plaisir. Au crépuscule, vous abordez le coin de plage sauvage dont il t'a parlé. De légères brises iodées caressent tes narines. De temps en temps, des clapotis révèlent l'activité de crabes ou de chasseurs nocturnes. Des plantes à l'échine souple frémissent en haut des dunes. Vous vous asseyez pour profiter de ce moment de paix. La nuit vous enveloppe peu à peu de ses bras épais.

Les mains énormes de Sean n'ont jamais connu les soins. Entaillées de toutes parts, abîmées par la tension de l'arbalète, le sel les creuse et les ronge jusqu'à les déformer. Elles seront inutilisables avant qu'il ne soit vieux. Tu les prends délicatement dans les tiennes, sens leur texture, joue avec les articulations des phalanges, dessines de petites lettres sur leur pulpe. Tu les rends à leur noblesse, tu y fais renaître les sensibilités. Tu y portes ton amour, ton regard, ton écoute réparatrice.

Ému, Sean pose la main sur ta hanche et entreprend de te faire venir à lui. Mais tu échappes en riant à son étreinte et gambades sur le sable, sautes, tournes, effectues des figures de ballet. Il se joint à ta joyeuse danse, accomplit des pirouettes acrobatiques à son tour.

Le lever de lune brise la surface de l'océan en milliers de reflets enchantés. Vous jouez et riez jusqu'à son zénith. Puis, après cette bonne suée, l'envie vous vient de vous baigner. Le vent est tombé, les bruits se sont tus, seul le bercement de la mer, incessant, lèche la nuit. Souriants et haletants, vous pénétrez l'eau ensemble. Vos mouvements y déclenchent des étincelles bleues.

- C'est du plancton luminescent, cela arrive durant les pleines lunes.

Vous nagez côte à côte. Son corps puissant est infatigable. Lorsqu'il te prend dans ses bras, il te porte sans difficulté. Dans le balancement des vagues, vous vous embrassez, bouche contre bouche, corps contre corps, étroitement unis. Tu l'enlaces de tes jambes, et l'acceptes en toi.



Le lendemain matin, tu te lèves tard, merveilleuse et délicieusement courbaturée. Sean, égal à lui-même, s'est levé à l'aube pour partir à la pêche. En l'attendant, tu observes la famille vaquer à ses occupations. La mère hamaque Douceur, la fille de Sean, sous l'arbre, avec ce rythme tranquille et inépuisable, tandis que les sœurs s'affairent doucement aux tâches de la maison, à l'unisson.

La vie fonctionne autour de ce temps dryadique. Parfois, la mère s'approche de la maison, dit quelque chose, et revient, toujours au même compas suavissime. Car voilà ce qu'est Sean: doux, mais constant. Son énergie est permanente, du matin à la nuit. Il va pêcher au harpon pendant des heures, revient, cuisine, va avec toi à la plage, danse, te fait l'amour jusqu'au milieu de la nuit...

Et il reste du même aplomb.

Et il se lève à l'aube suivante, égal à lui-même.

Et c'est depuis cet endroit imperturbable et serein, qu'il t'a dit hier:

- Ma fille sera prostituée.



L'après-midi, Sean t'accompagne à l'aéroport. Ton frère est en colère. Il refuse de te parler, exige que tu congédies d'abord ton pêcheur.

Le moment est venu. Tu dis au revoir à Sean. Il t'embrasse.

- I believe in you!, fait-il en ébranlant sa poitrine de son énorme poing, puis la tienne.

Le bras impatient de ton frère t'arrache de l'étreinte. Il faut y aller.

Tu regardes en toi pour sonder l'avenir, comme tu l'as fait toute la journée: impossible de l'aider. Sean capte ton regard, ne dit rien. Il a vu ton « ce n'est pas possible », pour autant que tu le veuilles. Il a cette précision pour te voir, immédiate, de chasseur au harpon. Il y a cette connexion, pure, entre vous.

- Qu'est-ce qui te trouble? Quel est-ce nuage dans tes yeux?, demande son visage alors que la porte de l'avion se referme.

Tu pleures durant plusieurs heures. L'hôtesse te donne des lingettes parfumées au citron pour te consoler.

C'est comme laisser ton ami en enfer. Tu le vois enveloppé de flammes, embrassant sa petite.

Que faire? Et si tu es enceinte, comment l'appelleras-tu?

Abattue, tu t'endors sur la question, tes pensées se brouillent. Tu revois la mère qui se hamaque, douce et constante, douce, constante. La scène ne s'efface plus de toi, devient songe. Douceur, Constance. Et c'est depuis ce cœur si étrange qu'elle regarde... jamais personne ne t'a regardée ainsi. Sans jugement, sans pensées, la femme-arbre voit les événements de la vie.

Mais au fur et à mesure que tu t'éloignes de l'île et que la famille de Sean se fait petite, quelque chose de bizarre arrive. La Jamaïque n'est plus ceinturée d'eau, elle est l'eau. De l'eau sur le feu. Car l'océan qui l'entoure et la réduit est devenu océan de flammes. Sur les rivages lointains des continents, les aborigènes, étrangement blancs, dansent la carmagnole autour de la Jamaïque-marmite, où nage le courageux Sean pour faire flotter sa famille.

Et la température monte, et monte. Ils te tendent la main. Mais tu ne peux pas les en sortir, tu n'en as pas la force, tu ne peux que plonger avec eux. La température monte, et monte. Sean plonge ses yeux dans les tiens, et ce plongeon mouillé en ton âme t'invite à te mouiller aux siens, à plonger en la sienne.

Mais la température monte, et monte. Le feu dégage des vapeurs de soufre. L'eau commence à frémir.

Pour la troisième fois, l'ouverture du songe t'invite à rentrer dans son eau, à sauter dans l'insupportable noyade, à courir le risque de cette damnation.

- Hé. On va bientôt atterrir. Boucle ta ceinture.

Le rêve se dissipe sous l'insistance de ton frère. L'aube se lève sur Buenos Aires, grise et froide. Ton frère a raison, il faut atterrir. Tu la boucles.



Tu pleures ses mains absentes en lâchant l'EVA-test. Non, tu n'es pas enceinte. La dernière trace réelle de Sean s'évanouit. Et maintenant, où est Sean? Tu n'as pas réussi à l'appeler au téléphone. Ce n'est plus que cette construction dans ton esprit, qui te fait souffrir. Ton monde et le sien se sont touchés pendant quelques instants sacrés, et puis, pffouit!, les inerties vous ont déjà séparés.

Chacun vers son avenir désespérant, vers l'oubli.

Tu n'a retenu de lui que la mélancolie des regrets. Tu y as même perdu. Quelque chose en toi, ta meilleure part, est parti avec lui, dans cette histoire non-advenue. Celle qui lui survit n'est que le fantôme de toi-même.

Tu vivras encore longtemps. Mais tu es déjà morte, ton cœur ne battra jamais aussi vif.

Fin.



Tu écarter le mur végétal et empruntes la vieille route bitumée. Peu à peu, les plantes et la brume disparaissent et font place à grosses traces noirâtres et visqueuses au sol.

Le tunnel se poursuit en ligne droite sur des kilomètres. Tu franchis plusieurs sas blindés que d'énormes impacts ont enfoncés: quel que soit ce qui a fait ça, cela venait de ton côté, depuis la jungle et c'était massif. Sur les bordures du métal déchiré, s'accumule la même espèce de graisse sale qu'au sol.

- On dirait que de grosses limaces goudronneuses sont passées en force, penses-tu à voix haute, avec candeur.
- C'est ridicule!, coupes-tu sèchement, incapable d'expliquer les raisons de ta propre rebuffade. Ne me fatigue pas!

C'est vrai que que tu es épuisé. Tes muscles tremblent, il suffirait de rien pour que tu flanches. Ton esprit vacille de plus en plus, il a tendance à se dissocier. Si tu te mets à entretenir des émotions idiotes, tu n'y arriveras pas. Il faut rester d'acier, se focaliser sur le bout du tunnel, que tu entrevois maintenant.

Nouvelle caverne aux proportions titanesques. Pas de barrage pour la ceinturer cette fois-ci, mais des canaux d'irrigation au sol qui abreuvent des champs vermillon de fleurs cotonneuses. Pas de soleils artificiels au plafond, d'ailleurs bien moins haut, mais des quadrillages intenses de puissants lampadaires au mercure. Des courants d'air caressent la surface orangées des cultures, y creusent des vagues et soulèvent des crêtes qui éclatent en nuages poudreux contre d'occasionnelles collines rocheuses qui n'ont pas du l'air à leur place. En les observant avec attention, tu distingues de grands orifices contre leurs flancs. Toutes ont l'air d'être faites sur le même modèle. Peut-être s'agit-il de systèmes de ventilation, ou d'épandages de produits chimiques. A moins que ce ne soient des habitations?

L'air est chargé de spores floconneux. Tu rabats le col filtrant de ta combinaison sur le nez et la bouche. La présence insectoïde est forte, tu aperçois même des sortes de papillons et de libellules. Contre les parois, à intervalles irréguliers, des entrées de galeries en forme d'ogive. La route traverse les prairies

et s'enfonce dans le tunnel en face de toi, similaire à celui que tu viens de quitter. Mal à l'aise, tu décides de ne pas t'attarder.

Nouveaux sas mystérieusement défoncés. Tu ne parcoures cette fois-ci que quelques centaines de mètres avant d'atteindre la prochaine caverne, aussi large que la précédente. Le système des canaux y est plus dense, et les plants y plongent directement leurs racines. Des rails devaient permettre à l'origine à des machines industrielles de s'occuper automatiquement des cultures hydroponiques; aucune ne marche cependant, elles sont hors d'usage et le système est visiblement à l'abandon. Les alignements sont en train de disparaître, et des espèces étrangères bigarrent l'homogénéité des champs, dont les fleurs de la caverne précédente. A part les insectes, il te semble voir de petits animaux, qui, tu le jurerais presque, ont l'air de rats ,d'écureuils et de lapins. Pas d'oiseaux par contre. Et de nouveau, l'anormalité de ces collines grises, percées de trous, ressemblant vaguement à la coque de bateaux renversés. Et les mêmes entrées en ogive bordant le tout, dont émanent de sourdes menaces.

Quelque chose a mis en échec l'exploitation rationnelle des ressources qui avait été mise en place. Pourquoi rationnelle d'ailleurs? La raison consiste-t-elle vraiment en la machinisation, la systématisation? Quoi qu'il en soit, les raisonnements tenus ont fait impasse sur quelque chose de primordial. Les populations ont-elles migré? L'énergie a fait défaut? L'agriculture souterraine n'était-elle pas durable? Est-ce que les mêmes techniques ont été employées qu'à la Surface, c'est à dire que le capital de fertilité a été réduit en cendre, les ressources ont été épuisées?

La coulée de sable te surprend en tombant à quelques mètres derrière toi. La cascade, éphémère, est venue du plafond. Si des fissures sont en train d'apparaître, c'est que la caverne est tectoniquement active! Le nuage de poussière dépose silencieusement sur la végétation la patine des cimetières et des déserts. Cet endroit est condamné. Tu frissonnes. Tu te dépêches d'atteindre le tunnel suivant.

Rebelote. Sas enfoncés, cavernes gigantesques aux cultures abandonnées à elles-mêmes, collines intruses et galeries ogivales. Flore et faune inconnue. Orgie d'insectes. Quelque chose tourne autour de ton visage en bourdonnant lentement. Ta gifle chasse le scarabée. Il t'a paru étrangement lourd. Comme si sa chitine était faite de pierre.

Bientôt, le contenu des cavernes change. Des geysers y font leur apparition, baignant l'atmosphère de leurs vapeurs. Leurs eaux sont canalisées, via des écluses automatisées, vers des bassins de pisciculture, des bassins de décantation, des étangs où grouillent la vie aquatique, des marais salants où se cristallisent divers minéraux. Certains geysers sont coiffés de colonnes de vapocraquage, du moins le supposes-tu par leur ressemblance familière avec les structures des plate-formes pétrolières, que tu connais bien. Et toujours, se découpant dans la brume légère, les mystérieuses collines rocheuses, dont celle-ci, qui obstrue la route. Il y a quelque chose de monstrueux dans sa présence inexplicable.

- Tu crois que ce sont des fumerolles éteintes?, espères-tu pour toi-même.
- J'aimerais le croire, mais...
- Mais?
- On va contourner par les marais.

Tu voudrais fermer les yeux et oublier ce que tu viens de voir. Sur le dos de cette chose gigantesque, tu as aperçu des protubérances poilues.



Frappée par ce détail organique, ton imagination résonne de plus en plus, prend du poids, prend son envol. Et tandis que le sol fangeux aspire tes pieds dans des bruits mous, le marais devient le théâtre des hypothèses qui défilent dans ta tête, au fur et à mesure que tu t'enfonces dans le brouillard.

- Non, j'ai dû rêver.
- Quoi?
- Rien.

Ton cœur galopant a trop chevauché, trop loin mené son cavalier, parti s'embourber dans ces landes embrumées, où se dilue le souvenir de ce que tu fut, où se broient tes devenirs. Revenir au sec, retrouver la route. Et si ces collines étaient vivantes? Et si ta femme, si ton fils l'étaient encore? Non, tu dois chasser ces fantômes qui surgissent, pénombres, feux follets, car ils ne peuvent que t'entraîner vers des sables mouvants, enlissements, puits sans fond, t'ensevelir sous les hallucinations, fleurs défuntes, mémoires mortes. La confusion te gagne.

C'est en hiver que tu l'avais vue. Tu l'avais de suite reconnue. C'était pour elle qu'attendait ton enfance, pour elle que tu avais scellé ton innocence. Celle de tes songes, du refus des mensonges. Celle pour qui tu avais verrouillé la petite boîte, et jeté la clef depuis longtemps.

- Euh, ça va?, fait d'ailleurs ton enfance.

Oui, c'était elle en hiver, seulement voilà, ce n'est plus toi, tu n'es plus que ce tronc rabougri, noirci, fini, au milieu des strates décantées, aux branches desquelles tu t'accroches pour échapper à la succion du limon.

- Parce qu'on dirait que ça va pas.

Tu erres en peine dans les limbes, perdu, désolé, sans promesse. L'être se décante, se sépare en ses divers étages, et c'est pur hasard si tu frôle d'autres ombres, ou si tu viens échouer sur des tourbières plus accueillantes.

- Eh! Réveille-toi!

Alors, que signifie, que signifie voir, à la faveur de plis de robe (ou n'était-ce qu'effets de manche ?), ce reflet derrière l'ombre? Croire à la lumière, l'embrasser... Plus Don Quichotte renonce à sa quête, et plus tu aimes sa quête, et tu voudrais la reprendre à ton compte...

- Parle-moi!

- Devais-je attraper ce fil ténu, fil d'Ariane dans le dédale, défaut dans l'étoffe du monde, et tirer de toutes mes forces pour en défaire la maille ?

- Tu délirés! Et on s'enlise!

Alors, on édifie des basiliques sur le lieu de l'apparition, c'est normal ; on veut retenir l'éclat sacré, plutôt que d'oublier et retourner aux ténèbres. On se marie, on s'anéantit dans l'éblouissement. Mais l'espoir, cette figure étrangement drapée qui te guidait dans la nuit profonde de sa lanterne, à la proue de ton embarcation, vers les fins fonds paludéens, s'est soudain éteint. Et te voilà enfin arrivé là où tu sombres depuis tant d'années, parmi les ténèbres, les revenants, les brumes et les marécages, dans ces cavernes intellectuelles vidées de leur contenu, aux flots asséchés qui n'ont retenu que le sel-souvenir de la vie à laquelle tu te baignais jadis. Tu les a laissé mourir. Tu ne te souviens même pas

de leur voix.

Il y a, entre toi et ceux que tu as aimés, l'obstacle infranchissable de la mort, cette blessure monstrueuse qui t'a barré définitivement la route, et amené dans les sables mouvants de la tristesse. Et malgré tous tes efforts pour te débattre et sortir du labyrinthe, les vers ont creusé en toi, et tu as été ramené au cœur du siphon, dans cette dépression qui n'a jamais cessé de se creuser, dans l'attente de te piéger à nouveau.

- Eh! On s'enfonce! Réagis!

Mais, frappé d'aboulie, tu n'en as plus la force.

Fin.



Le golem de boue se réveille, ses morceaux à peine recomposés. Il ignore qui il est. L'étincelle primordiale qui l'a mis en branle ne semble pas lui appartenir. Des ordres, hérités d'anciennes programmations, font entendre leurs voix. La peur, l'urgence, la panique le désarticulent et tirent tous azimuts.

- Courir!

- A gauche!

- A droite!

- Resté caché!

- Hé ho!

- Il faut se secouer!

- Faut centraliser là...

- LA FERME!

- Des pas?

- Quoi des pas?

- Non, partir!

- S'aplatir!

- On entend des pas!

De nombreux pas sont en approche. De la hargne bottée, qui court en cadence derrière des aboiements déchaînés, du côté des projecteurs, tandis que de l'autre côté, les ombres s'épaississent. Les poursuivants sont à contre-jour, la lumière blesse les yeux du golem. Impossible de les distinguer ou de les compter. Peut-être quand ils seront plus près... Ah! Si seulement il pouvait savoir le nombre de battements de cœur qu'il lui reste...

Aucun. Ils le voient, font feu. Les mains du golem se portent aux cuisses, à la recherche d'armes absentes. Les chiens se précipitent sur lui. Il se met à courir vers les ténèbres, croise des couloirs à angle droit, qu'éclairent des néons, bifurque et bifurque, dépasse des portes qui ne mènent nulle part, aboutit à cette impasse finale, fait volte-face.

Des cris de haine, des cris de chasse précèdent la mort qui le tenaille désormais.

- Le voilà! Halte!

Il lève les mains, paralysé de crainte.

- Feu!

La rafale éclate. Trois balles le - te! - fauchent, au bras, au poumon et au cœur.

Tu hoquettes, rendu à toi-même, rendu à ta chair, et puis plus rien, rendu à la terre.

Fin.



Avec le courage du dernier espoir, tu choisis de plonger tout au fond de l'expérience, d'en saisir l'opportunité. Alors que l'instinct de survie te divisait la minute d'avant, tu te retrouves soudainement en pleine jouissance de tes moyens, dans cette solitude qui se possède. Les yeux fermés, la bouche scellée, tu pousses ta volonté jusqu'au bout, jusqu'au bout du tunnel, jusqu'à ce que ta conscience soit réduite aux dernières extrémités, ton âme portée au bord de l'exhalaison, jusqu'à ce que la pile primordiale qui te fait vivre soit mise à nue, dépouillée des pensées parasites, et ainsi révélée, devienne ta demeure, ta cachette, ce for à l'intérieur du for, là où la contagion du mal n'atteint pas, pas même en esprit; et le calme, et le temps, envahissent ton être véritable, ce diamant éternel, parfait et immune, qui habite ta chair et lui insuffle ce destin qui brave les réserves d'air et qui fera toujours, toujours la nique à la mort.

Tu ouvres les yeux, lucide comme jamais: des vannes se sont ouvertes. L'oppression est percée, la sortie t'appelle. Ce puissant courant est apparu, qui t'emporte en tourbillonnant vers d'autres rivages. Tu émerges à l'air libre, sauvé.

Cette renaissance t'a rendu à toi-même. Tu n'es plus victime persécutée en terre étrangère, ballottée d'hostilité en hostilité, attendant la noyade, attendant de se faire bouffer; tu es habitant de Pandore, ton pays de cœur, à la recherche de frères à embrasser, et prêt à repousser tout autre occupant. D'ailleurs, tu n'es pas seul, tu entends de la musique. Tu as la surprise de reconnaître « Within you without you », de Georges Harrison.

Tu en attends la fin avant de bouger. Tu t'aperçois vaguement de n'être plus au même endroit: mais pour l'instant, te savoir au sec quelque part dans Pandore te suffit. Ta vision n'a pas encore accommodé, et tu ne veux pas la forcer. Ton corps apprécie le répit, il te gratifie de plusieurs minutes de bien-être onctueux. Tu soupîres de soulagement: tu as beaucoup souffert. Tu as l'impression d'avoir trouvé la sortie du labyrinthe, d'avoir trouvé la caresse du soleil. Pourtant, les ténèbres sont encore là. Tu dodelines de la tête, l'accordes sur le côté; ramènes ton genou vers ta poitrine, y poses aimablement la main, t'assoupis.



De nouveaux accords commencent. Toutes les cavernes en résonnent. Mais d'où vient cette musique? Et où es-tu? Tu rallumes ta lanterne. De multiples passages permettent de quitter cet endroit. La brume est encore là. Tu es arrivé par ce bassin dont les bords sont aménagés de parapets. Le reste de la salle semble naturel, sauf le sol qui est carrelé.

- Oh!, t'exclames-tu avec surprise et joie.

On y a dessiné, à la craie de couleur, les contours de cette gigantesque marelle, dont le bassin constitue la case de départ. Tu souris. C'est bien la dernière chose que tu t'attendais à trouver. Bizarrement, tu te dis que c'est peut-être pour ça que cela t'a pris autant de temps, et que cela a été aussi difficile, de la trouver. La Marelle.

Clopin-clopant, tu t'amuses à la parcourir. Elle est longue, et le mollet te tiraille méchamment, mais tu prends ton temps, adoptes ce rythme plus doux. Doux, mais constant. Quelque chose te fait sourire, tu ne sais pas quoi, et t'infuse cette force sereine, nouvelle. Les musiques se succèdent. Atom Heart Mother. A Day in Life. Mr. Blue Sky. Lorsque tu arrives au Ciel, tu fais face à des escaliers qui montent en s'enfonçant dans la roche, bordés de rambardes. Il y a des signes sur le mur, tracés à la craie par des mains enfantines, mais leur sens est ambigu. Tu te penches dans l'ouverture, en scrutes le fond brumeux. La musique y prend de la force, tout en haut: tu reconnais le début de Stairway to Heaven. L'in vraisemblance de la situation te rendent soupçonneux. Tu hallucines peut-être encore. C'est ton esprit qui élabore ces chimères puériles, c'est le chant du cygne des souvenirs perdus de la Surface que tu entends, c'est le genre de main tendue pour trouer le brouillard, le genre d'enthousiasme naïf qui s'accroche nostalgiquement, dans un dernier départ de vie, à des espoirs illusoires, dont tu hésites à suivre l'ascendance du souffle enchanté, qui te fait rêver.

Mais depuis que tu chutes de mondes en mondes, en songes décousus, tu te méfies, désormais, des passages inhabituels et des éléments incongrus. Mieux vaut s'éloigner de ces airs trop familiers, trop accueillants, trop beaux pour être vrai, et choisir l'abondance du silence. Contrariant donc ta sensibilité spontanée, tu prends la direction opposée, ce couloir sans particularité qui ressemble à tous ceux dans lesquels tu as erré jusque là, sans autre promesse que de ne rien offrir de nouveau. Il fera parfaitement l'affaire. Ça au moins, c'est plausible, c'est sûr,

c'est concret, c'est connu. C'est donc la réalité.

Et en effet, les notes louches - The Fool on the Hill - s'estompent peu à peu, et perdent leur pouvoir de séduction et d'enchantement. Tu traverses des ponts, mets des abîmes entre toi et le délire. Il n'y a plus que la grisaille du monde minéral, mort et désert. Tu laisses même bientôt derrière toi les salles aménagées, et retrouves la virginité des cavernes naturelles, des boyaux impraticables et des siphons en cul-de-sac, et cette spéléologie de labyrinthe, qui recentre sur la survie. Les heures s'écoulent, pendant lesquelles tu lèches l'humidité suintante des pierres, mâches des mousses assaisonnées d'insectes, de larves et d'œufs - tu as bien dû t'y habituer -, te reposes et récupères progressivement de ta blessure à la jambe. Tu suis l'écoulement des eaux, qui grossissent petit à petit en rivière, que tu descends jusqu'à son embouchure dans l'immensité, dont tu explores les rivages.

Après plusieurs cycles à border l'océan souterrain, le doute n'est plus permis: tu es sorti de Pandore! Par le Fleuve-Sans-Retour! Tu as réussi à t'échapper!

Tu contemples, mentalement, l'étendue de ta solitude, le défi marin monstrueux et extraordinaire. N'as-tu pas assez navigué? Le voyage sera encore long, avant de percer à la lumière. Tu voudrais partager la joie et la fatigue de cette étape accomplie avec quelqu'un, mais il n'y a personne.

- Tu boudes?, t'adresses-tu au vide.

La voix de l'enfant en toi s'est tue. Tu t'apprêtes à le chercher, à l'amadouer, mais la lucidité te frappe de cette simple sentence: tu es seul.

Pas la peine d'aller chercher plus loin, il n'y a plus d'intermédiaire entre toi et toi, tu es séparé du reste, tu es mort pour le monde, et c'est définitif.

En fait, tu as perdu depuis longtemps la prétention de remonter des enfers. Peut-être même ne l'as-tu jamais eue pour commencer. Les plaines désolées du mal-être, c'est l'endroit qui te correspond. L'ermite a enfin trouvé sa grotte, sa caverne merveilleuse qui lui prodiguera l'abondance d'espace et de solitude dont il a faim.

Tu t'enfonces dans l'oubli, laisses loin derrière les préoccupations de l'humanité, les mystères qui rôdent à la limite de sa conscience, les misères et les trésors qui la narrent. D'autres viendront après toi s'y défigurer, y perdre leur humanité à leur tour. Car être humain, c'est d'abord faire partie de cette programmation qui lie aux autres. Mais chacun son chemin. En te détachant de la planète Terre, ou du moins de sa Surface, tu es libre de devenir cet animal inouï, tu es libre de larguer les amarres et sonder l'inexplicable, libre d'aller là où les mots ne peuvent plus suivre, de te perdre en haute-mer.

Il est temps de poursuivre ton périple. Au revoir, mots. Tu plonges dans le Chaos Sans Nom.

Fin.



Quelque chose effleure le bout de tes doigts. Tu sursoutes, arraché à la transe hypnotique des pensées néfastes. Il t'a semblé sentir la main de quelqu'un. Le brouillard est tiède et te colle au visage; heureusement, il a perdu de son âcreté. Tu tends la main à travers pour le trouver, mais n'agrippes que des écharpes inconsistantes qui refluent en volutes et reviennent par les côtés, annulant ton geste comme pour te dire: « rien ne change jamais ». Rien ne change jamais en vérité. Tu as encore halluciné. Tu brasses l'air lorsque tu crois agir. Tes pensées ne sont que des mouvements d'ions dans ta matière grise, tes paroles du vent. Tu ne supportes plus d'errer dans la mêlasse de ces limbes. De l'autre côté de cette barrière impalpable et opaque, il y a quelque part du sens, la clef des mystères, la réponse à tes questions, inexorablement hors d'atteinte. Si seulement tu pouvais affiner tes perceptions, déployer ton intelligence, et percer la chape aveugle pour trouver enfin quelque chose de concret, de solide où t'appuyer. Si ça se trouve, tu es passé tout près du coche, peut-être même dès le départ, et tu l'as raté de peu, sans jamais le soupçonner, et tu ne fais que t'éloigner depuis, t'enfoncer dans la nuit, t'enliser dans ce voyage sans retour qui ne mène à rien, dans cette brume puante qui adhère à la peau comme la poisse.

Cul-de-sac. Terminus.

Mais c'est du dépouillement des illusions et des espoirs que se nourrit la lucidité. La lucidité a toujours été là, sous-jacente, mais tu ne l'écoutais pas: tu en étais incapable. Maintenant, tu sais ce que tu veux. Tu veux bâtir. Tu veux, oui, tu veux!, tracer des allées lumineuses dans ce brouillon primordial; tu veux ériger des remparts qui résisteront au bouillonnement chaotique, car tu sais désormais, tu en es convaincu, tu en as épuisé les preuves: il n'y a rien.

Rien.

Il n'y a rien d'autre que ce que tu conquerras à la sueur et au sang sur l'insubstantiel. Rien d'autre que ce que tu arracheras à l'informe de toute ta créativité. Comprenant la leçon de la brume, tu cesses de lutter contre elle et la remercie: c'est à toi de créer ta réalité, ou bien tu demeureras parmi les ombres. L'Aleph a effacé ta programmation et ouvert de nouvelles portes, et tu as lutté bêtement jusqu'ici pour les maintenir fermées, pour retrouver et rester l'ancien

toi. Il est temps de lâcher prise et de laisser parler les voix en toi. Temps d'entrer dans ton poème, comme la larve entre dans sa chrysalide. Qui es-tu? Qui es-tu?

Qui es tu?

- Qui suis-je?

Qui suis-je?

- Je ne sais pas.



Quelque chose de fragmenté.

Relève-toi! Recolle-les morceaux!

Je me relève. Je recolle à la réalité.

Bon sang!

C'est à devenir fou!

Tu deviens fou!

Je deviens fou.

J'ai perdu le sens de mon identité, je me sens désormais différent. Le fleuve de brume est encore là, mais le baigneur n'est d'ores et déjà pas le même. Il s'est dissipé et s'est amassé de nouveau; il a recherché et abandonné, s'est approché, s'est éloigné.

Peut-être que la substance visqueuse qui en empreignait les pages était psychoactive... Quoi qu'il en soit, l'Aleph a ébranlé mon ancien moi, et je me suis effrité en mes composants sans comprendre ce qui m'arrivait. Mais maintenant, je me relève, et je suis entier. Je me possède. Je sais qui je suis. Cela n'a pas commencé avec l'Aleph, non, il n'est que virgule, charnière anecdotique dans ce mouvement de bascule lancé depuis ma naissance. Je dormais, j'attendais. Je suis révélé. Je suis réveillé.

Je me relève.

Je suis fier d'être arrivé ici. J'aurais pu faillir à n'importe quel moment. J'ai

réussi à semer mes poursuivants, du moins, pour l'instant. Je suis moi. J'ai surmonté les épreuves les plus effroyables, j'ai questionné la réalité et toute forme d'assomption jusqu'à connaître la douleur pyrique des écorchés vifs. Me voici nouveau-né, repartant de zéro, mais grandi par les expériences. Prêt à faire face à l'engloutissement qui menace l'Humanité.

Prêt pour les réponses. Devant moi, les échos pinkfloydiens d'Echoes retentissent à leur apogée. Je ne laisse plus le doute me contrôler. Je n'ai plus peur de me tromper: cette direction me plaît, et je vais la suivre! Je tends la main dans la brume. Les plombs de l'obscurité sautent, tout devient lumière.



Je donne la main à quelqu'un qui me guide hors du voile et m'extirpe du brouillard par ce passage latéral inattendu, dérobé au destin. De petits doigts fins de jeune garçon. Je franchis ce rideau de pluie qui me lave le visage. J'ouvre les yeux. Il me sourit. Des quenottes blanches. L'enfant ne dit rien, me regarde avec de grands yeux ronds, curieux et ravi. Il pose ses menottes sur mes mains et les tapote comme on donne la bienvenue à l'ami qui arrive de voyage.

- Euh... bonjour?, finis-je par tenter.
- Oh! Tu es de la Surface? Tu connais vraiment le Jour? Comment c'est? Pourquoi en es-tu parti? Et qu'est-ce que tu fais ici?

Abasourdi par tant de questions, je bredouille:

- Et bien, je cherche quelque chose.
- Oui, mais quoi?
- C'est justement la question. Mais je crois que je tiens le début de la réponse... Mais dis-moi, tu es bien réel?
- Ah? Mais tu n'es pas comme les autres Voyageurs! Tu es débutant, c'est ça? Oh chouette! Je vais pouvoir t'enseigner!
- Les Voyageurs? Débutant? M'enseigner? De quoi parles-tu? Est-ce que je rêve? Vas-tu me demander de te dessiner le fameux mouton?
- Quoi, tu en as vu en vrai, des moutons? Tu les as touchés? C'est vrai qu'ils sont habillés en laine?
- Euh, oui, mais nous nous égarons. C'était juste de l'humour. Commençons par le début. Qui es-tu, et où sommes-nous?

- Je m'appelle Siloë, mais tu peux me dire Œil-de-Fée. Tu es arrivé au nœud de Pandore que mon papa et moi occupons. Et toi, qui es-tu?
- Je... je ne sais pas.
- Tu as perdu la mémoire? C'est à cause du Voyage?
- Oui, je suppose... que veux-tu dire par Voyage?
- Et bien, c'est par exemple cette capacité qu'ont certaines personnes, les Voyageurs, de venir ici.
- Ici, dans ce nœud comme tu dis?
- Oui. Tu peux reconnaître le nôtre facilement, il y a toujours de la musique!
- Quoi? Mais alors, tu l'entends, toi aussi?
- Ben oui. C'est mon papa qui la met. Il a installé des équipements de partout. Il aime bien les musiques de la Surface, il dit que leurs vibrations sont pleines d'espace. Tu comprends ce que ça veut dire? Moi non. Je ne suis pas très bon avec les concepts d'espace et de temps. L'espace, c'est comme le vide, non? Alors comment on peut être plein d'espace? Moi je trouve que la musique, ça remplit, au contraire, pas toi?
- Bien sûr, mais en remplissant le vide, ça permet d'en percevoir les formes et les dimensions, c'est à dire l'espace. Mais revenons à cette histoire de nœud. C'est quoi exactement?
- Pandore fait des replis qui la mettent en contact avec d'autres replis, d'ici ou d'ailleurs. Ce sont des territoires, quoi, avec des frontières naturelles, et des portes. Le nôtre...
- Attends, tu vas trop vite. Qu'entends-tu par portes?
- Comme tu es drôle! Tu dois bien le savoir, tu as dû en franchir quelques unes pour arriver ici! Tu as l'air vraiment confus! Ce sont des passages entre les mondes. D'habitude, les Voyageurs qui nous rendent visite ont les idées plus claires.
- Je ne suis pas sûr de te suivre... je me tortille dans ce labyrinthe de boyaux depuis des mois. J'ai bien franchi de banales portes dans Pandore, mais tu sembles parler d'autre chose... Dernièrement, ma conscience a basculé à certains seuils... mais c'est dans ma tête.
- Ben c'est ça! Où crois-tu te trouver sinon? Tu es dans ta tête, non?
- Comment?
- Mon papa dit que nous habitons le monde depuis notre tête et notre corps. Le monde n'est que la représentation que nous nous en faisons. Lors de rencontres avec d'autres personnes, chacun est dans la tête de l'autre, il y a interpénétration des projections.

Bon sang, à son âge, je regardais Casimir, le Gentil Dinosaur.

- Tu as des difficultés avec l'espace, mais tu comprends ça?
- Ben c'est évident!
- Bon. Parle-moi de ton territoire.
- Oh! Il est fantastique! Il regorge de merveilles cachées! Viens, je vais te montrer la plus grande de toutes les cascades de Pandore! Sa chute est impressionnante!
- Non, je crois que j'ai en ai eu assez ces derniers temps, et je préfère me reposer de toutes façons. Parle-moi plutôt de ces merveilles.
- D'accord, mais d'abord, je veux que tu me racontes quelque chose de la Surface.
- Comme quoi?
- Parle moi du Ciel. Le moment le plus magique qui te vient à l'esprit.
- Pas facile... hum... oui. Voilà, j'ai longtemps travaillé en pleine mer, sur des plate-formes pétrolières. Et bien, à la fin de mes journées, à l'heure où tout rafraîchit, j'aimais bien monter sur le toit de l'héliport et m'allonger sur le dos. Je regardais les nuages descendre sur moi et m'envelopper. Et des fois, des fois seulement, la brume était si lourde et descendait si bas que le ciel étoilé s'ouvrait subitement au-dessus de moi, juste pour mes yeux. Et je restais là à contempler l'univers par cette fenêtre. Les étoiles filantes débutaient leur nuit et s'en allaient dans leur direction propre, inconnue de moi. Et plus le ciel s'imprégnait dans mes rétines, et plus il se mettait à portée. A la fin, j'avais l'impression de nager dans ses eaux, comme si la plate-forme s'était élevée hors du monde et avait plongé dans l'espace intersidéral. C'est marrant, je n'avais jamais raconté ça à personne... A toi maintenant.
- D'accord. Alors je connais cette rivière toute blanche, si épaisse qu'on peut s'allonger dessus sans couler. On dirait de la brume liquide. Elle s'appelle Lait de Lune. Mon papa dit qu'elle vient de la Surface. A propos, est-ce que c'est vrai que la Lune flotte en l'air? Et elle est vraiment ronde? Parfois, la roche grince et bouge. Mon papa dit que ça s'appelle la marée de terre, et que c'est la Lune qui tire. Hé! Je pourrais t'emmener voir ça, ça va bientôt être l'heure justement!
- Siloë, je suis exténué...
- Alors allons nous baigner aux sources chaudes, c'est tout près d'ici, tu pourras te délasser! En plus, j'y ai laissé de quoi pique-niquer!

J'hésite, mais mon estomac gargouille à ce moment-là. A voté. Amusé, l'enfant rit aux éclats.

- D'accord, fais-je. Mais ce n'est pas dangereux? Tu sais y aller au moins?

- Mais bien sûr, pardi! Les cavernes n'ont pas de secret pour moi! Et puis j'ai le droit d'aller partout où il y a de la musique. Mon papa dit que ce sont des galeries avec du cœur.

Vous vous mettez en chemin. Je boîte péniblement.

- Oh! Mais tu es blessé!

- Ça va aller. Parle-moi plutôt de ton papa. Il te laisse souvent tout seul comme ça?

- Oh, il est toujours fourré dans ses livres, et puis je sais me débrouiller. D'ailleurs il m'a dit: « mon fils - c'est moi -, si jamais je meurs, tu sais me trouver ».

- Ah bon? Et où ça?

- Ben... dans ses livres, pardi!

- Tu veux dire que... attends...

Je me masse le front, je commence à avoir mal à la tête. J'ai perdu l'habitude des conversations.

- Il parlait au figuré, en fait?

- Ben non, pas tant que ça, je crois qu'il veut dire qu'il y a correspondance entre son esprit, sa philosophie, et sa bibliothèque. Son identité est autant dans sa chair que dans ses papiers. Mon papa, c'est l'Encyclopédie incarnée! D'ailleurs, les Voyageurs l'appellent le Bibliothécaire. Ils viennent de loin pour le consulter.

Je ne sais même pas quoi répondre. Tout semble si compliqué.

- Arrêtons-nous quelques instants, j'ai besoin de m'asseoir. Toi même, tu m'as l'air plutôt mûr pour ton âge.

- Nos hôtes font souvent cette remarque. Mais je n'ai pas l'impression d'avoir fait quoi que ce soit d'exceptionnel pour être comme ça. Je suppose que ce sont les sources auxquelles je me suis abreuvé. D'ailleurs Siloë est le nom de la source qui alimente cette ville légendaire de la Surface, Jérusalem.

- Jérusalem.

- Ah, tu le savais? Distinguer les bonnes sources, c'est important ça, non? Même si en amont de ces sources, je me demande s'il n'est pas encore plus important d'apprendre à apprendre.

- Ça m'a l'air important en effet. Enfin, je crois.

Je ferme les yeux et m'adosse contre le mur. Je respire profondément jusqu'à reprendre des forces.

- Bon, on repart?

- Allons-y, je me sens mieux. Et c'est quoi, les bonnes et les mauvaises sources pour toi?

- Les bonnes programment la lucidité et l'autonomie, les mauvaises la dépendance et la bêtise.

- Pour les mauvaises, j'ai l'impression que tu parles des sociétés de la Surface.

- En partie, oui. Mon papa dit qu'elles complotent contre toute forme de vie intérieure.

- C'est pas faux. Nos constructions culturelles, nos influences sociales, la pression des systèmes mis en places et des institutions ont tendance à nous formater comme des machines, à nous réduire à l'activité de façade. Oui, je dirai même que cela enrobe l'être humain de crasse et de miel, que ça le boursoufle d'ignorance. Mais cela ne se réduit pas à ça, heureusement. La norme a du bon. Les codes moraux, les interdits, ce sont des choix de société qui permettent de construire la civilisation sur des fondations stables, et euh... saines.

- C'est curieux, parce que Pandore a été construite sur la constatation que cette civilisation dont tu parles fonçait tout droit vers son propre anéantissement. Peut-être n'était-elle pas assez morale alors? En tout cas, mon papa ne souscrit pas du tout à ce genre de mythe à la Sodome et Gomorrhe. Moi non plus. Je crois plutôt que toute espèce qui se replie sur elle-même se condamne à la spirale infernale de l'inadaptation. Oh! Regarde! De la rave chenué!

Siloë interrompt son verbiage pour s'occuper de petits poils rêches dépassant de la roche fendillée. Il se met à gratter autour avec le couteau qu'il vient de sortir, et dégage peu à peu quelque chose d'organique..

- Ça digère les bactéries lithophages, tu sais, celles qui lèchent l'hydrogène des roches, et ça les transforme en sucre. C'est très très bon, et elles sont plutôt rares! Il faut entailler l'espèce de sac qu'elles forment, sans couper les micelles, sinon ça meurt.

Il s'applique avec sa lame, se met sur la pointe des pieds et presse ses lèvres contre la poche pour en aspirer le jus, puis m'invite à faire de même. C'est vrai que c'est bon, c'est même délicieux!

Pendant que je bois, il me regarde avec des yeux moqueurs:

- Si quelqu'un peut te donner des explications, c'est bien mon papa. Mais tu sais, les explications, c'est réducteur, même quand elles ont l'air justes. Surtout si elles ont l'air justes. Moi je crois que la possibilité d'expliquer le monde, c'est le grand mythe qui nous a enfermés dans des considérations de philatélistes.

Ce gamin ne peut pas être intelligent à ce point. Je me surprends à souhaiter qu'il délire. Mais après des mois d'errances en nocturne, j'ai enfin trouvé le guide que je cherchais. Il marque l'emplacement de la rave chenu à la craie, puis vous reprenez le chemin.

- En tout cas, mon papa dit que rien qu'en me tenant à l'écart de toutes ces conneries civilisationnelles, il fait déjà mieux que tous ceux qui ont précédé. Mais il dit aussi qu'on est toujours l'imbécile d'autrui, alors est-ce que cela n'implique pas qu'on est juste de l'autre côté du miroir et qu'il n'y a aucune différence?

- Tu raisonnes bien pour ton âge.

- Ben, mes interlocuteurs habituels sont littéraires: mon papa et ses livres, et puis les Voyageurs.

- Parle-moi de ces Voyageurs.

- Ils sont comme toi, mais avec plus d'expérience. Ils peuvent passer entre les mondes.

- Passer entre les mondes?

- Oui. Mon papa t'expliquera mieux que moi, il étudie la question depuis longtemps.

- Qu'est-ce qu'il fait ton papa?

- Au départ, il faisait de la recherche en informatique, il apprenait la théorie de la programmation. Sauf qu'il s'intéressait plus au code humain qu'au code-machine. C'est d'ailleurs comme ça qu'il s'est retrouvé dans les labos de Pandore.

- Les labos? Le code humain?

- Oui, Pandore, c'est le laboratoire de la réalité humaine au départ, non? Il y avait des sections consacrées à la modification des perceptions et des comportements humains, des trucs de ce genre. Mon papa est venu pour étudier les programmes dans la tête des gens. Il travaillait pour plusieurs équipes.

- Ce n'est plus le cas?

- Non, tout a péti. Les chercheurs se sont égarés, ou peut-être qu'ils ont creusé trop loin, et que les programmes se sont échappés. Mais mon papa dit que c'est aussi bien comme ça, qu'il en avait marre de travailler pour des gens qui veulent

tout contrôler, qui veulent asseoir leur domination. Bon ça y est, nous sommes arrivés!



- Attends, tu vas voir... Abracadabra!

Siloë frappe des mains et la caverne s'illumine progressivement.

- C'est mon papa qui a installé la lumière! Il en a mis à tous les endroits importants!

Il court déloger le sac à dos qu'il avait laissé au bord du bassin thermal. De dos, la ressemblance me frappe: je ne peux m'empêcher de voir mon fils, quand il courrait avec cette même joie débordante si communicative, si communicative qu'au lieu de ressentir la tristesse habituelle de la perte, quelque chose commence à fondre en moi. Il déballe avec appétit ses affaires et m'invite à partager son pique-nique: du lait, du pain, du jambon, du fromage, des champignons - agaricus bisporus, il me semble -, du beurre, et même des cornichons. Je n'ai pas pris de repas aussi bon depuis que j'ai quitté la Surface. J'en pleure de plaisir. Ses yeux rieurs me regardent avec complicité. Je lui souris.

- On va se baigner?

- D'accord!, fais-je avec entrain.

L'eau est excellente. Curieusement, elle dégage des odeurs fruitées qui flattent les narines. Vous nagez, vous vous éclaboussez. Quelle énergie! Je le laisse batifoler, je flotte, je me relaxe. Les muscles se dénouent. Des tensions que je croyais installées à jamais se résorbent. J'ai l'impression que des courants internes, oubliés, commencent à circuler de nouveau. Qu'il est bon de se sentir vivant!

- Tu sais retenir longtemps ta respiration dans l'eau?, demande-t-il brusquement.

Tu penses à tout ce que tu as enduré.

- Je suis champion toutes catégories, dis-je avec humour.

- Tu me montres?

- Toi d'abord!
- Alors tu comptes?
- Oui.

J'active le chronomètre au poignet de ma combinaison.

- Ouah! Il est bien ton costume!
- C'est le nec plus ultra de la technologie. Je me la suis fait faire sur mesure pour venir ici. Il a fallu des mois pour la mettre au point.
- Génial! Je veux la même! Bon, je plonge, et toi tu comptes!
- Vas-y!

Décidément, je n'arrive pas à déterminer son âge mental. Son corps de petit garçon, mais son visage sérieux, ses élans enfantins, mais son érudition d'âme ancienne le font osciller entre plusieurs degrés de maturité, comme s'il n'existait pas de véritable coordonnée capable de l'épingler dans le catalogue habituellement linéaire de l'âge mental. Il est flou, il est multiple. Superposition d'états quantiques. Quel personnage!

Vous jouez jusqu'à n'en plus pouvoir. Enfin rassasiés, vous vous asseyez côte à côte. Il passe son bras sur mon épaule, je passe le mien. Vous êtes devenus amis. Je reprends la conversation:

- Et ta maman?
- Elle est morte... les militaires l'ont capturée et l'ont assassinée.
- Je suis désolé. Bon, hum, et maintenant, à quoi il s'occupe ton papa?
- Il jardine et il bouquine. Bon, il garde quand même ses côtés tyranniques et paranos, je veux dire, ça déteint ces milieux-là. Il s'occupe de la maintenance des installations électriques et hydrauliques de la zone - c'est marrant, parce que son arrière-grand-père était éclusier -, et il se branche parfois sur des réseaux de surveillance ou d'information. Et toi au fait, qu'est-ce tu faisais sur la plate-forme pétrolière?
- Je... je m'occupais de la sécurité, je crois. Oui... c'est ça.
- Tu n'as pas l'air très certain. C'est fréquent ici, d'oublier, avec toute la place qu'il faut faire pour les nouveautés... Et? Qu'est-ce qu'il s'est passé?
- Euh... et bien je crois que nous avons creusé trop profond, nous aussi. La nuit, la nuit liquide et déchaînée nous est tombé dessus... La noyade générale... Bon sang!... Ça me revient! Tous ces gens à sauver, qui barbotaient en pleine

confusion, qui y barbotent encore... Mais je m'égare. Ma mémoire est en lambeaux, laissons la tranquille et revenons à Pandore. Où sont passés tous ces travailleurs?

- Les militaires contrôlent encore les zones sécurisées et les sources centralisées d'approvisionnement. Mon papa dit qu'ils reproduisent les modèles de la Surface. Des milliers de gens vivent encore sous leur joug, comme du bétail. Mais nous, les Émancipés, avons appris à faire autrement.

- Les Émancipés? Toi et ton papa?

- Pas seulement, on est plein! Pour la plupart, nous nous sommes dispersés individuellement. Les cachettes ne manquent pas ici! D'autres se sont regroupés en petits quartiers, certains accueillants - on leur rend visite de temps en temps, on fait du troc, on parle, on joue - , d'autres carrément coupés du reste. Mieux vaut ne pas déranger ceux-là, ils sont retranchés derrière leurs frontières. C'est bête, non? Et puis, la consanguinité?

- C'est peut-être nécessaire à leur identité, à leur sécurité ou à leur survie. Il y a des attaques, des menaces?

- Tu veux dire, de l'intérieur? Non, du moment qu'on empiète pas sur les territoires des clans belliqueux. De temps en temps, les militaires font des incursions, mais ça tourne rarement à leur avantage, alors ils n'insistent pas.

- Et euh, de l'extérieur?

- Ah ben ça, il y a de tout. Il y a des portes de partout. Comme dit mon papa, « maintenant que nous sommes dans la caverne d'Ali Baba - c'était mon histoire préférée quand j'étais petit -, il va falloir ouvrir toutes les pochettes-surprises ».

- Tu parles de ces fameuses portes de l'imagination?

- Oui. Dès qu'on se déprogramme de l'illusion de réalité, toutes les autres illusions deviennent également accessibles.

- Houlà, mais qu'est-ce que tu es en train de me dire exactement mon garçon? C'est ton papa qui dit ça?

- Pas que! Les livres et les Voyageurs aussi le disent! Tôt ou tard, les Pandoriens - enfin, les Émancipés en tout cas - entrent en contact avec d'autres possibilités que la leur. Et c'est la porte à toutes sortes d'univers. Mais la franchir, c'est se mettre à l'épreuve.

- Et tu dis que ton papa étudie ça?

- Oui, il passe son temps à ça maintenant.

- Il faut que je le rencontre.

- Oui, oui, mais il faut que tu saches qu'il n'aime pas trop la compagnie prolongée, même la mienne. Il dit que je parle trop. Tu trouves que je parle trop? Mais c'est que lui, il a connu les foules de la Surface avant de descendre ici. Moi,

je ne connais que cette retraite. C'est pas juste. En plus, c'est pas que je parle trop, c'est les choses que je dis qui le dérangent. Il est trop narcissique, il n'arrive pas à m'aimer tout le temps. A moins que je ne lui renvoie le reflet qu'il veut voir. Mais je ne serai pas son miroir menteur. Je ne serai pas prisonnier de son cœur trop étroit. D'ailleurs il le sait, et c'est pour ça qu'il me supporte encore moins.

- Ce sont des paroles fortes, Siloë.

- Appelle-moi Œil-de-Fée. C'est parce que j'ai les yeux très sensibles. Mon papa dit que c'est aussi parce que je suis songe-malice, comme les trolls. Tu sais ce que c'est, le songe-malice? Je ne l'ai pas trouvé dans les dictionnaires de la bibliothèque. Quant on ne sait pas, on ne peut qu'imaginer...

- Les trolls?

- Ben oui. Tu ne t'en es pas aperçu? Y en a de partout par ici. Ils sont camouflés en pierre ou en caillou, mais ils bougent dès que tu as le dos tourné. Ils aiment bien faire des blagues.

- Non, je n'en ai pas vu. Écoute, Œil-de-Fée, je suis sûr que ton papa a des qualités aussi...

- Tu en jugeras par toi-même. Je t'emmène dans son quartier général.

Il déclare soudain à voix haute:

- Abracadabra! Papa, tu es d'accord?

- Oui bien sûr, répond cette soudaine voix désincarnée, par dessus la musique que j'avais fini par oublier. Ne fais pas plus tarder notre invité, il est fatigué et blessé.

- Oh les vilains petits cachottiers! Ton papa écoutait depuis le début!, m'indigne-je avec incrédulité.

- Il surveille tout, je te l'ai dit!

Œil-de-Fée sourit, de sa bouche amusée, et me fixe avec espièglerie.

Cela faisait plusieurs fois que cela voulait sortir. C'en est trop.

J'éclate de rire.

A SUIVRE...

Dans cette sorte de lucidité que confère l'imminence de la mort, tu te jettes sur le côté au moment précis où les balles allaient t'atteindre. La porte cède sous l'impact de ta masse et tu roules-boules dans le noir jusqu'à heurter violemment quelque chose de métallique dans de grands bruits de vaisselle cassée. En te relevant, tu renverses des plaques de fer qui claquent sur le sol avec fanfare. Assourdi et aveuglé, tu te précipites néanmoins pour refermer la porte, ce qui te plonge aussitôt dans les ténèbres. Ta précieuse lanterne frontale s'est cassée.

Tu palpes les murs à la recherche de l'interrupteur et bouscules à la place des étagères farcies de bocaux. De l'autre côté, ce gros placard que tu fais basculer sans trop réfléchir contre la porte afin de la barricader. Le brusque fracas du verre volant en milliers d'éclats ravive le vacarme du chaos que tu a semé.

Tu patauges dans la flaque où sont en train de se mélanger les contenus des flacons brisés. Des odeurs fortes, de plus en plus agressives, presque douloureuses, emplissent tes narines et commencent à te donner le tournis. Tu t'écartes et longes les murs à la recherche de la sortie. L'âcreté te pique les yeux. Tu trébuches contre d'autres tables, d'autres placards, en t'éloignant le plus possible des réactions de plus en plus épaisses. Tu tousses, tu craches. Tu relèves le col de ta combinaison contre ta bouche. As-tu déclenché du gaz moutarde?

Derrière toi, les liquides se sont spontanément embrasés, et des flammes basses, lourdes et verdâtres, aux odeurs de plastique brûlé, se propagent au sol en projetant des ombres aux murs. La lueur glauque croit en intensité au fur et à mesure que le feu mord aux meubles. La pièce, apparemment sans issue, en est farcie, et le foyer ne peut que s'étendre. Tu écarquilles les yeux dans la pénombre, cherchant à discerner l'indice qui fera la différence entre la vie et la mort.

Tu cherches des couvertures, il n'y en pas, tambourines aux cloisons, elles sonnent creux, sans livrer passage. Les aboiements, dehors, deviennent concert. Basculent les placards, sous tes efforts, désespérés, pour révéler quelque chose, sortie, conduit, porte, fenêtre, rien. Rien. La fumée devient mélasse, passe à

travers le filtre, entre dans tes poumons, tu cherches, inhales, cherches, les flammes s'étendent, cherches, s'étendent, respires difficile, t'inquiètes, gémis, cherches, s'étendent, respires, fument, cherche de l'air, fument, s'étendent, gémis, tâtonnes, rentrent en toi, brûlent, paniques, convulsives, gémis, éclate l'esprit, fumée, flammes.

Sous l'abréaction des derniers instants, ta conscience, fumée, flammes, meurt.

Fin.



*Spécial dédicace à Gwalchmei,
qui sans le savoir
a inspiré le mouvement premier de ce projet.*

Remerciements

*A la tribu des Géants-Qui-Précèdent et qui m'ont généreusement hissé sur leurs épaules.
Au laboratoire alchimique de [RV1](#), ses travaux pionniers et ses extraits de quintessence,
Au conflux d'influences qui ont rendu possible chaque étape,
A la poignée d'amis fidèles qui ont été indispensables,
Aux disparus qui ont fait leur temps, que je n'oublierai jamais,
A mes parents, et leur marque qui en bien et en mal m'a permis d'arriver où j'en suis,
A ma femme, pour son soutien,*

Et à Toi qui me suis.